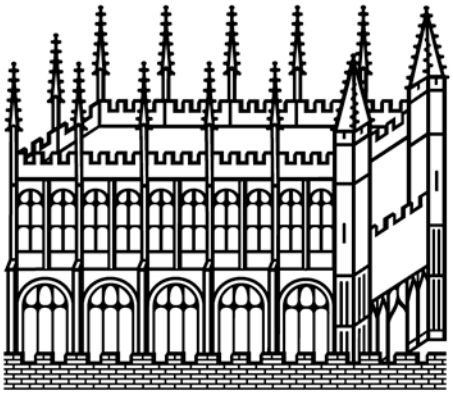


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

L'éventail

Robert de Flers, Gaston-Arman de Caillavet

N° 78. 18 JANVIER 1908.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

CE NUMÉRO CONTIENT :

L'ÉVENTAIL

PAR

ROBERT DE FLERS ET G.-A. DE CAILLAVET

Abonnement annuel : FRANCE, 36 francs ; ÉTRANGER, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13-15, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *l'Eventail* is entered according to act of Congress in the year 1907, by MM Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

L'Eventail au théâtre du Gymnase

ROBERT de Flers et G.-A. de Caillavet, deux noms qui viennent toujours agréablement à la pensée, et sous la plume ou sur les lèvres, tant ils nous ont donné, par les œuvres qu'ils signent, l'habitude de sourire. Ces deux heureux auteurs n'avaient pas encore trouvé cependant un sujet et un titre qui convinssent aussi bien que *l'Eventail* à leur genre de talent, à la nature de leur esprit. L'éventail ! qui, fermé, est un sceptre et quel sceptre ! celui de la coquetterie ; qui, ouvert, est une aile, palpitant au bout d'une main blanche, — double symbole de la souveraineté et de la grâce féminines. Aussi, cette œuvre, l'ont-ils, comme on pense, réussie pleinement et nos abonnés vont avoir l'ordinaire agrément de lecture qu'ils attendent de ces deux fortunés écrivains.

La collaboration s'explique aisément entre frères ; MM. de Flers et de Caillavet ne sont pas frères, mais en vérité, ils se ressemblent comme deux jumeaux ; leurs goûts, leurs opinions, leurs façons de sentir, de juger, de s'exprimer, sont les mêmes ; le travail en commun, dans ces conditions, est facile. Ils s'y livrent tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, entre 10 heures du matin et 9 heures du soir à la campagne, entre 10 heures du soir et 4 heures du matin à Paris, non point parce qu'ils préfèrent travailler la nuit, mais parce qu'à Paris ce sont, pour des personnalités très en vue, très répandues, les seules heures que l'on puisse consacrer à un travail paisible, fécond, quand les amis, les reporters, les demoiselles du téléphone, dorment, quand les salles de rédaction sont fermées et que les répétitions ne vous retiennent plus. Et, le théâtre se passant en dialogue ou en colloque, ils l'écrivent, nous a-t-on raconté, de la façon la plus simple et la meilleure, en le parlant et en s'envoyant les reparties, les répliques toutes naturelles, toutes spontanées, bref en vivant réellement la scène qu'ils composent.

***

MM. de Flers et de Caillavet ont, de la sorte, créé un genre bien à eux et qui ne peut se confondre avec aucun autre. Ce n'est pas un mince mérite, surtout si l'on considère qu'ils n'ont eu, par surcroît, que des succès. M. René Doumic fait, à ce sujet, dans la *Revue des Deux-Mondes* d'assez judicieuses réflexions, d'une portée générale :

« Le public, dit-il, va au théâtre pour se divertir : il ne s'en cache pas et n'y cherche pas malice. Il sait gré aux auteurs qui, pour lui souveraine, ont le souci de lui plaire, qui peut-être ont patiemment étudié ses goûts, ou peut-être en ont été avertis par un secret instinct, et qui lui apportent exactement ce qu'il souhaitait. Il a toujours fait ainsi et l'on aurait bien tort de chercher là prétexte à partir en guerre contre notre frivolité. A distance, nous ne nous en rendons pas compte, et nous sommes dupes d'une illusion créée par la littérature. L'histoire littéraire ne conserve que quelques titres de pièces ; et, parmi ces pièces, il en est qui n'ont jamais eu de succès ; il en est qui ne se sont imposées que lentement. Mais où sont tant de comédies qui ont plu tout de suite et auxquelles les contemporains ont fait fête ? C'est grâce à elles pourtant, à leur fortune immédiate, à leur carrière brillante et fructueuse, que les théâtres vivent. Le plus grand nombre des spectateurs veut trouver au théâtre un plaisir sans peine. L'un des genres qui répondent le mieux à cet objet est celui de la comédie aimable, sans prétentions, et qu'on appelle précisément la « comédie de genre ». Elle avait, en ces dernières années, accusé un peu d'incertitude et de flottement. Elle hésitait entre diverses directions. Elle a trouvé sa voie et s'y lance allégrement. Le succès de presque toutes les pièces récentes est un succès pour elle. Nous assistons à une triomphante rentrée en scène de la comédie de genre. MM. de Flers et de Caillavet se sont tout de suite placés au premier rang de ses plus habiles fournisseurs ».

Ces pièces légères perdent, à être analysées, le meilleur de leur attrait. Aussi M. René Doumic se contente-t-il d'en déterminer les caractères : l'un des principaux est la gaieté, une gaieté tempérée par le sentiment et relevée, pimentée par quelques hardiesses ; il leur faut, aussi, une bonne conclusion : « Cette question du dénouement a plus d'importance qu'on ne croit, — écrit-il encore. Il ne suffit pas en effet qu'on nous épargne, à la fin, une impression fâcheuse et un souvenir pénible. Il faut encore qu'on nous donne à emporter quelque maxime de vie utile et agréable... Est-il besoin d'ajouter qu'une comédie de genre doit être une pièce bien faite ? Cela est plus nécessaire qu'ailleurs, puisque l'œuvre vaudra surtout par la perfection de l'agencement. Nous voilà heureusement revenus du paradoxe qui naguère célébrait la maladresse au théâtre comme un mérite supérieur ! C'étaient aussi bien les partisans de la pièce « mal faite » qui déclaraient qu'il ne faut plus mettre d'esprit dans les pièces. Médire de l'esprit, à Paris, et quand il s'agit de théâtre, quelle hérésie, mais surtout quelle simplicité ! Le public parisien adore l'esprit ; il ne trouve jamais qu'il y en ait trop ; il raffole des mots ; il aime à les reconnaître au passage et à les saluer d'un petit air de familiarité entendue. Le dialogue d'une comédie de genre doit briller, étinceler, pétiller de mots. MM. de Flers et de Caillavet en ont mis pour deux. Ces mots ne sont pas nécessairement commandés par la situation : les auteurs les ont semés à profusion, afin de nous faire plaisir. Nous sentons qu'ils sont là présents derrière leurs personnages et qu'ils leur soufflent toute sorte de drôleries. Nous devinons chez eux, tandis qu'ils font manœuvrer tout ce petit monde si inconsistant, le demi-sourire du scepticisme bien parisien. Ils ne sont pas dupes et ils ne veulent pas nous prendre pour dupes. C'est un jeu ; et c'est cela qui amuse ».

M. Emile Faguet, dans le *Journal des Débats*, est du même avis. Et il vise moins le théâtre de MM. de Flers et de Caillavet en général que cette pièce particulière :

« *L'Eventail* est la plus jolie comédie du monde ou tout au moins elle est l'œuvre la plus fine et la plus distinguée et la mieux venue qui soit jamais sortie de la collaboration de MM. de Caillavet et de Flers. Elle est gracieuse, elle est pimpante, elle est spirituelle, elle est pleine de jolis mots, dont la plupart, en vérité, appartiennent en propre aux auteurs ; elle est quelquefois même assez profonde, sans jamais peser sur le sillon ni creuser la mine et c'est ce qu'il faut ; elle est dosée admirablement pour satisfaire les goûts bourgeois et conjugaux du public et aussi son goût de la gauloiserie, et aussi son penchant à la satire. C'est un petit ouvrage d'une *adresse* extraordinaire. Personne, désormais, ne « sait mieux le théâtre » que MM. de Caillavet et de Flers et de personne le succès ne fut plus mérité. »

Et M. Louis Schneider dit aussi dans *Comœdia* :

« *L'Eventail* est un sensible progrès de MM. de Flers et de Caillavet. Je trouve *l'Eventail* supérieur à *l'Amour veille*, qui obtient tant de succès à la Comédie-Française. Il est intéressant de suivre l'ascension de ces deux jeunes auteurs qui tentent de s'élever jusqu'à la comédie.

» *Miquette* était une aimable fantaisie, *l'Amour veille* semble rôder autour de caractères où se marque un réel parti pris d'ébauches et d'esquisses à peine indiquées. Dans *l'Eventail*, les personnages sont plus franchement dessinés ; quelques-uns surtout sont moins les porte-paroles des auteurs, sont moins factices. Ils atteignent par instants au ton de la comédie dramatique.

» Il y a donc, dans ces quatre actes, de la part de deux auteurs choyés du public et de la critique et qui pourraient, comme tant d'autres, recommencer la même pièce, un effort méritoire pour renouveler leur manière. Je dois dire qu'ils n'y sont pas entièrement parvenus. Il eût été évidemment dommage que, sous prétexte

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

L'ÉVENTAIL

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par

ROBERT DE FLERS et G.-A. DE CAILLAVET

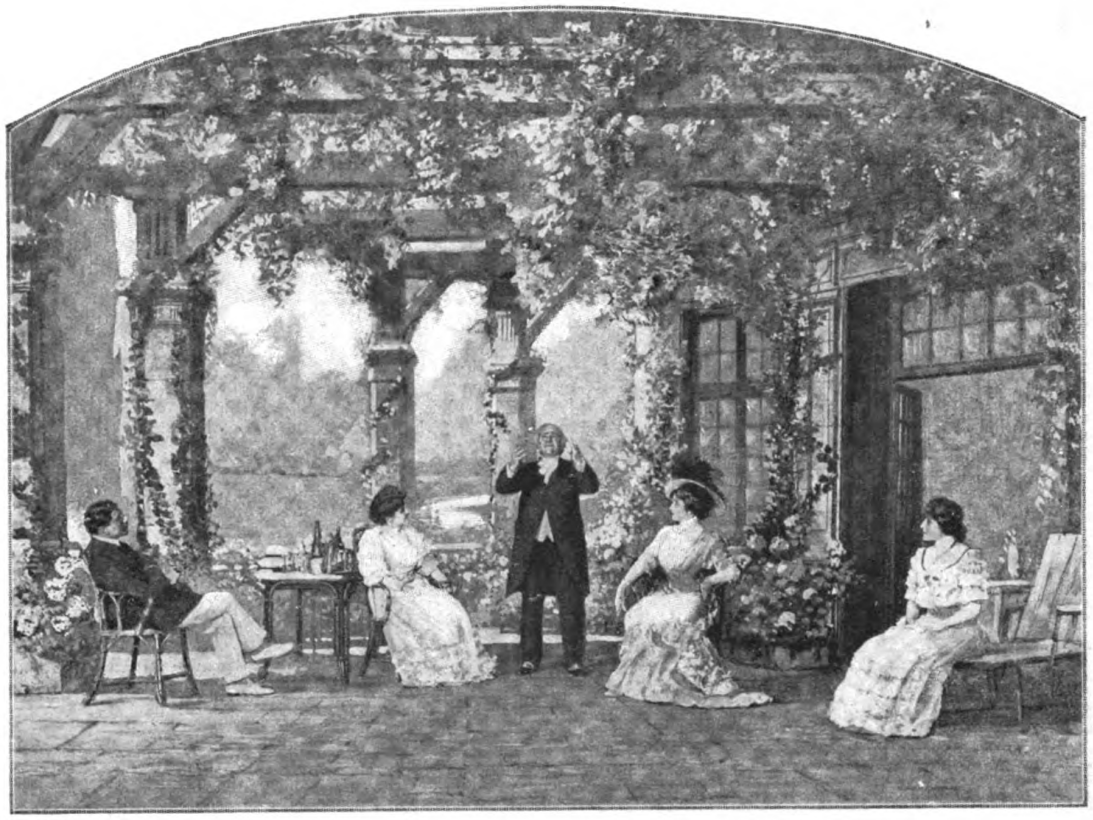
représentée pour la première fois, le 29 octobre 1907, au théâtre du Gymnase.

Mlle MARCELLE LENDER

PERSONNAGES

François Trévoux.....	MM.	TARRIDE.	*Giselle Vaudreuil*.....	Mmes	MARCELLE LENDER.
Garin-Miclaux, de l'Institut..		GASTON DUBOSC.	*Germaine de Landève*.....		BLANCHE TOUTAIN.
Jacques de Landève.....		BURGUET.	*Blanche Bernin*.....		JEANNE HELLER.
Marc des Armoises.....		JEAN DAX.	*Madame Oviedo*.....		RENÉE FELYNE.
Le comte Lévy.....		BAUER.	*Thérèse Guichardy*.....		ALICE NORY.
Monsieur Oviedo.....		GARAT.	*Madame Dupont de la Nièvre*.		MEUNIER.
Le brigadier Michel.....		ARVEL.			
Pierre, domestique.....		CHAMBAS.	*Bonvin, jardinier*.....	M.	PAUL EDMOND.

PHOTOGRAPHIES LARCHER



Jacques de Landève. Germaine de Landève. Garin-Miclaux. Mme Oviedo. Blanche Bernin.

ACTE PREMIER, SCÈNE X. — Garin : « *Il y a, dans l'Anthologie, la prière d'une petite courtisane de Mitylène...* »

L'ÉVENTAIL

ACTE PREMIER

Au manoir de Chêneviettes, en Normandie. La scène représente une terrasse qui entoure la maison. Elle est couverte par une claire-voie de bois supportée par des colonnes romanes et tout enguirlandée de plantes grimpantes. A droite, portes ouvertes d'un salon qui donne sur la terrasse. A gauche, et au fond, le jardin.

Scène première

THÉRÈSE, LE DOMESTIQUE, puis MARC

Au lever du rideau, Thérèse, assise dans un rocking-chair, rêve.

LE DOMESTIQUE, entrant. — M. le baron des Armoises demande si M. de Landève est visible.

THÉRÈSE. — Monsieur est dans le parc.

LE DOMESTIQUE. — Alors, je vais dire à M. le baron...

THÉRÈSE. — Mais non, mais non ! faites-le venir ici...

Le domestique sort. Elle se lève, va arranger ses cheveux, se rassied vite, prend un livre et fait semblant de lire avec attention. Entre Marc.

MARC. — Mademoiselle...

THÉRÈSE. — Tiens, monsieur Marc ! Bonjour, monsieur Marc.

MARC. — Monsieur votre beau-frère n'est pas là ?

THÉRÈSE. — Il est dans le parc avec Germaine.

MARC. — Seuls ?

THÉRÈSE. — Non ! Nous avons eu quelques voisins à déjeuner, sans compter les amis à demeure. M. François Trévoux, M. Garin-Miclaux, de l'Institut, et Mme Bernin.

MARC. — Mme Bernin ?

THÉRÈSE. — Oui, Mme Bernin, la femme du directeur des haras d'Angers, une amie de couvent de Germaine, qui est arrivée ce matin pour passer quelques jours ici.

MARC. — Ici ?

THÉRÈSE. — Oui, ici !

MARC. — Ici ?

THÉRÈSE. — Oui, ici, au manoir de Chêneviettes ! Douze kilomètres de Caen, huit de Trouville ; château pas historique, aucun souvenir, aucun style, jardin anglais, intérieur parisien, confort et mœurs modernes. Jeune fille dans la maison, éducation parfaite, cheveux châtain clair, à marier, ne joue pas de piano, un parti unique ; enfin, tout ce que vous alliez dire.

MARC. — Moi !

THÉRÈSE. — Oui, vous. Vous êtes si gentil, si bien élevé. Pourtant, ce matin, vous m'avez manqué de parole. Je vous avais invité, en gentille petite voisine, à venir vous promener à cheval avec moi sur la route de Caen.

MARC. — Oh ! excusez-moi, mademoiselle... J'avais depuis quelques jours forcé mon entraînement d'épée, et,

ce matin, après deux assauts très durs, j'ai eu une sorte de syncope.

THÉRÈSE. — Oh ! mon Dieu...

MARC. — Rassurez-vous, mademoiselle. Je n'ai point tardé à reprendre connaissance. Après quelques moments de trouble dans les idées j'avais retrouvé toute mon intelligence : j'ai demandé mon masque et mon fleuret.

THÉRÈSE. — Mais vous allez vous tuer !

MARC. — Vous êtes trop bonne, mademoiselle...

THÉRÈSE. — Promettez-moi de vous ménager.

MARC. — Il est de toute importance que je me maintienne au maximum de ma forme. Un tournoi international aura lieu prochainement à Chicago... et j'attends une dépêche de l'Académie.

THÉRÈSE. — L'Académie ?

MARC. — L'Académie des Sports qui me désignera sans doute pour y représenter la France.

THÉRÈSE. — Hein ? Quoi ? Vous partiriez ?

MARC. — Mais oui.

THÉRÈSE. — Pour une pareille bêtise ? Ce n'est pas possible !

MARC. — Que dites-vous, mademoiselle. Pourrais-je hésiter ?... Songez que l'honneur et le devoir...

THÉRÈSE. — Vous trouvez que c'est des arguments ?...

MARC. — Mais, mademoiselle...

THÉRÈSE, vivement. — Très bien, alors, très bien. Je n'ai plus rien à vous dire. Seulement, si vous partez, sachez une chose et retenez-la, vous entendez, retenez-la bien...

MARC. — Quoi donc ?

THÉRÈSE, après avoir hésité un temps assez long. — Rien du tout.

MARC. — Mademoiselle, je vous demande pardon... mais je crois que du moment que M. votre beau-frère n'est pas là, il est plus convenable que je me retire. D'ailleurs, je dîne ici, et je verrai M. de Landève à ce moment.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que vous avez donc à lui dire ?

MARC. — Je n'ai rien à lui dire, puisque je lui faisais une visite de politesse.

THÉRÈSE. — Comment ?

MARC. — Pour qu'une visite soit une visite de politesse, il faut qu'on n'ait rien à dire à la personne qu'on vient voir ; car, si l'on avait quelque chose à lui dire, ce ne serait plus une visite de politesse, puisque...

THÉRÈSE. — Oui, flûte ! C'est entendu ! C'est bien ! Allez !... Au revoir !

MARC. — Mademoiselle... (A part.) Elle est surprenante cette jeune fille !... Qu'est-ce qu'elle a après moi ? (Il sort.)

THÉRÈSE, seule, rageant. — Oh ! Qu'il est bête ! qu'il est bête ! qu'il est bête !... Et moi donc !...

Scène II

THÉRÈSE, GERMAINE

THÉRÈSE. — Te voilà, petite sœur ?

GERMAINE. — Qui est-ce qui était là ?

THÉRÈSE. — Marc des Armoises... et toute sa bonne éducation.

GERMAINE. — Ah !

THÉRÈSE. — Crois-tu qu'en un quart d'heure il n'a pas trouvé un mot gentil à me dire... pas un mot tendre, pas une inconvenance ! Et il se croit bien élevé ! C'est inouï !

GERMAINE. — Voyons, Thérèse...

THÉRÈSE. — Enfin !... Qu'est-ce qu'il attend pour demander ma main ?

GERMAINE. — Ah çà ! est-ce que tu songerais sérieusement à épouser cet escrimeur triste ? Mais, c'est la pluie que ce garçon ! Il a toujours l'air ennuyé de ce qu'il pense.

THÉRÈSE. — Ma pauvre Germaine, tu n'y entends rien. Ce n'est pas ta faute, tu es une femme, tu ne peux pas avoir l'expérience d'une jeune fille. Tu ne vois pas que Marc serait le mari modèle, le mari type, docile, soumis, un vrai placement de mère de famille !... Et puis, enfin, je me suis juré qu'il demanderait ma main. S'il s'en va, c'est une humiliation affreuse et je serai malheureuse, très malheureuse...

GERMAINE. — Tu es folle, ma petite Thérèse ! Je te trouverai bien mieux. J'ai peut-être déjà une idée.

THÉRÈSE. — Oh ! dis.

GERMAINE. — Pas encore.

THÉRÈSE. — Mais qui, enfin ?

GERMAINE. — Un ami de Jacques.

THÉRÈSE. — De ton mari, merci bien... Il n'aurait qu'à lui ressembler...

GERMAINE. — Quoi ?

THÉRÈSE. — Oh ! Je l'aime de tout mon cœur, ton mari. Il t'adore ! Mais un homme comme lui, qui a eu des tas de succès... Moi, je n'aurais pas confiance.

GERMAINE. — Tu aurais tort... ou plutôt non, tu as raison !... parce qu'un Jacques, il n'y en a qu'un : le mien !

THÉRÈSE. — Amoureuse, va !

Scène III

LES MÊMES, JACQUES, arrivant du fond.

THÉRÈSE. — Tiens ! le voilà, l'unique !...

JACQUES. — Dites donc ! petite sœur ?... si vous ne vous moquiez pas de moi !...

THÉRÈSE. — Je me sauve... Je vais tâcher de rire un peu, parce que j'ai trop de chagrin.

Scène IV

JACQUES, GERMAINE

GERMAINE, câline. — Tu m'aimes ?

JACQUES. — Non ! (Il l'embrasse.) On étouffe, là-bas, sous les arbres... Si tu faisais servir des boissons fraîches à tes invités...

GERMAINE, allant sonner. — Oh ! ce ne sont pas mes invités, ce sont les tiens... Moi, je n'ai jamais qu'un invité.

JACQUES. — Qui ça ?...

GERMAINE. — Toi !...

JACQUES, au domestique qui vient d'entrer. — Apportez des rafraîchissements...

GERMAINE. — C'est d'ailleurs un invité qui me lâche quelquefois... Ainsi, hier et avant-hier, tu n'as pas voulu m'emmener en automobile...

JACQUES. — Regarde, comme je suis plus gentil que toi ! Toi, tu ne veux pas que je sorte sans toi... tandis que moi... je veux bien que tu restes à la maison sans moi.

GERMAINE. — Canaille !

JACQUES. — Tu es jolie...

GERMAINE. — Vrai ?

JACQUES. — Très jolie !

GERMAINE. — Si j'étais une cocotte et si tu me rencontrais, qu'est-ce que tu me dirais ?

JACQUES. — Je te dirais : « Mille regrets, mademoiselle, mais je suis le mari d'une femme charmante et je ne veux pas la tromper. »

GERMAINE. — Mais non !... Sois donc sérieux ! Tu n'es pas marié et je suis cocotte.

JACQUES. — Alors, je n'hésite pas. Je t'entretiens.

GERMAINE. — Oh ! Chic ! Sur quel pied ?

JACQUES. — Peuh ! Dix mille francs par mois.

GERMAINE. — Plus de cent mille francs par an ! Je vaux ça, vrai ?

JACQUES. — Au moins... et je m'y connais...

GERMAINE. — Eh bien, mon Jacques, je te fais cadeau de cent vingt mille francs par an. (Elle l'embrasse.)

JACQUES. — Merci... Tu sais que je suis confus.

GERMAINE. — Ne sois pas... je ne regarde pas à la dépense... seulement, je regarde à mon bonheur.

JACQUES. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

GERMAINE. — Ça veut dire qu'il ne faut pas me tromper... jamais... jamais... ça me ferait tant de peine... Et tu verrais que ça t'en ferait aussi... après, tout de suite après... J'en suis sûre.

JACQUES. — Ma petite Germaine !

GERMAINE. — Et puis ça serait lâche... oui, lâche, puisque tu es bien sûr que je te pardonnerais.

JACQUES. — Mais je te promets...

GERMAINE. — Oh ! non ! pas de promesses, c'est plus sûr !

JACQUES. — Un serment, alors ?

GERMAINE. — Tu veux donc m'inquiéter tout à fait ?

JACQUES. — T'es bête !

GERMAINE. — Chut !

Un domestique apporte une table avec des boissons.

JACQUES. — Ah ! enfin !... Je vais prévenir ces malheureux qui grésillent, là-bas, sous la ramée.

GERMAINE. — Va. Non !... Avant j'avais quelque chose de très grave à te dire... Quoi donc ?... Ah ! voilà !... Tu m'aimes ?

JACQUES. — Je t'aime ! (Il remonte. Blanche entre.) Madame Bernin, vous êtes charmante et je suis ravi de vous voir ici.

BLANCHE. — Oh ! Cher monsieur. (Il sort.)

Scène V

GERMAINE, BLANCHE BERNIN

Germaine verse à boire.

GERMAINE. — Eh bien, ma petite Blanche... Ta chambre te plaît ?... Tu es bien installée ?

BLANCHE. — Trop bien !... Je suis encore plus confuse de mon indiscrétion. J'ai été d'un sans-gêne en te demandant à l'improviste de me recevoir...

GERMAINE. — Je te répète que tu m'as fait un grand plaisir. Je ne te vois plus. Tu ne viens jamais à Paris...

BLANCHE. — Mon mari ne quitte jamais son haras, et moi, je ne quitte jamais mon mari...

GERMAINE. — Décidément, ton Edouard est un heureux Edouard.

BLANCHE. — Mais non, pas du tout.

GERMAINE. — Pourquoi ?

BLANCHE. — D'abord, il est navré de ne pas avoir d'enfants.

GERMAINE. — Il est de fait que s'appeler Edouard et ne pas avoir d'enfants, c'est vexant !!! Et il t'a laissée partir sans trop se cabrer ?...

BLANCHE. — Oh ! non !... Il n'était pas content, mais je suis partie tout de même... parce que j'avais trop le trac.

GERMAINE. — De quoi ?

BLANCHE. — De tromper Edouard.

GERMAINE. — Encore !

BLANCHE. — Oui, encore !... Et pourtant, tu sais si je suis une honnête femme !

GERMAINE. — Oui, certainement... Mais enfin, à ce compte-là, peut-être qu'il vaudrait mieux être une moins honnête femme...

BLANCHE. — Tais-toi, Germaine... Tu es la seule personne à qui j'aie confié mes malheurs et tu sais bien que ce n'est pas ma faute si j'ai trompé mon mari quatre fois.

GERMAINE. — Oh ! Pas ta faute...

BLANCHE. — Parfaitement... c'est la faute de ma timidité.

GERMAINE. — Quoi ?

BLANCHE. — Oui, de ma timidité ; avec les hommes que je connais bien je me défends, j'ai mon sang-froid... Mais quand quelqu'un avec qui je ne suis pas très liée, quelqu'un de nouveau, se met à me faire la cour, qu'il me serre d'un peu près, qu'il m'embrasse, je perds la tête, je n'ose pas lui résister. Je m'évanouis presque, je suis une femme perdue.

GERMAINE. — Et quand tu te retrouves ?...

BLANCHE. — Il est trop tard !... Oh ! je sais bien que c'est extraordinaire... Qu'est-ce que tu veux, il paraît que je suis un cas... c'est peut-être flatteur, mais c'est bien embêtant ! Ah ! mon mari, mon pauvre mari !... Ça me fait une peine !... Tu ne peux pas savoir comme ça me fait de la peine !...

GERMAINE. — Ecoute. Je ne peux pas croire que tu ne sois pas un peu responsable de ces aventures...

BLANCHE. — Pas du tout. Je ne fais rien pour plaire. Il n'y a pas une femme moins coquette que moi... Et malgré ça... Du reste, c'est bien connu, c'est toujours les gens les plus prudents auxquels il arrive des accidents de voitures.

GERMAINE. — Enfin, maintenant, tu es bien résolue à être sage ?

BLANCHE. — Oh ! Oui ! Je n'ai pas encore pu te le dire devant tout le monde, c'est un asile que je suis venue chercher auprès de toi, ma bonne Germaine.

GERMAINE. — Un asile ? Contre quoi ?

BLANCHE. — Contre l'inspecteur.

GERMAINE. — Hein !

BLANCHE. — L'inspecteur des haras qui est pour huit jours en tournée, chez nous, à Angers. Ah ! ma chérie, quel inspecteur ! Blond, grand, mince, poétique, rêveur. Il passe toutes ses journées à faire de la musique ou à dire des vers. Enfin, c'est le modèle des inspecteurs.

GERMAINE. — Et alors ?

BLANCHE. — Imagine-toi ! Le soir même de son arrivée, nous jouions au bridge, au bout de cinq minutes, il se mettait à inspecter mon pied droit avec son pied gauche.

GERMAINE. — Tu lui as retiré ton pied, je pense ?

BLANCHE. — Je n'ai pas osé, je ne le connaissais pas assez !

GERMAINE. — Oh !

BLANCHE. — Seulement, le soir même, je t'ai envoyé une dépêche... et me voilà.

GERMAINE. — Tu es effrayante, tu sais !... Et ce qu'il y a d'inouï, c'est qu'à travers tout cela tu gardes un petit air d'une innocence...

BLANCHE. — Mais... puisque...

GERMAINE. — Tu me fais l'effet d'un pot-au-feu sur un volcan.

BLANCHE. — C'est pas gentil, ce que tu dis là. Ne sois pas méchante.

GERMAINE. — Enfin, je te promets que tu trouveras ici le refuge cherché, le calme et la sécurité. Vois-tu, ma chérie, je ne suis pas une femme bien sévère ; mais, je t'assure, il ne faut pas tromper les gens qui nous aiment. On n'y trouve pas beaucoup de plaisir, ou on leur fait beaucoup de peine.

BLANCHE. — Oh ! si, on y trouve beaucoup de plaisir. Mais, comme on leur fait beaucoup de peine, faut pas.

GERMAINE. — Non, faut pas. Ah ! vous voilà revenue.

Scène VI

LES MÊMES, JACQUES, Mme DUPONT, LE COMTE LEVY

JACQUES. — Nous y sommes, chère madame.

Mme DUPONT. — Ah ! ma chère ! Nous venons de faire une délicieuse promenade avec M. Lévy.

LÉVY, avec reproche — Le comte Lévy, chère madame.

Mme DUPONT. — Je vous demande pardon, je ne peux pas m'habituer à ce qu'on soit à la fois israélite et comte du pape. Alors, vous avez acheté titre comme un chrétien ?

LÉVY. — Oui... C'est-à-dire un peu moins cher...

JACQUES. — Pardi !

GERMAINE. — Je vous en prie... laissons ces sujets brûlants... et parlons de choses sur lesquelles nous soyons tous d'accord...

JACQUES. — Alors, taisons-nous.

Mme DUPONT. — Et jetons-nous sur les boissons fraîches.

BLANCHE. — Citronnade ?... Soda ?

GARIN, entrant. — Et moi, on m'oublie ?

GERMAINE. — Vous, mon cher maître ?

Mme DUPONT. — Vous, un homme célèbre !

GARIN. — C'est vrai, je suis célèbre... seulement personne ne le sait...

BLANCHE. — Pouvez-vous dire cela, monsieur Garin... Les académiciens sont immortels !

GARIN. — Oui, immortels pendant toute leur vie !... Vous êtes bien gentille, madame, mais je ne me fais pas d'illusions... L'économie politique à laquelle je me suis

consacré est une science ingrate, revêche, une science vieille fille...

Lévy et Jacques remontent.

GERMAINE. — Alors, pourquoi l'avez-vous épousée ?

GARIN. — Oh ! pas par inclination, croyez-le bien. Plutôt par dépit. Mon Dieu... Voilà ! A vingt ans, j'ai été trompé par une maîtresse, elle s'appelait Chichinette...

GERMAINE. — Chichinette !

BLANCHE. — Oh ! que c'est gentil !

GARIN. — Pauvre petite ! Elle me trompa d'abord avec un peintre... Je ne dis rien... et il me fit mon portrait. Elle me trompa ensuite avec un médecin. Je me tus et il me soigna avec beaucoup de dévouement. Mais un jour, elle me trompa avec un philosophe comme moi, car j'étais philosophe à ce moment-là. Alors, je fus déchiré d'une jalousie furieuse. On se quitta, j'eus beaucoup de chagrin... en pareil cas il y a des gens qui se retirent à la campagne. Ce n'était pas assez loin, moi, je me retirai dans l'économie politique. Et voilà comment, si Chichinette n'avait pas eu le nez en l'air, des cheveux lourds et un cœur léger, je n'occuperais pas aujourd'hui le trente-cinquième fauteuil de l'Académie des sciences morales et politiques.

GERMAINE. — Pour y arriver, vous avez pris le chemin des écoliers.

GARIN. — Hé !... C'est parfois aussi le chemin des professeurs. Beaucoup de grandes découvertes et d'illustres travaux sont issus de mécomptes pareils au mien... On ne se doute pas de ce que la science française doit aux petites femmes de Paris.

UN DOMESTIQUE, entrant. — M. et Mme Oviedo demandent si madame reçoit.

GERMAINE. — Tiens !

Mme DUPONT. — C'est votre belle voisine.

JACQUES. — C'est moi qui avais dit à Oviedo qu'il y aurait sans doute un bridge, préparez donc la table à jeu...

Il sort. Germaine va sonner. Pierre entre, elle lui donne des ordres.

GARIN, à Blanche. — Jouez-vous au bridge, madame ?

BLANCHE. — Moi !... Oh ! non ! Je me méfie, à présent.

GARIN, surpris. — De quoi donc ?

BLANCHE, gênée. — Je veux dire... Il faut que j'écrive à Edouard. Je remonte chez moi. Tu m'excuses, Germaine ?

Elle sort.

Mme DUPONT, à Germaine. — Dites-moi, ma chère : vous la recevez, la belle Mme Oviedo ? Elle a pourtant une réputation un peu...

GERMAINE. — Que voulez-vous !... Nos propriétés se touchent ! D'ailleurs, je la reçois à la campagne ; mais pas à Paris...

Mme DUPONT. — Ah ! Bien !... C'est comme moi !...

GARIN. — Je comprends fort bien, mesdames, cette nuance mondaine... Mais, dites-moi : est-ce qu'il y a, par contre, des gens que vous recevez à Paris et que vous ne recevez pas à la campagne ? Mais non ? Ah ! C'est une lacune.

Jacques rentre avec Oviedo. Germaine remonte au-devant d'eux.

LÉVY. — Vous connaissez la belle Mme Oviedo, son mari et son petit chien ?

GARIN. — Le mari est très bien.

LÉVY. — Bridgeur de premier ordre... Je lui dois même un louis d'hier soir.

Mme DUPONT. — Et elle, vous la trouvez si belle ?

GARIN. — Elle a vraiment... comment dites-vous... une branche !...

LÉVY. — Je m'y raccrocherais bien.

Mme DUPONT. — Il y a déjà du monde.

GARIN. — Ah ! ah !

Mme DUPONT. — Les gens malveillants disent qu'elle a trois amants...

GARIN. — Et les gens bienveillants ?

Mme DUPONT. — Ils disent la même chose.

GARIN. — Diable ! Le mari est très bien !

Mme DUPONT. — Et gaffeur !... Oh ! chère amie !

Elle remonte au-devant des arrivants.

LÉVY. — Trois gaffes par cinq minutes... il ne cause pas à moins !

GARIN. — Non ?

LÉVY. — Montre en main, tenez, il est deux heures vingt... voulez-vous parier qu'à deux heures vingt-cinq elles y seront ?... Tenu ?...

GARIN. — Soit...

Mme OVIEDO. — Bonjour, mon cher maître ! Bonjour, monsieur Lévy.

Jacques, Germaine et les Oviedo redescendent. Poignées de mains

Mme DUPONT, à Mme Oviedo. — La côte ne retentit que de vos succès !... Vous êtes la reine de Trouville, cet été, ma chère Assomption...

Mme OVIEDO. — Ma chère, vous êtes trop indulgente.

LÉVY, à Garin. — Assomption !... Quel joli nom ?

OVIEDO, à Lévy et Garin. — Oui, mais un peu grave ! Aussi, tous mes amis appellent ma femme Sonson. C'est plus gentil.

LÉVY. — Une !

Mme OVIEDO, à son mari. — Qu'est-ce que vous dites là ? Vous êtes fou, mon ami.

OVIEDO. — Excuse-moi, ma bonne. C'est vrai, elle m'avait prié de ne pas le dire.

LÉVY. — Deux !

Mme OVIEDO. — J'ai regretté de ne pas vous voir, chère madame, au pique-nique organisé l'autre jour par M. de Chamarande... C'était charmant.

OVIEDO. — Oui, mais il faisait un peu froid. Ainsi, ce bon Chamarande a fait l'imprudence de rentrer en voiture découverte avec ma femme... Le lendemain il était dans son lit.

GARIN. — Ah !

OVIEDO. — Oui, avec une grosse grippe...

Toux générale.

LÉVY. — Trois !

Mme OVIEDO. — Eh bien ! Ce bridge.

JACQUES. — La table est prête.

LÉVY, à Garin. — Il n'y a que deux minutes. Il a battu son record. C'est un louis...

GARIN. — Ah bien, je le retiens !

Il paye Lévy. Tout le monde remonte vers la table.

LÉVY, à Oviedo. — Merci, cher monsieur, je vous dois un louis d'hier.

OVIEDO. — C'est vrai.

LÉVY. — Le voilà.

GARIN, à Lévy. — Ah ! je comprends ! c'est bien fait.

Jacques, M. et Mme Oviedo, Lévy et Mme Dupont sont à la table de jeu. Garin, Lévy et Germaine restent en avant.

Scène VII

LES MÊMES, THÉRÈSE, puis FRANÇOIS

THÉRÈSE, entrant. — Ah ! mes enfants !... Je ne suis pas morte, sûr ? Il ne m'a pas mangée ?...

GARIN. — Qui donc ?

THÉRÈSE. — M. Trévoux. Ah ! Quelle séance ! Figurez-vous. Je l'ai trouvé couché sous un marronnier. Il dormait avec une telle énergie, une telle activité que j'ai eu peur qu'il ne s'en rende malade. Alors, moi, brave petite fille, je l'ai réveillé gentiment pour lui dire : « Je vous en prie, ménagez-vous, vous allez vous éreinter »... Vous croyez qu'il m'a été reconnaissant ? Ah ! là là ! Savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

GARIN. — Quoi ?

THÉRÈSE. — Il m'a répondu : « Voulez-vous foutre le camp ! »

GERMAINE. — Thérèse !

THÉRÈSE. — Ma petite sœur, tu m'as recommandé de toujours te répéter ce que les jeunes gens me diraient !

Mme DUPONT, venant à Germaine. — Au fait, ma chère madame, m'expliquerez-vous pourquoi, au lieu de recevoir M. Trévoux ici, vous le logez dans un pavillon au fond de votre parc ?

GERMAINE. — Mais il l'habite tous les ans, et même il le loue à mon mari... C'est une manie. Il veut être tout seul pour grogner à son aise.

GARIN. — C'est un tendre ! Ecoutez plutôt !

On entend François qui crie au fond.

THÉRÈSE. — Oh ! le voilà ! Je me sauve !

Elle va à la table des joueurs et s'assied à côté d'eux.

Scène VIII

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS, entrant. Il salue les Oviedo en passant. — Ah ! nom d'un chien ! C'est agréable ! Quelle maison ! Quelles mœurs ! Quel siècle ! Ah ! la petite mâtine, ce que j'aurais d'agrément à la fouetter.

GERMAINE. — Voyons, François, ne faites pas le croquemitaine.

FRANÇOIS. — Vous trouvez ça gai ? Bonjour, madame. Ah ! la campagne ! Je n'ai pas fermé l'œil depuis hier. Les rossignols ont rugi toute la nuit. Alors, j'essaye de m'étendre, mademoiselle me réveille... Avec ça, j'ai d'horribles animaux qui me grimpent dans les jambes. Ah ! Jacques ! Je te félicite de ce produit de ton jardin. Parce qu'il faut vous dire qu'il en est fier de ces sales bêtes... Comment les appelles-tu donc ?

JACQUES. — Des aoutas.

FRANÇOIS. — Entendez-vous avec quel orgueil il dit ça : « Des aoutas... » Il en a plein la bouche des aoutas ! Ah ! la campagne !

GARIN. — Alors, pourquoi n'êtes-vous pas resté à Paris, cher ami ?

FRANÇOIS. — Ah ! Paris ? Figurez-vous, j'y étais la semaine dernière. Il devrait être vide en cette saison, Paris. J'ai encore rencontré un tas d'amis. Ah ! les amis... j'ai été dîner au Bois. C'était plein de femmes ! Ah ! les femmes... Alors, je suis rentré, je me suis enfermé chez moi ! Ah ! moi !...

Mme DUPONT. — Quel homme !

FRANÇOIS. — Et le lendemain, écœuré, j'ai pris le train pour venir passer un mois chez vous.

GERMAINE. — Ah ! nous ! Ecoutez-le ! Il a l'air de détester le genre humain. Eh bien, il se jetterait à l'eau pour moi et au feu pour mon mari.

FRANÇOIS. — Parfaitement, je le ferais. Est-ce que vous croyez que c'est agréable, ça aussi ?

GERMAINE. — Et puis, savez-vous ce qu'il fait en cachette, ce bourru ? L'autre soir, je suis passée chez la mère Cornet, une pauvre femme qui a cinq enfants.

FRANÇOIS. — C'est du propre ! Ah ! les enfants !

GERMAINE. — Eh bien, j'ai appris que, depuis un mois, l'hypocrite François Trévoux faisait vivre toute la maisonnée.

FRANÇOIS. — C'est possible. Je déteste les pauvres... Ils me dégoûtent, les pauvres. Alors je leur donne de l'argent pour qu'ils ne soient plus pauvres... Et puis, c'est assommant, je m'en vais... je rentre dans mon pavillon.

Mme DUPONT. — Au fait. Il paraît que vous le louez à M. de Landève, ce pavillon ! Quelle drôle d'idée !

FRANÇOIS. — Pas du tout, madame. J'ai horreur d'être invité... Je veux être chez moi. Comme ça, je peux me plaindre, et je me plains, tu entends, Jacques, je me plains.

JACQUES. — Oui.

GERMAINE. — Quel caractère !

Mme DUPONT. — Vous trouvez ça naturel, monsieur Garin ?

GARIN. — Mon Dieu, chère madame, je croirais assez volontiers que Trévoux est devenu un grognon comme je suis devenu économiste.

Mme DUPONT. — Par amour ! Lui ! Allons donc !

FRANÇOIS. — L'amour ! Ah ! non ! alors ! J'aime mieux les aoutas !

GARIN. — Et à quelle époque, mon cher ami, cela vous est-il arrivé ?

FRANÇOIS. — Quoi ?

GARIN. — Ce dont vous ne parlez pas ?

FRANÇOIS. — Je ne comprends pas.

GARIN. — Si, si ! De quand date cette aventure sans doute très douloureuse qui vous a fait tel que vous êtes ?

FRANÇOIS. — Mais je ne vois pas ce qui peut vous faire croire...

GARIN. — C'est clair... pourtant ? Il est trop bien cuirassé pour n'avoir pas été blessé autrefois... Il craint trop le vin pour n'avoir pas été gris. Il est trop raisonnable pour n'avoir pas été fou.

FRANÇOIS. — Mon cher maître, vous me permettrez de vous dire...

GARIN. — Ne m'en veuillez pas, mon cher ami, d'avoir essayé sur vous la méthode de mon vieux maître l'astronome Le Verrier. Vous savez peut-être qu'il découvrit l'existence d'une étoile invisible par la seule étude des perturbations qu'elle provoquait sur les autres planètes. Sans la voir, il la devina, il lui assigna sa place dans l'infini, il décrivit son rayonnement, il calcula son attraction et cela, dans l'obscurité des bibliothèques, dans la poussière des équations et des chiffres. Et c'est seulement après tout ce labeur que, par une claire nuit d'été, il aperçut au fond du ciel, la petite lueur tremblante et fine de son étoile, qui était là où il avait dit, sagement, exacte au rendez-vous et qui semblait lui murmurer : « C'est moi, mon vieil ami, me voilà, je ne vous ai pas trompé ! »

FRANÇOIS. — Et alors ?

GARIN. — Alors, mon cher François, vous êtes, vous aussi, un petit univers, et les réactions que l'on observe en vous prouvent, à n'en pas douter, qu'elle brille quelque part dans le monde, l'étoile qui les a causées.

FRANÇOIS. — Ah ! Les étoiles !

Mme DUPONT. — C'est une jolie déduction.

FRANÇOIS. — C'est une histoire absurde, voilà tout. Restons-en là, je vous en prie, ou je m'en vais.

Mme DUPONT. — Non, non. C'est moi qui vous cède la place. Vous êtes trop désagréable aujourd'hui. Monsieur Garin, je vous enlève.

GARIN. — Faites, madame. A mon âge, on ne résiste plus. Je vais vous mettre en voiture.

Ils remontent.

Scène IX

GERMAINE, FRANÇOIS

GERMAINE. — Ecoutez, mon bon François, vous savez que j'ai pour vous une affection très vraie, très profonde.

FRANÇOIS. — Oh ! là là !

GERMAINE. — Résignez-vous, vous êtes un brave homme. Dans notre monde on ne voit que des gens qui aiment avec perfidie, vous, vous détestez avec cordialité.

FRANÇOIS. — Je suis un ennemi très sûr. Continuez.

GERMAINE. — Seulement, vous ne vous rendez pas compte que votre mauvaise humeur devient une espèce de fléau. Vous faites comme les tableaux, vous poussez au noir en vieillissant. Ça finira mal.

FRANÇOIS. — J'y compte bien.

GERMAINE. — Mon bon François, c'est le devoir de vos amis de vous guérir s'ils peuvent. Eh bien ! Je crois que j'ai trouvé le remède.

FRANÇOIS. — Pire que le mal, comme tous les remèdes.

GERMAINE. — Ce qui vous aigrit, François, c'est la solitude. Il faut vous marier.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que je disais. Mais, ma pauvre amie, le mariage !... C'est la plus triste façon de se mettre au lit.

GERMAINE. — Vous plaisantez toujours.

FRANÇOIS. — Fichtre ! Et vous, vous ne plaisantez pas ? Non, Germaine, je ne peux pas me marier... D'abord, je ne suis pas riche, et, par le temps qui court, la vie de famille, c'est ruineux : une femme, des enfants... une maîtresse... Il y a peu de fortunes qui y résistent.

GERMAINE. — Soyez sérieux, François. J'y ai beaucoup pensé, avec toute l'amitié que j'ai pour vous, et j'ai une idée... une idée qui m'est très chère, très douce... qui nous rapprocherait encore.

FRANÇOIS. — Arrêtez !... Germaine !... Il ne serait pas loyal de ma part d'en entendre davantage... Je suis très

touché du projet que je devine. Il n'est pas besoin, je vous assure, qu'il se réalise pour que je vous aime comme un frère. Mais, sachez-le, et je parle sérieusement, je ne me marierai jamais.

GERMAINE. — Oh ! oh ! Vous avez donc une raison grave... profonde...

FRANÇOIS. — Très profonde...

GERMAINE. — Vous me surprenez beaucoup... Je savais bien... Jacques m'avait dit que vous aviez une liaison... Mlle Mariette Lambert, je crois... Mais je ne pensais pas que vous lui fussiez si attaché ?

FRANÇOIS. — Mariette ? Peuh ! Ça ne compte pas.

GERMAINE. — Enfin, vous l'aimez.

FRANÇOIS. — Pas du tout, nous sommes depuis trois ans ensemble, mais je ne la connais pas autrement.

GERMAINE. — Alors ? Je ne vous comprends pas. Enfin, nous en reparlerons.

FRANÇOIS. — Non, je ne veux pas, Germaine, que vous m'en reparliez.

GERMAINE. — Comme vous me dites cela ! Il y a donc dans votre passé quelque chose que je ne sais pas ?

FRANÇOIS. — Eh bien, oui.

GERMAINE. — Un roman.

FRANÇOIS. — Non... Un souvenir...

GERMAINE. — Malheureux ?

FRANÇOIS. — Evidemment, puisque je me le rappelle.

GERMAINE. — Vous avez aimé ?

FRANÇOIS. — Oui.

GERMAINE. — Comment n'ai-je jamais su ?

FRANÇOIS. — C'était avant votre mariage... Je ne vous connaissais pas encore, ça date de six ans au moins... J'étais tout petit... Et puis, j'ai été si ridicule dans cette affaire que je m'en vante très peu. Et je crois bien que personne ne s'en doute.

GERMAINE. — Mon pauvre François ? Qui était-ce ?

FRANÇOIS. — Une jeune fille.

GERMAINE. — Jolie ?

FRANÇOIS. — Ah ! Si ce n'avait été que ça ! Jolie, c'est ce qu'on dit d'une femme quelconque ; non, c'était la grâce même et un charme... une manière de s'en servir...

GERMAINE. — Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

FRANÇOIS. — C'était convenu entre elle et moi. Je croyais qu'elle le voulait, elle le croyait aussi, elle était de bonne foi. Elle avait pris pour de l'amour le plaisir d'être aimée. Et le jour où elle s'aperçut de son erreur, elle agit... Oh ! Très crânement.

GERMAINE. — Elle vous avoua la vérité ?

FRANÇOIS. — Non, elle se sauva, je reçus d'elle cette dépêche : « Décidément, mariage impossible, amis si vous voulez. »

GERMAINE. — Qu'est-ce que vous lui avez répondu ?

FRANÇOIS. — Ah ! Une lettre terrible, sanglante.

GERMAINE. — Qu'a-t-elle dit en la recevant ?

FRANÇOIS. — Rien, elle ne l'a pas reçue.

GERMAINE. — Comment ?

FRANÇOIS. — Je n'avais pas mis ma lettre à la poste...

GERMAINE. — Ah ! Et qu'est-ce qu'elle est devenue, cette méchante femme ?

FRANÇOIS. — Méchante ! Pourquoi dites-vous qu'elle était méchante ? C'est moi qui le suis.

GERMAINE. — Depuis, vous ne vous êtes plus rencontrés ?

FRANÇOIS. — Non, elle s'est mariée à l'étranger. Je ne l'ai jamais revue.

GERMAINE. — Et vous avez souffert ?

FRANÇOIS. — Un peu dans mon amour, beaucoup dans mon amour-propre.

GERMAINE. — Et maintenant ?

FRANÇOIS. — Oh ! Maintenant je pourrais la rencontrer, peuh !... Je m'en soucierais comme de ça... Je suis guéri... Tranquille au garage ?

GERMAINE. — Et heureux ?

FRANÇOIS. — Enfin... Content... Voyez-vous, ma petite Germaine, il faut être content avant d'être heureux. Sans ça on ne serait jamais content... Et puis ne parlons pas de tout ça !... Je viens de vous dire là un tas de vieilles histoires, un peu ridicules, des chagrins démodés qui ne se portent plus du tout. Aussi, je les ai toujours gardés pour moi.

GERMAINE. — Egoïste !

FRANÇOIS. — Enfin, c'est dit. Je vous fais cadeau de mon secret. Au fond, Garin n'a pas tort. Je suis peut-être un tendre, mais un tendre honteux.

GERMAINE. — Mon bon François...

FRANÇOIS. — Ça m'a fait plaisir tout de même d'ouvrir mon cœur. Il en avait besoin, ça sentait le renfermé là dedans... Mais ce n'est pas tout ça. Je suis très mécontent. Je suis très mal logé dans mon pavillon. Je ne peux jamais avoir d'eau chaude. Les volets ne ferment pas. La pendule est arrêtée. C'est comme les bégonias...

GERMAINE. — Les bégonias ?

FRANÇOIS. — Oui, les bégonias qui sont sous ma fenêtre. Ils devraient pousser, ils ne poussent pas. Je vais attraper le jardinier. Ah ! les bégonias. (Il sort.)

GERMAINE. — Le voilà reparti ! (Elle va vers le salon. Garin revient venant du fond.) Eh bien, ce bridge n'est pas fini ?

Scène X

GERMAINE, puis JACQUES, M. et Mme OVIEDO et LEVY, GARIN

LÉVY. — Si, madame, on fait les comptes.

GERMAINE, à Lévy. — Cher monsieur, nous restez-vous à dîner ?

LÉVY. — Merci, chère madame. C'est que j'ai... Voulez-vous me permettre de vous envoyer un mot tout à l'heure ?

GERMAINE. — Certainement. Tâchez !...

Lévy et Thérèse sortent.

OVIEDO, entrant, à Garin. — C'est fini, ma femme fait une levée avec un art...

GARIN. — Ça ne m'étonne pas. Quatre...

OVIEDO. — Quoi ?

GARIN. — Rien...

Entrent Mme Oviedo et Jacques.

Mme OVIEDO, à Germaine. — Chère amie, nous allons nous retirer aussi...

JACQUES. — Pourquoi donc, chère madame, rien ne vous presse... et ma femme serait désolée. N'est-ce pas, Germaine ?

GERMAINE. — Certainement.

Mme OVIEDO. — Soit ! je cède... seulement, c'est l'heure de la promenade de ce pauvre Tommy. Alvar !

OVIEDO. — Ma chère ?

Mme OVIEDO. — Faites donc marcher Tommy un peu au grand soleil.

OVIEDO. — Comment donc !

Il prend le petit chien et sort.

BLANCHE, rentrant. — Ah ! Germaine, voilà une dépêche pour toi.

GERMAINE. — Vous permettez ?... (Elle lit.) Oh !... oh !... Que je suis contente !

JACQUES. — Qu'y a-t-il ?

GERMAINE. — Ah ! si je m'attendais. C'est Giselle qui me télégraphie. Giselle, ma meilleure amie ! Elle vient ici.

BLANCHE. — Giselle Vaudreuil ?

GERMAINE. — Oui, elle arrive en automobile. Sa dépêche est de Lisieux. Elle sera ici dans une heure ou deux ! Ah ! c'est bien d'elle, cette surprise. Elle a toujours été comme ça. Blanche, veux-tu avoir l'obligeance de dire qu'on prépare tout de suite une chambre.

BLANCHE. — Laquelle ?

GERMAINE. — La rose.

Blanche sort.

JACQUES. — La chambre de Cora Pearl, mazette !

Mme OVIEDO. — Cora Pearl a habité ici ?

JACQUES. — Oui, sous l'Empire, et depuis on ne donne jamais sa chambre qu'à l'évêque.

GARIN. — C'est une tradition bien touchante.

JACQUES. — Mais, au fait, ses bagages ?

GERMAINE, relisant la dépêche. — Ils doivent être arrivés par le train. Envoies-y tout de suite.

JACQUES. — Fichtre ! Ça va encore faire une histoire. Nous avons un chef de gare...

Mme OVIEDO. — Odieux ! L'homme le plus désagréable, le plus tracassier.

JACQUES. — J'ai tous les jours des difficultés avec lui.

Mme OVIEDO. — Nous aussi.

JACQUES. — Enfin, je vais voir. (Il sort.)

GERMAINE. — Ma chère Giselle ! que je suis contente !

GARIN. — Moi aussi, je suis ravi de la retrouver. Personne ne m'intéresse davantage.

GERMAINE. — Il y a plus d'un an que je l'ai vue.

Mme OVIEDO. — Comment ?... Et c'est votre meilleure amie ?

GERMAINE. — Oh ! oui, nous avons été au couvent ensemble. Elle était dans les grandes quand j'étais dans les petites.

GARIN. — Naturellement.

GERMAINE. — Quoi ?

GARIN. — Je suis sûr qu'elle dit la même chose.

GERMAINE. — Pourquoi ?

GARIN. — Voyons. Avez-vous jamais entendu une femme qui, parlant d'une amie de couvent, ne dise pas : « Elle était dans les grandes, quand j'étais dans les petites ».

Blanche rentre.

GERMAINE. — Pas Giselle. Elle se moque bien de ça : la franchise même et la crânerie ! Et si honnête, si droite. Tenez, Giselle, c'est la seule femme en qui j'ai confiance, une confiance absolue !

BLANCHE. — Oh ! elle la mérite.

GERMAINE. — N'est-ce pas ? Ah ! vous ne vous connaissez pas. (Elle présente.) Mme Bernin, Mme Oviedo.

GARIN. — Et d'où nous tombe-t-elle, aujourd'hui ?

GERMAINE. — On ne sait jamais. Je ne la croyais même pas en France. C'est une vagabonde forcenée.

GARIN. — Du reste, elle est un peu Anglaise par sa mère.

Mme OVIEDO. — Et mariée ?

GERMAINE. — Veuve. Elle avait épousé assez tard, à vingt-huit ans, un de ses cousins, un Canadien. Oh ! un mariage de raison.

BLANCHE. — Et d'argent. Son mari était à la tête d'une énorme affaire de fourrures. Et puis un jour, il a pris froid, il ne se couvrait pas assez.

GERMAINE. — Il y a deux ans de cela. Elle a arrangé toute seule les affaires de son mari, avec une adresse admirable.

Mme OVIEDO. — Vraiment ?...

GERMAINE. — Elle a mis dans sa poche les banquiers américains, les trappeurs de l'Arkansas. Elle avait un grand procès au Brésil. Elle apprit le portugais en un mois, pour se défendre elle-même. Et puis elle a repris le bateau. Et, depuis lors, elle court l'Europe.

Mme OVIEDO. — C'est une femme supérieure que Mme Vaudreuil.

GERMAINE. — Oh ! oui, n'est-ce pas, Garin ?

GARIN. — C'est-à-dire, c'est une femme irrésistible. Il y en a de plus jolies, il y en a de plus intelligentes... il n'y en a pas qui plaise davantage.

GERMAINE. — Elle sait toujours dire à chacun, avec le sourire qu'il faut, le mot qui peut lui faire le plus de plaisir.

GARIN. — Cela m'enchante de la regarder. C'est la femme la plus complètement femme que j'ai rencontrée : femme de vocation, femme de carrière, enfin toutes les femmes, plus une.

Mme OVIEDO. — En somme, une coquette.

GERMAINE. — Mais pas du tout.

GARIN. — Si, c'est une coquette. Seulement, une bonne coquette. Elle l'est sans préméditation, sans méchanceté. Chez d'autres femmes, la coquetterie est une chose acquise, artificielle. Chez Mme Vaudreuil, c'est la sincérité et la nature. Et il serait aussi fou de la lui reprocher, que d'en vouloir à un lion d'être courageux, à un ténor d'être bête, à une rose d'être rose et de sentir bon.

BLANCHE. — Et elle a toujours été comme ça, quand les petites filles de son âge jouaient à la poupée, elle avait déjà un éventail.

GERMAINE. — C'est vrai. Au couvent, il lui suffisait d'un sourire pour attendrir les professeurs les plus revêches. On se rendait compte qu'elle était un peu magicienne. On l'avait surnommée Circé.

BLANCHE. — Ah ! c'est vrai.

Mme OVIEDO. — Mais, dites-moi, cette dame a dû faire des passions sans nombre ?

GERMAINE. — Sans nombre.

Mme OVIEDO. — Et elle a eu beaucoup d'aventures ?

GERMAINE. — Aucune.

Mme OVIEDO. — Quoi ! jeune, belle, libre, séduisante, et pas d'amants. C'est incompréhensible et un peu immoral.

GARIN. — Mais pas du tout, chère madame, puisque Mme Vaudreuil est une coquette.

Mme OVIEDO. — Eh bien ?

GARIN. — Eh bien, ignorez-vous que les coquettes sont des femmes qui ne se donnent pas. Pour plaire toujours, il faut qu'elles ne cèdent jamais. D'ailleurs, réciproquement, les femmes qui se donnent ne sont pas des coquettes. Elles n'ont pas le temps.

BLANCHE. — Oh ! ce que c'est vrai !

GARIN. — Tenez, il y a dans l'Anthologie, la prière d'une petite courtisane de Mitylène qui m'a toujours tiré les larmes des yeux. « O Vénus, dit-elle, ô Astarté aux yeux de violette, pour ton divin service, je n'ai jamais refusé les fleurs de mes lèvres et les fruits de mes seins, ni aux stratèges, ni aux démagogues, ni aux marchands, ni aux matelots, ni aux riches, ni aux pauvres, ni aux jeunes poètes, ni aux vieux philosophes, ni aux citoyens mariés, ni aux prêtres, ni aux soldats... »

Mme OVIEDO. — Oh ! que c'est beau !

GARIN. — « Mais maintenant, ô déesse, avant que ma beauté ne se flétrisse, accorde-moi seulement le temps d'être coquette. »

GERMAINE. — Pauvre petite !

BLANCHE. — Oh ! oui, pauvre petite !

Mme OVIEDO. — Donc, d'après votre théorie, les pauvres coquettes sont condamnées à n'avoir pas d'amants ? C'est gai !

GARIN. — Mais elles ne désirent pas en avoir. Elles en ont une peur effroyable. La coquette qui aimerait, ce serait une fée qui lâche sa baguette, un pâtissier qui mange ses gâteaux. Avez-vous jamais vu un pâtissier manger ses gâteaux ?

GERMAINE. — Oh ! non ! ça les dégoûte !

Mme OVIEDO. — Ah ! Et voilà pourquoi Mme Vaudreuil n'a jamais aimé ?

GARIN. — Jamais, soyez-en sûre. Elle obéit à la destinée qui veut que la coquette cause sur le seuil de l'amour, mais la porte fermée.

Mme OVIEDO. — Pauvre femme ! Pourtant, si elle s'ouvre, cette porte, la porte de l'amour ?

GARIN. — Si elle s'ouvre, alors, c'en est fait de la coquetterie et de la coquette. Elle capitule, elle jette son éventail aux orties, et elle devient la plus humble, la plus tendre des amoureuses. Mais c'est l'exception, c'est le phénomène.

GERMAINE. — Le miracle !

GARIN. — Voilà le mot juste. Et, puisque vous m'avez entraîné à cette petite conférence, dont je m'excuse, je la finirai en vieux professeur, en vous citant une belle pensée : « Il n'y a que l'amour qui puisse faire le miracle de guérir de la coquetterie. »

Mme OVIEDO. — De qui est-ce ?

GARIN. — D'un homme du monde.

GERMAINE. — Qui ça ?

GARIN. — M. de La Rochefoucauld.

Mme OVIEDO. — Je ne le connais pas.

GARIN. — Vous pouvez le connaître.

Mme OVIEDO. — J'en serais charmée... M. de La Rochefoucauld ! Où le voit-on ?

GARIN. — Tous les jours dans la bibliothèque.

Mme OVIEDO, se levant, piquée. — Oh ! Déjà cinq heures...

Scène XI

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS, entrant. — Je vous demande pardon, mes journaux sont arrivés ?

BLANCHE. — Oui. Ils étaient là, mais on les a pris.

FRANÇOIS. — Naturellement... Bonjour, madame. C'est toujours comme ça. Figurez-vous que je me suis abonné à un tas de feuilles. Tout le monde les lit, sauf moi.

Mme OVIEDO. — Il faut que je me sauve, chère amie. Vous savez que nous partons, demain matin, pour passer huit jours à Paris.

GERMAINE. — Alors, à jeudi, pour le bridge. Et votre mari ?

Mme OVIEDO. — Je vais le prendre, dans le jardin, en passant.

GERMAINE. — Voulez-vous être assez gentille pour lui réclamer les greffes de rosier qu'il m'a promises ?

Mme OVIEDO. — Entendu.

GERMAINE. — Au revoir.

Mme Oviedo sort.

JACQUES, entrant. — Dis donc, Germaine, j'ai une idée. Si nous allions jusqu'au bas de la côte au-devant de ton amie avec le boggy.

FRANÇOIS. — Au-devant de qui ?

GERMAINE. — C'est vrai, j'oubliais de vous dire la nouvelle ! Je vous annonce l'arrivée d'une grande amie à moi.

FRANÇOIS. — Qui ça ?

GERMAINE. — Vous ne la connaissez pas, Giselle Vaudreuil. Blanche, sois gentille, dis au jardinier de cueillir toutes les fleurs du jardin, je veux que la maison soit comme un bouquet pour la recevoir !

BLANCHE. — Oui, j'y vais.

Elle sort.

GERMAINE, à François qui, depuis un moment, a peine à cacher son trouble. — Vous verrez quel être exquis c'est que ma Giselle...

FRANÇOIS. — Non... malheureusement, je ne verrai pas, je ne pourrai pas voir...

GERMAINE. — Quoi ?

FRANÇOIS. — Je venais justement vous dire... Imaginez-vous ! Il faut que je parte tout de suite pour Paris. J'ai reçu une dépêche... Une affaire très importante pour moi.

JACQUES. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu as des affaires... Quelles affaires ?

FRANÇOIS. — Je ne sais pas.

GERMAINE. — Comment ?

FRANÇOIS. — Oui, n'est-ce pas, les affaires, on ne sait jamais... c'est toujours assez vague... Enfin ! je pars...

GERMAINE. — C'est impossible. Je ne veux pas.

FRANÇOIS. — Il le faut.

JACQUES. — François, c'est louche ! Est-ce que tu irais rejoindre une femme par hasard ?

FRANÇOIS. — Jamais de la vie !

JACQUES. — Alors, tu restes ?

FRANÇOIS. — Eh bien, oui, là, je vais retrouver une femme.

JACQUES. — Jolie ?

FRANÇOIS. — Je ne sais pas.

GERMAINE. — Comment, vous ne savez pas ?

JACQUES. — Il est fou ! Cette idée de départ est idiote, et tu vas me faire le plaisir...

FRANÇOIS, sèchement. — Enfin, mon cher, si je te dis que j'ai besoin de partir, c'est que j'ai besoin de partir... On n'a pas idée de retenir les gens de force.

JACQUES. — On n'a pas idée non plus d'être aussi capricieux.

GARIN, s'avançant. — N'insistez pas ! Je sais la raison qui oblige François à s'en aller. Elle est sérieuse.

François le regarde avec surprise.

GERMAINE. — Et moi, qui me faisais une joie... Ah ! mon ami, vous êtes un maladroit. Quelle que soit la femme pour qui vous nous quittez elle ne vaut certes pas celle que nous attendons.

JACQUES. — Quel train prendras-tu ?

FRANÇOIS. — Le premier, celui de sept heures.

JACQUES. — Bien, je vais te faire préparer l'auto.

GERMAINE. — Alors, au revoir, François. Excusez-moi de ne pas être là quand vous partirez ! Nous allons au-devant de Giselle.

FRANÇOIS. — Au revoir, ma bonne amie.

JACQUES. — Et sans rancune ! Quel type !

GERMAINE. — Je suis navrée, vous savez !... au revoir.

Jacques et Germaine sortent.

Scène XII

FRANÇOIS, GARIN, puis PIERRE

FRANÇOIS, allant à Garin. — Pourquoi avez-vous prétendu connaître ?...

GARIN. — La raison qui vous fait partir ? Parce que je la connais.

FRANÇOIS. — Comment ?

GARIN. — Vous ne l'avez pas cachée.

FRANÇOIS. — Je ne vous ai rien dit.

GARIN. — C'est quand on ne dit rien qu'on est sincère, mon ami... Car lorsqu'on parle...

FRANÇOIS. — Enfin, quoi ?

GARIN. — Mon pauvre François. Je le disais bien qu'elle brillait quelque part... Seulement, je ne me doutais pas qu'elle fût si voisine, l'étoile ! Ai-je dit vrai ? Est-ce bien elle ?

FRANÇOIS. — Eh bien, oui ! Mais je puis compter sur votre discrétion, n'est-ce pas ?

GARIN. — Parbleu ! Mais pourquoi fuir Mme Vaudreuil ? Vous l'aimez ?

FRANÇOIS. — Moi, pas du tout ! Seulement, j'ai dû l'épouser autrefois. Personne ne le sait. Je serais en face de cette dame dans une situation fausse et que je veux éviter. Est-ce que vous ne comprenez pas ça ?

GARIN. — Si vous voulez.

FRANÇOIS. — Aussi, je file. C'est simple, c'est net, ça arrange tout... Ouf ! (Il remonte et appelle.) Pierre ! Pierre ! (Revenant à Garin.) Voyons, est-ce que je n'ai pas raison ?

GARIN. — Mais si, mais si !...

FRANÇOIS. — Vous voyez bien. (Pierre entre.) Ah ! Pierre, vous allez me faire ma valise.

PIERRE. — Oh ! monsieur a bien le temps.

FRANÇOIS. — Non, non. Je veux partir le plus tôt possible ! Vous direz au mécanicien de venir me prendre à mon pavillon. Tenez, mon ami, voilà pour vous.

PIERRE. — Oh ! merci, monsieur. C'est bien dommage que monsieur s'en aille si vite !

FRANÇOIS, prenant des livres sur la table. — Bah ! Vous allez avoir d'autres hôtes.

PIERRE, bougonnant. — Ah ! cette dame. On en fait des affaires à cause d'elle. Il a fallu déménager un tas de meubles !

FRANÇOIS. — Ah ! ah ! Alors, vous n'êtes pas content, mon brave Pierre ?

PIERRE. — Pour sûr que non.

FRANÇOIS. — Ah ! ah ! tenez, voilà deux louis de plus.

PIERRE. — Oh ! monsieur...

FRANÇOIS. — Préparez vite ma valise. Vite... je n'ai pas une minute à perdre... Mon cher maître...

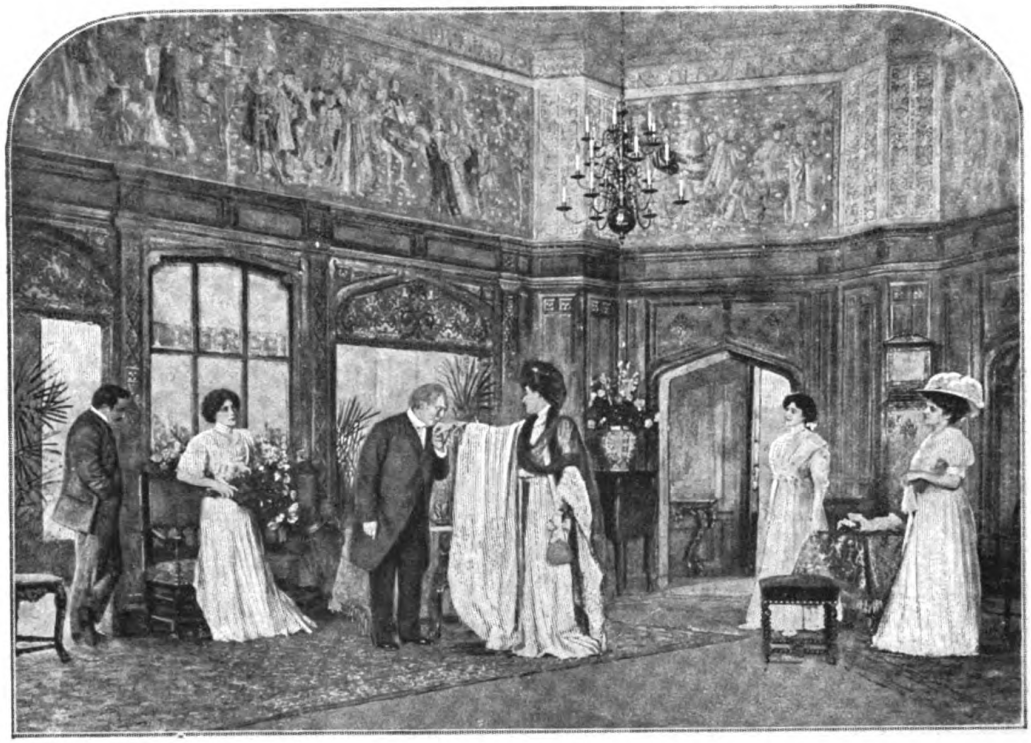
Il serre la main de Garin.

GARIN. — Au revoir, mon bon François ! Quand reviendrez-vous ?

FRANÇOIS, remontant. — Jamais...

GARIN. — Bien. A tout à l'heure !

RIDEAU



François, Blanche. Garin. Giselle Vaudreuil. Thérèse. Germaine.

ACTE II, SCÈNE IV. — Giselle : « *Figurez-vous, il y a deux heures, je pensais à vous...* »

ACTE II

Le hall du château. Au fond, une grande porte donnant sur le perron. A gauche, un jardin d'hiver donnant sur le hall par deux baies.

Scène première

MICHEL, BONVIN

Au lever du rideau, Bonvin, le jardinier, est occupé à placer des fleurs dans les jardinières. Le gendarme Michel apparaît sur le perron.

MICHEL. — Pardon, excuse.

BONVIN. — Tiens ! Un gendarme !

MICHEL. — M. le comte de Landève, s'il vous plaît ?

BONVIN. — Ah ! il n'est pas là. Il y a environ une demi-heure qu'il est parti avec Mme la comtesse pour aller au-devant d'une dame qui vient de Paris ici en automobile.

MICHEL. — Ça va bien. Il sera là tout à l'heure, alors ?

BONVIN. — Faut croire. Si vous voulez l'attendre ?

MICHEL. — Non, je reviendrai. Je vais profiter de ce que je suis par ici pour passer dire bonjour au percepteur.

BONVIN. — Un bon homme. Vous le connaissez ?

MICHEL. — Bien sûr. C'est moi, dans le temps, qui l'ai arrêté.

BONVIN. — Hein ?

MICHEL. — Il était notaire à Pont-l'Evêque. Il a eu des ennuis à propos d'un testament qu'il avait truqué. Les héritiers l'ont fait coffrer.

BONVIN. — Et il a été nommé percepteur après ça ?

MICHEL. — Oui, parce que les héritiers en question étaient réactionnaires. Alors, il avait droit à une compensation.

BONVIN. — C'est du propre. Quel sale gouvernement !

MICHEL. — Vous n'êtes pas républicain, à ce qu'il paraît ?

BONVIN. — Y a pas de danger. Je suis bonapartiste depuis l'âge de onze ans. A c't'époque, l'impératrice est venue dans le pays pour visiter les bains de Deauville. Je suis allé pour la voir, comme tout le monde. J'ai été assommé par les agents, à moitié écrasé par les cavaliers de l'escorte. Depuis ce temps-là, je suis bonapartiste.

MICHEL. — Comme ça, je comprends. Vous avez une raison raisonnable. Là-dessus, bonsoir. Je reviendrai pour parler à M. le comte de Landève.

BONVIN. — Au plaisir, gendarme.

Michel sort.

Scène II

BONVIN, GARIN

GARIN, entrant. — Bonjour, père Bonvin. Je vous fais mes compliments. Votre jardin est superbe, cette année !

BONVIN. — Merci bien, monsieur. Au moins, vous n'êtes pas comme M. Trévoux. Il n'y a pas un matin où il ne m'ait attrapé pour une chose ou pour l'autre. Aujourd'hui encore, c'était pour les bégonias qui ne venaient pas assez vite à son idée. Je ne peux pourtant pas leur donner des coups de pied dans le derrière pour les faire pousser. Aussi, vous pouvez me croire, je n'ai guère pleuré quand j'ai vu tout à l'heure que M. Trévoux s'en allait.

GARIN. — Il est parti ?

BONVIN. — Probable. Je l'ai rencontré qui venait à la remise avec son sac à la main. Bon voyage !

GARIN. — Heu ! heu ! (Il s'approche d'un vase où Bonvin vient de placer de grosses roses jaunes.) Ah ! les belles roses !

BONVIN. — N'est-ce pas, monsieur ? Eh bien, c'est des roses du vieux rosier grimpant qui se trouve là derrière le vitrage. Dire qu'il n'y a pas deux mois, quand madame est arrivée ici, elle voulait que je l'arrache.

GARIN. — Pourquoi donc ?

BONVIN. — Il était quasiment mort, tout tortu, tout sec, tout grognon, comme on dit. Jamais on n'aurait cru qu'il aurait pu refleurir. Et puis, un beau matin, une averse, un coup de soleil et il est parti. La sève était riche malgré qu'il n'y parût pas. Maintenant, il donne plus de roses que tous les autres.

GARIN. — Oui, voyez-vous, il y a des rosiers comme ça.

BONVIN. — Oui.

GARIN. — Oui.

BONVIN. — Je suis tout de même content que M. Trévoux soit parti. Allons, bien le bonsoir, monsieur.

Il reprend ses paniers et sort.

Scène III

GARIN, FRANÇOIS

Garin descend, ouvre le journal. François entre brusquement.

FRANÇOIS. — C'est moi !

GARIN. — Vous !

FRANÇOIS. — Ah ! nom d'un chien de nom d'un chien ! Ah ! C'est gai, ce qui m'arrive !

GARIN. — Mais quoi ?

FRANÇOIS. — Cette auto ! Cette sacrée auto ! Il n'y a pas eu moyen de la mettre en marche. Voilà trois quarts d'heure que je suis dans la remise ; j'ai nettoyé les bougies ; j'ai visité la magnéto ; j'ai injurié le chauffeur. Rien n'y a fait !

GARIN. — C'est curieux. Quelle peut bien être la cause ?

FRANÇOIS. — Est-ce que je sais ? Il prétend qu'il y a quelque chose dans le carburateur. Quoi, je vous le demande ?

GARIN. — Peut-être la destinée !

FRANÇOIS. — C'est inouï. Vous voyez dans quelle situation je me trouve !

GARIN. — Je vois.

FRANÇOIS. — Le train de sept heures est manqué. Qu'est-ce que je peux faire ? Partir à pied ? J'y ai pensé, mais j'aurais l'air de me sauver. Et ça ne me convient pas. Je ne veux pas avoir l'air de partir dans la fièvre et la colère, quand je pars dans le calme, le sang-froid et la bonne humeur.

Il casse un petit magot chinois qui était sur une table.

GARIN. — Certes ? Ce n'est peut-être pas l'avis de ce petit Chinois. Mais ces petits Chinois, ils ne savent pas. En somme, vous nous restez ?

FRANÇOIS. — Oh ! une demi-heure tout au plus. Je prendrai le train de sept heures quarante-deux.

GARIN. — Et jusque-là ?

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je ne peux pas me cacher dans un trou. D'ailleurs, je m'en fiche. Vous savez fort bien que si je m'en allais, ce n'était pas pour moi, c'était par délicatesse.

GARIN. — Evidemment.

Scène IV

LES MÊMES, THÉRÈSE, puis JACQUES

THÉRÈSE, entrant en courant de gauche. — La voilà !

FRANÇOIS. — Déjà !

THÉRÈSE. — C'est Mme Vaudreuil ! Ils sont au bout de l'allée. J'entends l'automobile !

Elle sort au fond. On entend une trompe d'automobile.

FRANÇOIS. — Ah ! Ces automobiles...

GARIN. — Ah ! oui, très dangereux, l'automobile.

FRANÇOIS. — Il y en a qui arrivent trop tôt, il y en a qui partent trop tard.

GARIN. — Il y a toujours quelque chose.

JACQUES, apparaît, portant un manteau. Il appelle au dehors. — Pierre ! Allez prendre les sacs. (Il entre suivi de Germaine.) Comment, François, encore là ?

FRANÇOIS. — Oui, une panne.

GERMAINE, entrant. — Oh ! que c'est bien fait ! Je suis ravie.

FRANÇOIS. — Oh ! je prends le train suivant. Veux-tu me commander le boggy et la jument pour sept heures.

GERMAINE. — Ah !

Germaine lui tourne le dos, fâchée, et remonte.

JACQUES. — La jument ? Mais elle vient de rentrer... c'est ennuyeux.

FRANÇOIS. — Je t'en prie.

JACQUES. — Enfin, j'y vais ! Quel type !

GARIN. — Eh bien, vous voilà tranquille !

FRANÇOIS. — Très tranquille.

Il va porter les manteaux à gauche, puis sort. Giselle apparaît au fond sur le perron. François gagne l'extrême droite.

THÉRÈSE, allant à Giselle. — Oh ! madame, que je suis contente ! Quel bonheur que vous soyez là.

GISELLE. — Thérèse, ma petite Thérèse ! (Apercevant Garin.) Oh ! mon cher maître, je suis ravie de vous retrouver.

GARIN. — Chère madame.

BLANCHE, allant à Giselle. — Oh ! Giselle ! Je suis ravie de vous voir ! J'ai cueilli ces fleurs pour vous !

GISELLE. — Oh ! que vous êtes gentille, ma chère Blanche. Et quelle petite mine fraîche et candide et honnête. Comme on voit bien qu'elle est la femme de toutes les vertus !

BLANCHE, plongeant le nez dans les fleurs. — Je vais les mettre dans l'eau. (Elle sort.)

GISELLE, à Garin. — Figurez-vous, il y a deux heures, je pensais à vous.

GARIN. — A moi... Ah ! madame !

GISELLE. — Oui, en traversant Evreux. Je me suis rappelée que vous y aviez été professeur.

GARIN. — Vous vous souvenez de cela ?

GISELLE. — En passant, j'ai choisi la place où sera votre statue.

GARIN. — Ce n'est pas très gai, mais c'est gentil.

THÉRÈSE, à Giselle. — Donnez-moi votre sac, je vais le porter dans votre chambre.

GISELLE. — Qu'elle est grandie, cette Thérèse... et belle...

THÉRÈSE, sortant. — Ça passera !

GERMAINE. — Ah ! ma Giselle, que je suis heureuse !

GISELLE. — Et moi aussi, ma chérie !

GERMAINE. — Dire que je t'ai enfin, là, dans la maison.

GISELLE. — Elle est toute pareille à toi, ta maison, jolie, gaie, accueillante, fleurie ! c'est ta maison !

GERMAINE, appelant François qui s'est réfugié dans le jardin d'hiver. — Eh bien, vous vous cachez... Ma chérie, je te présente notre bon ami François Trévoux.

GISELLE, troublée. — M. Trévoux... mais je...

FRANÇOIS, un peu brusquement. — Madame, je suis très honoré de vous être présenté.

GISELLE, se reprenant. — Et moi, monsieur, je suis charmée de vous rencontrer. D'ailleurs, M. Trévoux n'est pas un inconnu pour moi.

GERMAINE. — Est-ce que par hasard, tu aurais pensé à lui en traversant Lisieux ?

GISELLE. — Non, mais j'ai beaucoup entendu parler de M. Trévoux, par une amie à moi, une amie très chère qui l'a connu quand elle était jeune fille, il y a longtemps, et qui s'est mariée depuis...

GERMAINE. — Et qu'est-ce que cette amie t'a dit de lui ?

GISELLE. — Le plus grand bien... Elle se souvient de vous, monsieur, avec beaucoup, beaucoup de sympathie.

FRANÇOIS. — Ah ! moi, madame, je ne me souviens pas du tout d'elle.

GERMAINE. — Qui est-ce ?

GISELLE. — Oh ! Une Anglaise !

Jacques rentre.

GERMAINE. — Ah ! voilà Jacques ! Regarde-le bien, tu le connais à peine.

JACQUES. — Oh ! voyons, Germaine !

GERMAINE. — Il est bien, hein ?

GISELLE. — Il est très bien... Il est même mieux que ça... Monsieur, vous êtes mieux que ça...

JACQUES. — Oh ! madame... je vous en prie...

GERMAINE. — Appelle-le Jacques.

GISELLE. — Soit ! Il te rend heureuse, ce Jacques ?

GERMAINE. — Très...

GISELLE. — Il t'aime ?

GERMAINE, à Jacques. — Dis-le à la dame si tu m'aimes.

JACQUES. — A en oublier que nous sommes mariés.

GISELLE. — Et vous lui êtes fidèle ?

JACQUES. — A en rougir...

GISELLE. — Jacques, vous êtes très bien, et pourtant, vous êtes un mari.

GERMAINE. — Eh bien ?

GISELLE. — Ah ! pour moi, c'est un personnage effrayant ! Le monsieur qui peut vous dire : « Je veux dîner ce soir à sept heures et demie... » Quelle horreur ! Malgré ça, Jacques, on va être tout de suite de bons amis... On s'imaginera qu'on s'est déjà causé des tas de misères, qu'on s'est brouillé, raccommodé. Enfin, on sera des amis... Et... Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

JACQUES. — Rien. Je suis dans la diplomatie.

GISELLE. — Vous n'avez pourtant pas l'air maladroit.

JACQUES. — Oh ! je cache mon jeu.

GERMAINE, à Garin et à François. — Eh bien, vous faites bande à part ?

GARIN. — François était en train de grogner très gentiment.

GISELLE. — Comment, M. Trévoux grogne quelquefois ?

JACQUES. — C'est sa manière.

FRANÇOIS. — Voyons !

GISELLE. — Tiens, mon amie ne m'avait pas dit ça.

JACQUES. — Au fait, j'ai commandé la charrette pour toi. Elle sera là dans une demi-heure.

GISELLE. — Comment, vous partez, monsieur ?

JACQUES. — Monsieur part.

GISELLE. — Quand j'arrive. Ce n'est pas galant.

FRANÇOIS. — Excusez-moi, madame... je ne suis pas galant.

GERMAINE. — Ta, ta, ta... Pourtant, monsieur va à Paris pour y retrouver une belle dame.

GISELLE. — Ah !

FRANÇOIS. — Ce n'est pas vrai !

GARIN. — Aïe !

JACQUES. — Comment, tu l'as avoué tout à l'heure !

FRANÇOIS. — Oui, mais c'est une femme quelconque, pas jolie... plus très jeune... Enfin, la première venue.

JACQUES. — Alors, c'est donc pour un mariage ?

FRANÇOIS. — Ah ! non, par exemple ! Jamais de la vie !

GISELLE. — Oh ! oh ! Vous semblez, monsieur, avoir une rancune personnelle contre le mariage !

FRANÇOIS. — Pas du tout, madame

GISELLE. — Contre une femme, alors ?

FRANÇOIS. — Non plus... la rancune, madame, c'est un reste d'amour. Et moi je n'aime personne. Et puis, quoi qu'elles fassent, les femmes ont toujours une excuse, c'est d'être femmes, et nous, nous avons toujours un tort, c'est d'être hommes. S'il m'est arrivé d'avoir à me plaindre de l'une d'elles, c'est à peine si je m'en souviens, et je lui pardonne de tout mon cœur.

GISELLE. — Monsieur Trévoux, vous venez de parler comme un honnête homme.

FRANÇOIS. — Oui, madame. Je suis un honnête homme, et je n'en suis pas plus fier pour ça.

GISELLE. — Vous avez tort !...

FRANÇOIS. — Mais non, madame !... Les honnetes gens sont moins sympathiques, moins aimables et moins aimés que les autres.

GARIN. — Et, au fond, comme ils ne sont pas beaucoup plus honnêtes, alors...

Scène V

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE. — Monsieur le comte, la carriole revient de la gare. Les malles n'y étaient pas.

GISELLE. — C'est vrai. J'oubliais de vous prevenir. (A Pierre.) Merci beaucoup, mon ami ; mes bagages n'arrivent qu'à sept heures. Il faudra, ce soir, me prendre comme je suis, en robe de voyage... toute décoiffée... à faire peur... Heureusement que je ne suis pas coquette... (Garin tousse.) Qu'est-ce que vous avez, monsieur Garin ?

GARIN. — Rien... je tousse...

JACQUES. — Eh bien, chère madame, j'enverrai demain matin.

GISELLE. — Ce n'est pas la peine. Le chef de gare s'est mis à mes ordres... il a été d'une amabilité !..

GERMAINE. — Lui ?

JACQUES. — L'homme le plus désagréable du département.

FRANÇOIS. — Eh bien... et moi ?

JACQUES. — Toi, tu es l'homme le plus désagréable de France.

FRANÇOIS. — A la bonne heure !

GISELLE. — Je vous assure que votre chef de gare a été exquis. Il s'est mis en quatre. Il s'est chargé très aimablement de s'occuper de mes bagages. Vous savez que sa petite fille, la seconde, a la coqueluche ?

JACQUES. — Non, je ne sais pas.

GISELLE. — Mais l'aînée est superbe et sa femme est charmante.

GARIN. — Elle a conquis toute la famille !

JACQUES. — C'est incroyable.

GISELLE. — Mais pas du tout. Du reste, je ne sais pas comment ça se fait, j'entends toujours parler de gens difficiles, méchants, moi, je n'en rencontre jamais.

GARIN. — Parbleu !

GISELLE. — Les hommes sont bien meilleurs qu'on ne le dit, et plus complaisants et plus serviables. Tenez, il y a un mois, je voulais revenir de Palerme à Naples. Plus une seule place sur le bateau. J'ai été trouver le capitaine, j'ai causé avec lui. Au bout de cinq minutes, il m'a donné la plus belle cabine qui était retenue depuis quinze jours par une famille irlandaise, les Smitson. Ce n'est pas gentil ?

JACQUES. — C'est gentil pour vous. Mais pas pour la famille irlandaise !

FRANÇOIS. — C'est effrayant ce que l'Irlande peut trinquer à travers l'histoire !

GERMAINE. — Dis donc, ils ont dû être furieux, les Smitson ?

GISELLE. — D'abord, oui ; mais j'ai été trouver M. Smitson père. J'ai causé avec lui, et, au bout de cinq minutes, nous étions si bons amis qu'il m'a cédé au prix coûtant une magnifique madone Renaissance qu'il avait l'intention d'offrir au pape. Ce n'est pas gentil ?

GARIN. — C'est très gentil pour nous, mais pas pour le pape.

GISELLE. — Le pape !... Aussitôt à Rome, j'ai obtenu une audience du Saint-Père... J'ai causé cinq minutes avec lui...

GARIN. — Et il vous a donné une place au paradis ?

GISELLE. — Non. Seulement mille jours d'indulgence.

JACQUES. — Cédez-m'en dix minutes...

GISELLE. — Ne plaisantez pas !... Sa Sainteté a été pour moi d'une bonté exquise, et, quand je l'ai quittée, elle a bien voulu me dire : « Priez pour moi, ma fille, et dites-en du bien. »

JACQUES. — Hé !... Le Saint-Père ne déteste pas un peu de pieuse réclame.

GISELLE. — Que voulez-vous ? On l'a dit : « Le bon Dieu lui-même a besoin des cloches ».

GERMAINE. — Oh ! Tu n'as pas changé, Circé !

GISELLE. — Ne te moque pas de moi !

GARIN. — Vous êtes restée longtemps en Italie, madame ?

GISELLE. — Six mois !... Ah !... je m'y suis plu... Au fond je ne me plais que là !... J'y ai passé presque tout mon temps depuis la mort de mon pauvre mari...

GERMAINE. — Oui, ton pauvre mari !

GISELLE. — Oui, mon pauvre mari ! C'est un pays prodigieux. Il me semble que c'est le mien.

GARIN. — C'est le vôtre.

FRANÇOIS, à part, grognant. — Oh ! L'Italie !

GISELLE. — J'adore ces villes blanches, toutes roses le soir... Elles ont une grâce accueillante... Elles vous offrent tout de suite des fleurs et des chansons... Elles ont une manière de se coucher sur l'épaule des collines, avec un mouvement nonchalant de femme amoureuse ?

GARIN. — Ce sont des femmes !

GISELLE. — N'est-ce pas ?

GARIN. — Vous avez remarqué aussi ! Florence est blonde, Naples est brune. Ravenne a des yeux de violette, Venise a des regards bleus sous ses cheveux dorés.

GISELLE. — Ah ! Comme vous connaissez l'Italie !... Vous y avez été souvent ?

GARIN. — Jamais !...

GISELLE. — Et vous, monsieur Trévoux ?

FRANÇOIS. — Moi non plus. Et je suis bien décidé à n'y jamais fourrer les pieds.

JACQUES. — Pourquoi ?

FRANÇOIS. — Parce que, moi, j'aime les villes qui sont...

GERMAINE. — Quoi ?

FRANÇOIS. — Enfin, qui sont des villes, des villes ordinaires, qui ne font pas de charme, qui ne se couchent sur l'épaule de personne. J'aime Poitiers, j'aime Limoges, j'aime Châlons-sur-Marne, enfin, des endroits sincères. Poitiers n'est pas brune, Limoges n'est pas blonde. Enfin, j'aime les villes qui ne sont pas des coquettes.

JACQUES. — Ah! mon pauvre François, tu es intolérable...

GISELLE. — Mais non, M. Trévoux est charmant.

FRANÇOIS. — Non, madame, je ne suis pas charmant, moi.

GISELLE, à Jacques. — Votre ami me plaît beaucoup.

GERMAINE, à François. — Comment la trouvez-vous ?

FRANÇOIS. — Odieuse !

GERMAINE. — Oh ! je vous déteste !

PIERRE, entrant. — M. Lévy fait dire à madame qu'il viendra dîner.

GERMAINE. — Bien. Quelle heure est-il ?

PIERRE. — Six heures et demie.

GERMAINE. — Oh ! déjà ! Attendez ! Tu m'excuses, ma petite Gigi, j'ai mille choses à faire. (A Pierre.) Il faudra huit couverts.

PIERRE. — Bien, madame.

Germaine et Pierre sortent.

JACQUES. — Et moi, je vais m'occuper de la voiture pour toi.

FRANÇOIS. — Merci.

GARIN. — Excusez-moi aussi, chère madame, mais j'ai un travail de la dernière importance à terminer.

GISELLE. — Ah ! sur quoi ?

GARIN. — Sur l'état de la propriété foncière en 1475.

GISELLE. — Qui ça intéresse-t-il ?

GARIN. — Mon Dieu, ça aurait beaucoup intéressé Louis XI. Mais, à part lui, je ne vois personne. Ainsi, vous comprenez qu'il n'y a pas une minute à perdre, chère madame. (Il sort.)

Scène VI

GISELLE, FRANÇOIS

GISELLE. — Quel homme fin et charmant que M. Garin !

FRANÇOIS. — Oui.

GISELLE. — Et les Landève, comme ils sont gentils!

FRANÇOIS. — Oui.

GISELLE. — Vous les connaissez beaucoup ?

FRANÇOIS. — Oui.

GISELLE. — Depuis longtemps ?

FRANÇOIS. — Oh ! oui !

GISELLE. — Je vous ennuie ?

FRANÇOIS. — Non.

GISELLE, allant à lui. — François, pourquoi n'avez-vous pas répondu ?

FRANÇOIS. — A quoi ?

GISELLE. — A ma dépêche... Vous vous rappelez bien... « Décidément, mariage impossible... Amis, si vous voulez. » Il y a six ans de cela. Dites, pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ?

FRANÇOIS. — Je ne sais pas. Je n'ai pas eu une minute à moi depuis six ans.

GISELLE. — Eh bien, répondez-moi, maintenant.

FRANÇOIS. — Il est trop tard.

GISELLE. — Vous m'en voulez?

FRANÇOIS. — Je ne vous en veux plus.

GISELLE. — Alors, vous n'acceptez pas mon amitié ?

FRANÇOIS. — Décidément... amitié impossible.

GISELLE. — Pourquoi ?

FRANÇOIS. — Parce que, moi, je ne sais pas faire de l'amitié avec les restes de l'amour.

GISELLE. — Vous êtes méchant, aujourd'hui.

FRANÇOIS. — Vous avez été méchante autrefois.

GISELLE. — Je vous ai fait beaucoup souffrir ?

FRANÇOIS. — Pas tant que ça !

GISELLE, un peu déçue. — Ah !

FRANÇOIS. — Au fond, je ne vous aimais pas autant que vous le croyiez !

Un temps.

GISELLE. — Je me rappelle le matin où je vous ai envoyé la fameuse dépêche.

FRANÇOIS. — Moi, je ne me le rappelle pas...

GISELLE. — C'était un lundi...

FRANÇOIS. — Non, un mardi...

GISELLE. — C'est vrai...

FRANÇOIS. — Il faisait un temps superbe... D'ailleurs, les jours où il vous arrive un embêtement, il fait toujours un temps superbe ! Ah ! quelle bonne rosse que la nature !

GISELLE. — Qu'est-ce que vous avez fait quand vous avez reçu ma dépêche ?

FRANÇOIS. — Ma malle tout de suite.

GISELLE. — Et où avez-vous été ?

FRANÇOIS. — Je suis allé... je suis allé... déjeuner.

GISELLE. — Où ?

FRANÇOIS. — N'importe où. Au Café Anglais. Oh ! j'y ai fait très bonne figure. Auguste, le maître d'hôtel qui m'a élevé, m'a dit : « Aujourd'hui, monsieur est gai comme un veuf. » Je lui ai donné un louis. En sortant sur le boulevard, j'ai rencontré un de mes amis qui m'a demandé de lui servir de témoin dans une affaire d'honneur, insignifiante, très facile à arranger.

GISELLE. — Et vous l'avez arrangée ?

FRANÇOIS. — Ah ! non ! Je vous en voulais trop ! J'ai fait battre mon ami dans des conditions terribles.

GISELLE. — Et il a été blessé ?

FRANÇOIS. — Gravement !

GISELLE. — C'est affreux !

FRANÇOIS. — Est-ce que vous vous imaginiez, par hasard, que vous pouviez me quitter, me désespérer et me briser le cœur et qu'il ne se passerait rien ? Ma parole, les femmes sont extraordinaires de dureté et d'égoïsme.

GISELLE. — Hein ?

FRANÇOIS. — Ah ! oui, je me suis senti mauvais. Ce jour-là, ma méchanceté, c'était la vôtre... Et puis, peu à peu, j'ai repris ma vie habituelle, et huit jours après, je n'étais presque plus malheureux, un peu abruti seulement comme après une grosse grippe.

GISELLE. — En vérité, et une fois dégrippé, vous avez pris une maîtresse, sans doute ?

FRANÇOIS. — Plusieurs.

GISELLE. — Oh ! ça, c'est gentil !

FRANÇOIS. — Pourquoi ?

GISELLE. — Je ne sais pas, ça me flatte. Cela m'eût agacé que vous vous fussiez consolé avec une seule femme.

FRANÇOIS. — Il m'en a fallu trois, votre monnaie.

GISELLE. — Vous me comblez !... Et vous ne vous êtes jamais demandé, François, pourquoi j'étais partie si subitement pour l'Angleterre ?

FRANÇOIS. — C'était facile à comprendre.

GISELLE. — Pas si facile que ça !

FRANÇOIS. — Mais si... Vous vous êtes aperçue, un beau matin, que vous vous étiez trompée sur vos propres sentiments, que vous ne m'aimiez pas, et, comme il vous gênait de me le dire, vous vous êtes sauvée... voilà.

GISELLE. — Non, François, ce n'est pas pour ça que je suis partie... Vous ne me demandez pas pourquoi ?

FRANÇOIS. — Non. Aujourd'hui, je vous avoue que cela ne m'intéresse guère... (Un temps.) Pourquoi êtes-vous partie ?

GISELLE. — Oh ! mon Dieu ! pour une bêtise !

FRANÇOIS. — Dites.

GISELLE. — Mais puisque ça ne vous intéresse pas.

FRANÇOIS. — Evidemment, mais dites tout de même.

GISELLE. — Eh bien, François, je suis partie parce que je sentais que j'allais vous aimer... vous aimer trop.

FRANÇOIS. — Vous ?

GISELLE. — Oui.

FRANÇOIS. — Ah ! non... non, de grâce ! Vous vous êtes moquée de moi jadis, tout à votre aise, soit... mais maintenant, vous perdriez votre temps. Je ne vous aime plus.

GISELLE. — Je le sais ! Je sais que vous avez refait votre vie comme j'ai refait la mienne... Nous parlons souvenir, pas autre chose... nous causons sur le velours... Tout nous sépare... Alors nous pouvons être vraiment sincères... Je ne me moque pas de vous, François.

FRANÇOIS. — Alors, vous voulez me faire croire... que vous vous êtes sauvée comme cela, parce que vous m'aimiez ? C'est absurde...

GISELLE. — Je ne vous dis pas que ce ne soit pas absurde, je vous dis que c'est vrai. Et je vais vous le prouver. Ce qui m'a décidée, c'est la dernière soirée que nous avons passée ensemble... nous étions seuls dans le salon de ma mère. Il faisait chaud. J'avais pris mon petit éventail Louis XV, monté en écaille blonde ajourée. Il ne me quittait jamais. Vous avez parlé de l'avenir avec un peu trop d'autorité. Vous décidiez, vous tranchiez sans vous inquiéter de mon avis... Tout à coup, vous m'avez demandé de poser mon éventail.

FRANÇOIS. — Il me cachait un peu de votre visage...

GISELLE. — Et comme je ne vous obéissais pas tout de suite, vous me l'avez enlevé en riant, mais presque brutalement, et vous l'avez jeté sur le guéridon.

FRANÇOIS. — Oh ! je me rappelle très bien.

GISELLE. — Il était tard. Nous nous sommes quittés. Après votre départ, je repris mon petit éventail, et je m'aperçus qu'une des branches était cassée. Vous ne pouvez pas savoir toutes les pensées que fit naître brusquement en moi ce pauvre petit bout d'écaille rompue. Je me sentis soudain un peu asservie, un peu humiliée. J'étais sur le point de vous aimer. Je me vis déjà faible et désarmée devant vous. Je compris que, si je vous épousais, c'en serait fait de mon indépendance un peu orgueilleuse. Cette idée me troubla, m'effraya. Je me dis : « Je ne veux pas ! » Il fallait choisir entre la liberté et l'amour... J'ai choisi la liberté... C'est pour cela, François, que je suis partie !...

FRANÇOIS. — Et pourtant vous en avez épousé un autre ?

GISELLE. — Oui, un autre que je n'aimais pas.

FRANÇOIS. — Ah !... Gâcheuse, va !

GISELLE. — Je vous fais de la peine. J'ai eu tort de vous parler ainsi.

FRANÇOIS. — Oh ! non !... Giselle... vous avez eu raison. Oui, vous venez de me faire de la peine. Mais aussi, vous venez de me faire un grand plaisir... Je croyais n'avoir jamais rien été pour vous... Je croyais que vous vous étiez jouée de moi... je ne souffrais plus dans mon amour, mais encore un peu dans mon amour-propre... Mais vous venez de me dire des choses, des choses... Et pour la première fois, je puis penser au passé sans colère, sans humiliation... Vous venez de changer un souvenir très amer en un souvenir presque doux... Merci.

GISELLE. — Et puis, croyez-moi, François, il vaut mieux que les choses aient été ainsi... Tels que nous sommes, vous et moi, je vous aurais rendu très malheureux.

FRANÇOIS. — C'était couru !

GISELLE. — N'est-ce pas ?

FRANÇOIS. — Au lieu que maintenant, on ne s'aime plus !... Quelle chance, Giselle ! quelle chance ! Si je vous aimais encore, n'est-ce pas, je ne pourrais vous dire que des choses désagréables !

GISELLE. — Et moi, je ne pourrais que vous en répondre...

FRANÇOIS. — Tandis qu'on est là, tranquillement, gentiment... On s'est fait de la peine autrefois... c'est oublié...

GISELLE. — Fini, l'orage !

FRANÇOIS. — L'arc-en-ciel !

GISELLE. — Alors je vous envoie de nouveau mon message : « Amis si vous voulez !... »

FRANÇOIS. — Je bondis au télégraphe et je vous réponds : « Je veux ! »

GISELLE. — Et voilà une dépêche qui aura mis six ans à parvenir à son adresse ! Donnez-moi la main, François !

FRANÇOIS. — De tout mon cœur !

Scène VII

LES MÊMES, JACQUES

JACQUES, entrant. — Eh ! le voyageur... Il est sept heures.

FRANÇOIS. — Déjà ! Bien.

JACQUES. — Quoi, bien ! Il te reste juste le temps d'aller dire au revoir à Germaine.

GISELLE. — A quelle heure est donc votre train, monsieur ?

FRANÇOIS. — Oh ! A huit heures, huit heures dix.

JACQUES. — Pas du tout, à sept heures quarante-deux... Et je ne veux pas éreinter ma jument.

FRANÇOIS. — Bien. Je m'en vais... Je m'en vais. Pourtant, Jacques, si ça te gêne trop... A la rigueur, je peux remettre à demain, oh ! demain, à la première heure !

JACQUES. — Oh ! non. Maintenant, c'est arrangé, c'est attelé, prends ton vol.

FRANÇOIS. — Parfait, alors, parfait... Je m'en vais. C'est pas la peine de grogner...

JACQUES. — Moi ?... Ah ! elle est joyeuse !

FRANÇOIS. — Tu ne crois pas qu'il va pleuvoir ?

JACQUES. — Pleuvoir ! Il n'y a pas un nuage. En voilà une idée !

FRANÇOIS. — C'est bien... je pars... Il ne me reste, madame, qu'à... vous dire... Enfin... qu'à prendre congé de vous.

GISELLE. — Je suis très touchée, monsieur... J'aurais été très heureuse de vous voir ici durant les quelques jours que j'y passe... et je regrette...

FRANÇOIS. — Je regrette également, croyez-le bien, j'aurais été heureux.

JACQUES. — Eh bien ! Mon vieux, voyons, ton train, ton train !

FRANÇOIS. — Oui... Oh ! là là ! les trains !... C'est assommant... Ils ne peuvent pas attendre... Au revoir, madame...

GISELLE. — Au revoir, monsieur...

JACQUES. — Allons, viens ! viens !

FRANÇOIS. — Eh bien, oui, là, je viens, et puis ne bougonne pas tout le temps comme ça.

JACQUES. — Moi !

Ils sortent.

Scène VIII

GISELLE, seule, puis THÉRÈSE

GISELLE. — Pauvre garçon !

Entre Thérèse.

THÉRÈSE. — Oh ! là là, François n'a pas l'air gai de s'en aller, c'est vrai qu'il n'a jamais l'air très gai, et puis d'abord, qui est-ce qui a l'air gai ?

GISELLE. — Toi !

THÉRÈSE. — Moi ?... Ah ! là là ! Savez-vous à quoi je pensais, il y a une heure ?... Je pensais à me tuer, ou en tout cas à refuser de conduire le cotillon au bal blanc du Casino.

GISELLE. — Dis donc, comment s'appelle-t-il ?

THÉRÈSE. — Voilà ! Vous, au moins, vous comprenez tout de suite! Quel bonheur que vous soyez arrivée... Je n'ai d'espoir qu'en vous. Parce que vous, vous êtes une femme de tête. Vous pouvez me conseiller, m'aider. Et j'en ai tant besoin !

GISELLE. — Mon Dieu !

THÉRÈSE. — Voilà mon secret... Tout le monde le sait, mais c'est un secret tout de même... Il y a dans un château, tout près d'ici, un jeune homme qui se nomme Marc des Armoises. Oh ! Ce n'est pas un garçon extraordinaire, mais seulement il est gentil, il sait se rendre inutile !

GISELLE. — Mais c'est un nigaud !

THÉRÈSE. — Non, je l'aime. Seulement, il ne fait pas attention à moi !

GISELLE. — Non!

THÉRÈSE. — Et non seulement il ne se décide pas à demander ma main, mais imaginez que, ce matin, il a osé m'annoncer qu'il quitterait bientôt la France ; alors il faut que vous le voyiez, chère madame, que vous lui parliez, que vous arrangiez les choses, parce que, voyez-vous, je l'aime si fort, si fort, que je sens que ça peut passer d'un moment à l'autre.

GISELLE. — Vraiment !

THÉRÈSE. — Et, si ça passait, je serais malheureuse, oh ! malheureuse ! Vous lui parlerez, n'est-ce pas ?

GISELLE. — Mais... ma petite...

THÉRÈSE. — Vous faites des gens tout ce que vous voulez... Tout le monde le dit... Je vous en prie... dites... vous voulez bien ?

GISELLE. — Eh bien, oui, là ! Je veux que tu sois heureuse. N'aie pas peur, je parlerai à ton jeune homme, je m'en charge.

THÉRÈSE. — Oh ! chic ! chic ! Il m'aime !

GISELLE. — Quelle affaire ! Et moi qui étais venue ici pour être tranquille.

THÉRÈSE. — Vous vous reposerez après... Seulement il faut que je vous explique... Chut ! Voilà Germaine ! Sauvons-nous !

Scène IX

LES MÊMES, GERMAINE

GERMAINE, entrant. — Où allez-vous ?

GISELLE. — Faire un tour de parc.

GERMAINE. — Revenez vite. Moi, je vais écrire mes menus.

Elle se met à écrire.

Scène X

GERMAINE, JACQUES

Jacques entre, il siffiote, ouvre un journal.

GERMAINE. — Si tu m'embrassais, toi !

JACQUES. — Ça peut se faire ! (Il l'embrasse.) C'est fait !

GERMAINE. — Je t'aime !

JACQUES. — Et moi donc !

GERMAINE. — Oh ! toi !...

JACQUES. — Quoi ?

GERMAINE. — Ce n'est pas la même chose.

JACQUES. — Et pourquoi donc ?

GERMAINE. — Moi, je t'aime. Un point, c'est tout. Toi, tu m'aimes, un point, ce n'est pas tout.

JACQUES. — Oh ! C'est inouï, ce besoin de compliquer les choses les plus simples... De quoi te plains-tu ? Je suis heureux...

GERMAINE. — Oh ! les hommes le sont toujours.

JACQUES. — Sauf François !

GERMAINE. — Oh ! Celui-là, je suis furieuse contre lui... Cette idée de nous lâcher comme ça !

JACQUES. — Que veux-tu... C'est un tel braque !...

GERMAINE. — Et juste au moment où Giselle est là...

JACQUES. — Elle est charmante, ton amie.

GERMAINE. — N'est-ce pas ?

JACQUES. — Oh ! oui !

GERMAINE. — Il va falloir la distraire, Giselle, tâcher de lui faire un séjour gentil.

JACQUES. — On tâchera. On pourrait d'abord faire quelques excursions en auto.

GERMAINE. — Oui, oui. Et j'en profiterai. Car, sans reproches, mon Jacquot, voilà huit jours que tu sors, sans vouloir m'emmener.

JACQUES. — Voyons, je t'ai expliqué. J'avais besoin de revoir la voiture. Hier encore, le carburateur bafouillait, nous n'avancions pas.

GERMAINE, se levant. — Voilà. Ça y est ! Dis que je suis une bonne petite femme.

JACQUES. — Je le dis. Tu es une bonne petite femme. Tu vois : Tout ce que tu me demandes, je le fais.

Scène XI

LES MÊMES, PIERRE, puis MICHEL

PIERRE. — Monsieur, c'est un gendarme.

GERMAINE. — Un gendarme ?

PIERRE. — Il demande à voir M. le comte.

JACQUES. — Faites entrer ce gendarme.

GERMAINE. — Est-ce qu'il vient t'arrêter ?

JACQUES. — Je ne sais pas. Je suis peut-être innocent de quelque chose...

GERMAINE. — Ça ne fait rien, puisque maintenant on est gracié.

MICHEL, entrant. — Monsieur, madame... C'est moi !

JACQUES. — Oh !

GERMAINE. — Entrez, entrez, mon ami.

MICHEL. — Monsieur le comte me remet bien ?

JACQUES, très gêné. — Ah ! oui, je sais, mon ami, venez donc dans mon bureau.

MICHEL. — Ce n'est pas la peine que monsieur le comte se dérange, je n'ai que deux mots à dire.

GERMAINE. — Quoi donc ?

MICHEL. — C'est moi qui ai eu l'avantage de vous dresser procès-verbal, hier, pour excès de vitesse.

JACQUES. — Ah ! oui ! oui.

GERMAINE. — Comment, Jacques ?

JACQUES, barbotant. — Vous n'avez pas soif ?

MICHEL. — Merci bien.

GERMAINE. — Mais tu ne m'avais pas dit...

JACQUES. — Mais non... J'allais te le dire, là, tout à l'heure, et puis je ne l'ai pas dit... Parce que...

MICHEL. — Mais, madame doit bien s'en souvenir, puisqu'elle y était ?

JACQUES. — Mais non !

MICHEL. — Mais si !

GERMAINE. — Où ça ?

MICHEL. — Dans l'auto, avec monsieur. Même que madame a eu richement peur au moment où j'ai arrêté la voiture et qu'elle s'est jetée dans les bras de monsieur en criant : « C'est épouvantable, mon chéri ! »

JACQUES, affolé. — Ecoute... Alors, vous n'avez pas soif ?

MICHEL. — Non, monsieur le comte.

GERMAINE, nerveuse. — Oui, oui, vous avez raison. C'était moi, c'était bien moi dans l'auto!

MICHEL. — Madame était toute embobinée dans ses voiles, mais je la reconnais bien tout de même... On a l'œil...

GERMAINE. — Oui, oui... Oh! Vous avez l'œil, mon ami.

JACQUES. — Ecoute...

GERMAINE. — Mais laisse parler ce gendarme !

JACQUES. — Je ne dis rien.

GERMAINE. — Et alors, qu'est-ce que vous voulez qu'est-ce que vous venez faire ?

MICHEL. — Voilà... Après que vous avez été repartis, j'ai trouvé sur la route un petit... Une petite boîte...,

JACQUES, à part. — Oh ! là là !

MICHEL. — Que vous avez perdue, et je suis venu la rapporter.

Il sort de sa poche une petite boîte à poudre en or.

GERMAINE, la saisissant. — C'est une boîte à poudre. Ce n'est pas à toi, je pense ?... Donc, c'est à moi... (Elle la prend.) Merci, mon ami ! Merci...

MICHEL. — Je pensais bien que ça ferait plaisir à madame...

GERMAINE. — Un plaisir fou ! Vous ne savez pas quel service vous venez de me rendre ! Jacques, donnez un louis à ce brave homme...

JACQUES. — Quoi ?

GERMAINE. — Donnez !

JACQUES. — Ah ! par exemple !

MICHEL, refusant. — Je n'en ferai rien... Je ne peux rien accepter, monsieur le comte...

GERMAINE. — Je vous en prie, c'est moi qui vous l'offre.

MICHEL. — Ah ! C'est différent... D'une dame, toujours. (Il prend le louis. Il salue.) Monsieur, madame... (Il sort.)

JACQUES, à part. — Eh bien, ça va bien !

Scène XII

JACQUES, GERMAINE

GERMAINE. — Jacques, tu me trompes !

JACQUES. — Mais non !

GERMAINE. — Qui est cette femme ?

JACQUES. — Voyons, Germaine, ça n'a pas le sens commun ! Ce gendarme est idiot... Il était saoul... Du reste, tu as bien vu... Il n'avait pas soif...

GERMAINE. — Qui est cette femme ?...

JACQUES. — Ecoute-moi...

GERMAINE. — Tu ne veux pas répondre, ça m'est égal... J'ai cette boîte... Je saurai bien à qui elle appartient !

Scène XIII

JACQUES, GERMAINE, OVIEDO

PIERRE, annonçant. — Monsieur Oviedo.

OVIEDO. — Chère madame.

GERMAINE. — Monsieur Oviedo.

OVIEDO. — Bonjour, chère amie... J'ai tenu à vous apporter moi-même les boutures de rosier noisette que vous avez bien voulu me demander... (Il dépose son paquet de boutures sur la table.) Allons, je me sauve, je n'ai que le temps de rentrer pour dîner. (Poignée de mains.) Pourtant, il serait bon que je vous donne quelques explications indispensables...

JACQUES. — Oh ! Elles sont bien indispensables.

OVIEDO. — Absolument ! Oh ! un petit quart d'heure me suffira !

JACQUES. — Ça va bien !

OVIEDO. — Eh bien, voilà : ce sont des boutures à trois bourgeons. A deux bourgeons, on risque que la greffe manque, et au delà de quatre on fatigue le pied... D'ailleurs, ces rosiers... (Germaine manie nerveusement la boîte à poudre. Oviedo l'aperçoit et s'interrompt.) Pardon... Vous permettez... Tiens ! Tiens ! Mais c'est la boîte à poudre de ma femme.

GERMAINE. — Oh !

JACQUES. — N... de D... !

OVIEDO. — Ah ! Qu'elle va être contente !... Elle l'avait perdue hier... Elle était désolée ! On l'a retrouvée dans votre jardin, sans doute ?

GERMAINE. — Oui, dans mon jardin.

OVIEDO. — Eh bien, je me sauve. Je vais la lui rapporter.

GERMAINE. — Ayez la bonté de la lui remettre de ma part, et de lui faire tous mes compliments. Et je vous en fais beaucoup, à vous aussi.

OVIEDO. — A moi, pourquoi ?

JACQUES, le poussant vers la porte. — Tous nos compliments ! Au revoir, cher ami.

OVIEDO. — Au revoir, cher ami !

JACQUES. — Au revoir !

OVIEDO. — A jeudi, puisque, comme vous le savez, nous partons demain matin pour huit jours... Madame !...

Il sort.

JACQUES, à part. — Oh ! la gaffe !

Scène XIV

GERMAINE, JACQUES

JACQUES. — Ecoute, Germaine...

GERMAINE. — Lâche ! Menteur ! Cette femme est ta maîtresse !

JACQUES. — C'est idiot, à la fin, de se monter la tête comme ça !... Et pourquoi, pourquoi... Je vous le demande ! Ah ! l'imagination des femmes !...

GERMAINE. — Ah ! C'est trop fort !

JACQUES. — Quoi ?... Quoi ?... Qu'est-ce qui est trop fort ? Oui, j'ai flirté avec Mme Oviedo, mais ça n'a pas d'importance, et si je ne t'ai pas parlé de cette promenade... de cette rencontre... C'est à cause de ta jalousie absurde... voilà tout...

GERMAINE. — Tu mens comme tu as menti tout à l'heure...

JACQUES. — En quoi, t'ai-je menti ? Je t'ai dit que l'auto ne marchait pas, que le carburateur bafouillait.

GERMAINE. — Lui aussi ! En voilà assez... Oh ! En voilà assez ! D'abord, je te préviens que, si cette femme ose remettre les pieds chez moi, je la chasse.

JACQUES, furieux. — Voilà ! Je renonce à discuter avec toi pour le moment. Tu es en colère... Il est impossible à un homme calme de discuter avec une femme en colère... Je vais m'habiller... Bonsoir. (Il sort avec violence.)

Scène XV

GERMAINE, GISELLE

GERMAINE. — Mon Dieu ! Mon Dieu ! (Giselle entre.) Oh Giselle ! ma pauvre Giselle !

Elle se jette dans ses bras.

GISELLE. — Qu'est-ce que tu as ?

GERMAINE. — Jacques me trompe !

GISELLE. — Non !

GERMAINE. — Il est l'amant de cette Mme Oviedo.

GISELLE. — Ce n'est pas possible !

GERMAINE. — Je te dis que j'ai la preuve !

GISELLE. — Bah ! les preuves, qu'est-ce que ça prouve ?

GERMAINE. — Il ne m'aime plus ! Tout à l'heure, quand j'ai tout découvert il n'a même pas eu un mot de repentir, de remords...

GISELLE. — Calme-toi, ma chérie !... En admettant même que ce soit vrai, ce n'est peut-être pas si grave que tu penses...

GERMAINE. — Allons donc ! Je comprends tout maintenant... Depuis longtemps, il se détache de moi. Il ne quitte plus cette femme. Seulement, j'étais si confiante, si bête... ma Giselle, défends-moi, viens à mon secours... Je ne lui pardonnerai jamais, mais rends-le-moi.

GISELLE. — Oui, oui... sèche tes yeux... je suis là... Tu sais bien... on dit que je fais ce que je veux, moi. Eh bien, je veux que tu retrouves ta gaieté, ton bonheur... Il faut enlever ton mari à cette femme. Je te le ramènerai... Je m'en charge.

GERMAINE. — Ah ! tu es bonne !... Tu me rends un peu de confiance... Alors, tu me promets ?

GISELLE. — Oui... oui... A une condition... Tu vas m'obéir ?

GERMAINE. — Oui.

GISELLE. — Ecoute. Jacques va revenir. Il s'attend à une scène, à des reproches.

GERMAINE. — Oh ! oui !

GISELLE. — Ne les fais pas, garde-les. Mets-les de côté pour un jour où c'est toi qui seras dans ton tort, alors tu en auras besoin... mais aujourd'hui...

GERMAINE. — Que dois-je faire ?...

GISELLE. — Sourire, plaire, être charmante, être toi-même... Et tu verras comme il sera déconcerté, ton Jacques, et gêné, et bête... Allons, viens là... un peu de poudre... les cheveux... regarde-moi. (Elle la poudre et lui arrange les cheveux.) C'est bien ! Il n'y paraît plus... Chut !

GERMAINE. — Que tu es gentille !

GISELLE. — Les soirs des jours où nos maris nous ont trompées, sais-tu ce qu'il faut ?

GERMAINE. — Non.

GISELLE. — Il faut être plus jolie. Devant le danger, un homme doit être brave et une femme doit être belle, c'est notre courage à nous.

GERMAINE. — Ah !... On voit que tu as fait la guerre, toi.

GISELLE. — Peuh ! les grandes manœuvres, tout au plus !... Et moi qui étais venue ici pour me reposer. Chut !

BLANCHE, entrant. — Je n'ai pas entendu la cloche du dîner... Je craignais d'être la dernière.

GERMAINE. — Oh ! non !... non !

BLANCHE, se rapprochant d'elle, pendant que Giselle va vers la glace. — Tant mieux, parce que je voulais te demander...

GERMAINE. — Quoi donc ?

BLANCHE. — Voilà. Je voudrais bien, à table, ne pas être à côté de...

GERMAINE. — De qui donc ?

BLANCHE. — Oh ! de personne en particulier !

GERMAINE. — Eh bien ?

BLANCHE. — Enfin, j'aimerais mieux ne pas être à côté... d'un homme !...

GERMAINE. — Rassure-toi. Je te placerai à côté de mon neveu !

BLANCHE. — Quel âge a-t-il ?

GERMAINE. — Dix ans.

BLANCHE. — Oh ! merci !

Entre Lévy.

Scène XVI

LES MÊMES, LÉVY, GARIN, THÉRÈSE, MARC et JACQUES

LÉVY, entrant, à Giselle. — Ah ! mais, je ne vous savais pas ici, madame.

GERMAINE. — Tu connais M. Lévy ?

GISELLE. — Le comte Lévy ? Certainement.

LÉVY. — Je vous remercie ! Vous êtes trop aimable !... Elle est délicieuse !

Garin est entré avec Thérèse, depuis un instant, et a vu le manège.

THÉRÈSE, s'approchant de Giselle et tout bas. — Il vient d'arriver !

GISELLE. — Qui ça ?

THÉRÈSE. — Marc, il est là, mon cœur me le dit. Et puis, je regardais par la fenêtre.

GISELLE. — Ah ! bien !

THÉRÈSE. — Souvenez-vous... vous m'avez promis de lui parler, de le décider... Le voilà... Comment le trouvez-vous ?

GISELLE. — Quelconque !

THÉRÈSE. — N'est-ce pas ?

Marc est entré, a salué Giselle et descend.

GERMAINE, présentant. — Le baron des Armoises, madame Giselle Vaudreuil.

GISELLE. — Monsieur, j'avais le plus grand désir de vous connaître.

MARC. — Moi, madame ?

GISELLE. — Je sais que vous êtes un épéiste sans égal et que vous avez donné votre nom à une botte. Je vous en fais tous mes compliments.

MARC. — Oh !... madame... (Elle remonte.) Oh ! elle est délicieuse...

Jacques entre de droite.

GERMAINE, allant à lui, gentiment. — Comment, Jacques... tu n'es pas en retard... ça, c'est gentil !

JACQUES, étonné. — Hein !... Mais...

GERMAINE. — Giselle, je parie que c'est en ton honneur.

GISELLE. — Est-ce vrai, Jacques ?

JACQUES. — Sans doute, chère madame.

GISELLE. — Je ne puis vous dire, mon cher ami, comme je suis heureuse ici. La maison me ravit, le pays m'enchante. Je veux que ce soit vous qui me le fassiez connaître. Etes-vous libre demain matin ?

JACQUES. — Oui.

GISELLE. — Nous ferons une grande promenade ensemble... Nous serons vite tout à fait amis.

JACQUES. — Nous le sommes déjà.

GISELLE. — Ça, c'est gentil.

JACQUES. — Elle est délicieuse !

GISELLE, elle le quitte et va à Garin. — Eh bien, monsieur Garin, pourquoi ce sourire ?

GARIN. — Parce que je me plais à vous regarder. Quelle jolie vendangeuse vous faites !... Tous les cœurs sont dans votre panier.

GISELLE. — Flatteur !

GARIN. — Tous, sauf un pourtant. Ce cœur-là a pris prudemment le train pour Paris et, à cette heure, il est déjà bien loin.

GISELLE, avec une nuance de regret. — Oui, c'est vrai !

Scène XVII

LES MÊMES, FRANÇOIS

MARC. — Ah ! par exemple !

François apparaît au fond, son chapeau est fripé, son veston est tout taché de boue.

GERMAINE. — François !

LÉVY. — Monsieur Trévoux !

THÉRÈSE. — Et dans quel état !

JACQUES. — Qu'est-ce qui est arrivé ?

Mouvement de Giselle.

FRANÇOIS. — Voilà... un accident... Oh ! un tout petit accident ! Rien de cassé !... Nous avons versé dans une prairie...

GERMAINE. — Oh ! mon Dieu !

JACQUES. — Comment as-tu fait ?

FRANÇOIS. — Voilà... J'ai voulu conduire...

JACQUES. — Eh bien, tu conduis admirablement.

FRANÇOIS. — Oui, justement. En arrivant aux Trois Ormeaux, je suis entré dans le fossé.

JACQUES. — Tu as eu de la chance, car cent mètres plus près ou cent mètres plus loin, la route est en remblai et tu te serais cassé la figure.

FRANÇOIS. — Oh ! je sais bien... Aussi, j'ai fait attention...

JACQUES. — Quoi ?

FRANÇOIS. — Je veux dire : j'ai fait attention en tombant... de bien tomber...

GERMAINE. — Mon pauvre ami... Vraiment, vous ne ressentez rien ?

FRANÇOIS. — Au contraire... Tout est pour le mieux.

JACQUES. — La voiture ?

FRANÇOIS. — En miettes.

JACQUES. — C'est gai... Le cheval ?

FRANÇOIS. — Couronné...

JACQUES. — Charmant !

FRANÇOIS. — Est-il grognon !... Ça n'a aucune importance. Je n'ai rien. Voilà ! Voilà ! Alors, je vais passer la soirée avec vous et je repartirai demain matin, oh ! à la première heure... Je vous demande la permission de me... de me... enfin, voilà, c'est moi.

Il remonte et sort par le fond.

GARIN, à Giselle. — Toutes mes excuses, chère madame, votre triomphe est complet.

GISELLE. — Mon panier est plein.

PIERRE, entrant et annonçant. — Madame la comtesse est servie...

GISELLE. — Allons dîner !

Elle prend le bras de Jacques, Germaine va au comte Lévy. Garin tend son bras à Thérèse, Marc va vers Blanche.

GERMAINE. — Votre bras, cher monsieur...

MARC. — Voulez-vous me permettre, chère madame...
BLANCHE. — Non, non, j'ai quelqu'un, le petit.

Elle va vers un petit garçon d'une dizaine d'années, qui vient d'entrer, et elle sort en lui donnant le bras. Tout le monde entre dans la salle à manger, Giselle et Jacques sont les derniers. Au moment où Giselle arrive à la porte, Pierre l'aborde.

PIERRE. — Les bagages de madame viennent d'arriver. Faut-il les faire monter tout de suite ?
GISELLE. — Pas du tout, mon ami, ne vous donnez pas la peine. Après notre dîner et après le vôtre. Je veux que vous ne dérangiez rien pour moi... Merci, mon ami, merci.

Ils sortent en causant.

PIERRE, avec âme. — Elle est délicieuse !

RIDEAU

ACTE III

Le grand salon. Au fond, une grande baie en forme de demi-cercle donne sur un jardin par des portes-fenêtres. A droite, au premier plan, autre porte sur le jardin. A gauche, porte donnant sur les appartements. A gauche, une table chargée de petits paquets, chaise longue, fauteuils. A droite, une table de bureau. Il fait nuit. Clair de lune au dehors. Le salon est très lumineux et fleuri.

Scène première

BLANCHE, GERMAINE, FRANÇOIS, PIERRE, puis GISELLE et GARIN

Au lever du rideau, Blanche à gauche, achève de faire des paquets contenant des lots pour la loterie. Germaine donne des instructions à Pierre. François, assis à la petite table, écrit.

GERMAINE. — Ayez bien soin, Pierre, qu'on place les feux de Bengale aux endroits que nous avons choisis.
PIERRE. — Oui, madame.
GERMAINE. — Prenez-les, ils sont là, dans la bibliothèque. Et toi, Blanche, as-tu fini d'empaqueter les bibelots pour la loterie ?
BLANCHE. — Dans un instant.
GERMAINE. — Où est donc la liste ?
BLANCHE. — La voilà.
GERMAINE. — Merci, mon chou. Tu vois que tu as bien fait de nous arriver. On t'occupe.
BLANCHE. — Oh ! je suis si contente ! Je me sens si bien chez toi, si à l'abri.
GERMAINE. — Oui, la maison est tranquille. Pas d'inspecteur.
BLANCHE. — Plus jamais d'inspecteur.
GERMAINE. — A la bonne heure.
GISELLE, entrant avec Garin. — Nous venons de faire le tour de l'étang, il y a un clair de lune ! Et la terrasse est tout embaumée d'œillets, de jasmins et de chèvrefeuilles.
GERMAINE. — C'est parce que tu es là.
GARIN. — Cette nuit est comme une jolie femme, elle se parfume avec un mélange...
FRANÇOIS. — Ça va nous flanquer mal à la tête.
GERMAINE. — François, avez-vous fini vos billets, enfin ? Vous savez qu'il faut en faire trois cents. A quel numéro en êtes-vous ?
FRANÇOIS. — Au 7.
TOUS. — Oh !
FRANÇOIS. — Et puis, je n'en peux plus. Je suis brisé. Je réclame pour les invités la journée de huit heures. Quelle vie. Toute la maison est sens dessus dessous. On a même enlevé toutes les chaises de mon pavillon. Pour lire mon *Figaro*, je suis obligé de m'asseoir sur mon armoire à glace.
GERMAINE. — On vous les rendra, demain, vos chaises. C'est pour la salle de bal. Vous savez bien que nous donnons tous les ans une fête aux paysans, le jour de sainte Radegonde.
FRANÇOIS. — Sainte Radegonde, je la retiens, celle-là.
GARIN. — N'en dites pas de mal. C'était une femme très séduisante ! Le roi Clotaire l'épousa après avoir tué son père, son frère et ses deux oncles.
GISELLE. — Quelle horreur !
GARIN. — Qu'est-ce que vous voulez... C'était un homme qui ne pouvait pas souffrir les dîners de famille.
FRANÇOIS. — Chic type ! Vous savez que je n'en finirai jamais avec vos billets ?
GARIN. — Alors, je vais vous aider.
BLANCHE. — Moi aussi.

Garin et Blanche vont s'asseoir à côté de François et se mettent à écrire.

GERMAINE. — Tu es gentille, ma petite Blanche. (Elle va à la table de gauche.) Voyons, tout y est bien ?
GISELLE. — Je crois.

Elles comptent les paquets. Pierre ressort de la bibliothèque, portant des feux de Bengale.

PIERRE, entrant. — Madame n'a plus d'autres ordres à me donner ?
GERMAINE. — Non.
FRANÇOIS. — Ah ! Pierre, j'ai un mot à vous dire.

Il va à lui.

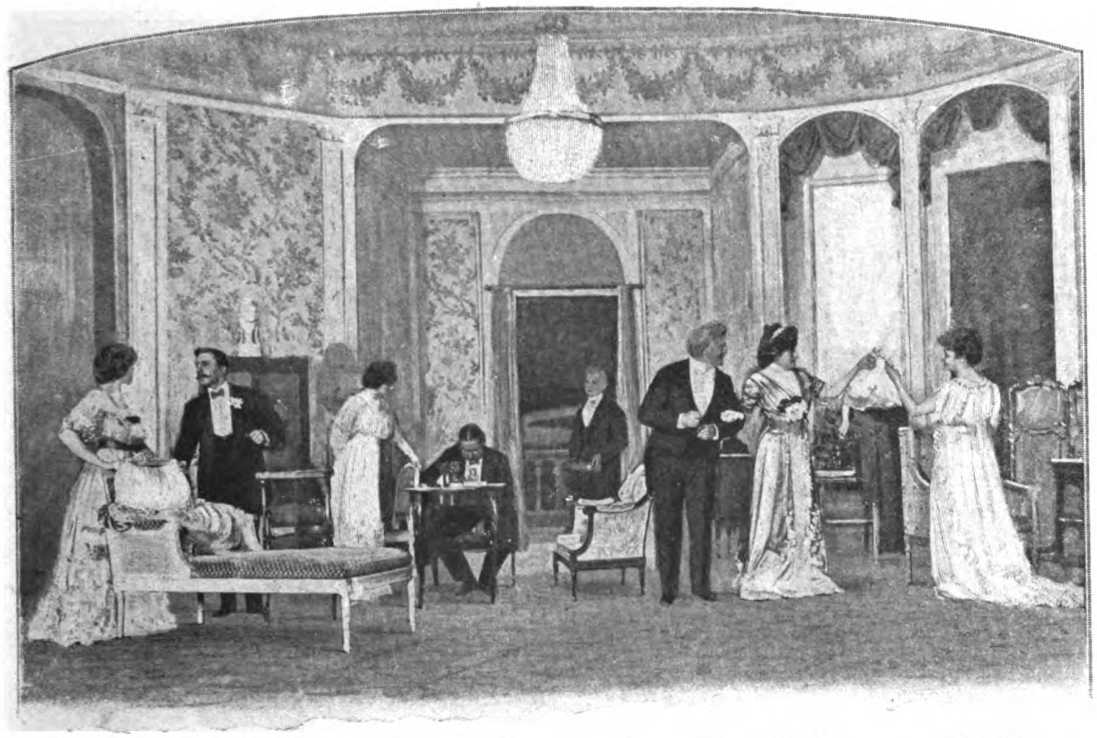
PIERRE. — Monsieur ?
FRANÇOIS, bas. — N'oubliez pas de faire prendre, demain matin, n'est-ce pas, mon billet à la gare. Je partirai pour Paris à deux heures.
PIERRE. — Bien, monsieur. Est-ce bien utile ?
FRANÇOIS. — Quoi ?
PIERRE. — C'est que, monsieur, voilà huit jours que je prends tous les matins un billet pour monsieur, et que monsieur ne l'utilise pas... Je dois dire respectueusement à monsieur, que le chef de gare rigole.
FRANÇOIS. — Hein ?
PIERRE. — Et sa petite fille aussi. Enfin j'irai, car moi, je comprends monsieur.
FRANÇOIS. — Ah çà !...

Pierre sort.

GERMAINE. — Eh bien, François, vous perdez votre temps.
FRANÇOIS. — Oh ! la classe !

Il va se rasseoir.

GERMAINE. — Eh bien, Giselle. Tu as encore fait une grande promenade avec Jacques, cet après-midi ?
GISELLE. — Oui.
GERMAINE. — Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Où en est-il ?
GISELLE. — Ça va très bien.
GERMAINE. — Ecoute, je t'ai laissé faire... Je t'ai promis huit jours de patience, Jacques s'imagine que j'ai tout oublié, mais je n'en peux plus, je suis à bout.
GISELLE. — Calme-toi, voyons.
GERMAINE. — Mais tu ne sais pas que Mme Oviedo est revenue de Paris ce matin... ça va recommencer. Non, non, non, je ne veux pas. Si, d'ici vingt-quatre heures, il n'y a pas une rupture éclatante entre cette femme et Jacques, il y en aura une entre lui et moi.
GISELLE. — Mais non. Tout s'arrangera. Jacques a pris confiance en moi. Ce soir même, je profiterai de ce bal pour avoir avec lui une conversation définitive.
GERMAINE. — Tu me promets ?
GISELLE. — Je te promets.
GERMAINE. — Tu es bonne.
GISELLE. — Mais non. Seulement je t'aime bien... et puis, ça ne m'ennuie pas.



Blanche. Jacques. Thérèse. François. Pierre. Garin. Giselle. Germaine.

ACTE III, SCÈNE PREMIÈRE. — Giselle tendant une fleur à Germaine : « *La terrasse est tout embaumée d'œillets, de jasmins et de chèvrefeuilles.* »

GERMAINE. — Comment ?

GISELLE. — Eh bien, tu sais, je suis comme ces gens raisonnables qui ne fument plus, mais qui aiment encore à sentir la fumée des autres.

GERMAINE. — Eh bien, moi, je fume ! Ah ! ce que je peux fumer ! Oh ! ce Jacques ! ce Jacques !

Scène II

LES MÊMES, THÉRÈSE, MARC et JACQUES, venant du dehors.

JACQUES. — Nous voilà. Nous amenons la charrette à âne.

GERMAINE. — Bien. Nous allons emporter tout cela.

Elle leur donne les lots.

FRANÇOIS. — Je vais vous aider.

THÉRÈSE, bas, à Giselle. — Madame, j'ai à vous parler.

BLANCHE. — Où est donc mon fichu ?

GERMAINE. — Oh ! tu n'en as pas besoin, il fait si chaud!

BLANCHE. — Tu as raison... Je te laisse.

Elle sort. Tout le monde s'occupe des paquets.

GERMAINE. — Monsieur Garin, vous mettrez les billets en ordre. Il faut absolument que je te quitte, ma chérie. Repose-toi bien. Je te dis à demain, car tu seras probablement couchée quand je rentrerai. (Elle l'embrasse. Bas.) Je compte sur toi.

GISELLE. — Sois tranquille.

Germaine remonte et sort.

THÉRÈSE, qui s'est rapprochée de Giselle. — Madame...

GISELLE. — Quoi ?

THÉRÈSE. — Vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre ? M. Marc veut partir après-demain.

GISELLE. — Non...

THÉRÈSE. — Vous voyez, il faut absolument que vous lui parliez tout de suite, ce soir même.

GISELLE. — Ce soir, mais...

THÉRÈSE. — Je vous en prie, je vous en prie !

GISELLE. — Eh bien, oui, là... je le promets. Le voilà.

THÉRÈSE. — Merci. Je me sauve. (Elle sort à gauche.)

Scène III

LES MÊMES, moins THÉRÈSE, GERMAINE et BLANCHE

GISELLE, à Marc, qui est redescendu. — Monsieur Marc.

MARC, s'approchant d'elle. — Madame !

GISELLE. — Dites-moi... je ne pense pas que j'aille à ce bal. J'ai une névralgie affreuse dans la tempe droite.

MARC. — Quelle contrariété !... Je suis désolé, vraiment navré.

GISELLE. — Je resterai ici... voulez-vous me faire une petite visite... Tenez, à onze heures ?

MARC. — A vos ordres.

Marc sort avec Garin.

FRANÇOIS, qui est rentré depuis un instant et qui observe Marc et Giselle. — Qu'est-ce qu'il vous disait, cet imbécile ?

GISELLE. — Marc ? Mais je le trouve charmant.

FRANÇOIS. — Oh ! je sais ! Vous ne voulez pas me dire ce qu'il vous racontait ?

GISELLE. — Ecoutez, François. Depuis huit jours, c'est à peine si vous m'avez adressé la parole, mais dès qu'un de ces messieurs m'aborde, vous surgissez, vous me questionnez avec des airs de dogue susceptible. Qu'est-ce que vous avez ?

FRANÇOIS. — Ce que j'ai ? J'ai de la bonne humeur. Je n'ai peut-être que ça, mais j'en ai.

GISELLE. — Gardez-la ! Mais laissez-moi tranquille.

FRANÇOIS. — Seulement, ce petit monsieur m'agace. Vous causeriez avec n'importe qui, avec Jacques, par exemple, je trouverais ça tout naturel.

A ce moment, Jacques paraît au fond, en dehors de la scène.

GISELLE. — Jacques ! Ah ! justement ! J'ai à lui parler.

FRANÇOIS. — Ah !
GISELLE. — Jacques !
JACQUES. — Chère amie !
FRANÇOIS. — Bon ! bon ! C'est très bien.
Il remonte et sort un instant.
GISELLE. — Je n'ai pas de chance, je ne pourrai pas aller à ce bal.
JACQUES. — Pourquoi ?
GISELLE. — Une névralgie affreuse dans la tempe gauche.
JACQUES. — Mon Dieu !
GISELLE. — Oh ! ce n'est pas grave. Une heure de repos et ce sera passé. Je vais rester là. Revenez prendre de mes nouvelles vers dix heures. Voulez-vous ?
JACQUES. — Fichtre oui !
GISELLE. — Merci !
JACQUES. — A tout à l'heure.
Il lui baise la main et sort.
FRANÇOIS, rentrant et s'approchant de Giselle. — Intéressante, notre petite conversation avec Jacques ?
GISELLE, haussant les épaules. — Naturellement. Ecoutez, François, au lieu de me persécuter, vous feriez bien mieux de suivre ces dames et d'aller danser sous la coudrette.
FRANÇOIS. — Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?
GISELLE. — Moi, je reste ici, j'ai une névralgie affreuse un peu partout.
FRANÇOIS. — Bon ! bon ! Alors, je m'en vais. J'ai horreur de la coudrette. Mais j'y vais. Je vais danser.
GISELLE. — Bonsoir.
FRANÇOIS. — Bonsoir.
GISELLE. — Vous êtes galant.
FRANÇOIS. — Pourquoi serais-je galant ? Nous sommes amis, n'est-ce pas ?
GISELLE. — On ne le dirait pas.
FRANÇOIS. — Mais si, je suis votre ami, très votre ami. Et la preuve, c'est que je serais très heureux de vous voir un gros ennui.
GISELLE. — Hein ?
FRANÇOIS. — Oui, pour vous l'éviter si je peux.
GISELLE. — Merci. Je n'ai pas besoin de vos services.
FRANÇOIS. — Ne désespérez pas ; chaque jour amène son embêtement, car la bonté de Dieu est infinie. Bonsoir, mon amie.
GISELLE, un peu piquée. — Bonsoir, mon ami.
GARIN. — Où allez-vous ?
FRANÇOIS, saluant Garin qui entre. — Mon cher maître, je vais danser.
Il sort.

Scène IV

GARIN, GISELLE

GARIN. — Heureux âge ! Eh bien, chère madame, vous voilà installée. Ne vous manque-t-il rien ?
GISELLE. — Merci... Non... Mais si. Qu'est-ce que j'ai donc pu faire de mon éventail ?...
GARIN, prenant sur la table un éventail. — En voici un (il l'ouvre.) et fort joli.
Il le lui tend.
GISELLE. — Ah ! c'est celui de Germaine. Je le lui emprunte...
GARIN. — Désirez-vous que je ferme les portes ?
GISELLE. — Oh ! non !...
GARIN. — Vous avez raison. (Il va à la porte.) La soirée est merveilleuse. Le ciel cligne de toutes ses étoiles. Ma parole, c'est indécent. Tout l'été entre par la fenêtre ouverte. Il n'y a pas un papillon, si vieux qu'il soit, qui n'essaye d'ouvrir ses ailes... Ne respirez-vous pas cette volupté impérieuse qu'il y a dans l'air ?
GISELLE. — Si, si... Voulez-vous mon avis sur la nature ? C'est une entremetteuse.
GARIN. — Non, non, n'en dites pas de mal. C'est une bonne mère qui ne songe qu'à marier ses enfants... Bonsoir, madame.
GISELLE. — Vous me quittez déjà ?
GARIN. — Oui, oui. La nuit est trop douce, les fleurs sentent trop bon, vous êtes trop jolie... Ma parole, je me sens dix ans de moins.
GISELLE. — Eh là ! mon cher maître...
GARIN. — Ne craignez rien, cela m'en fait encore soixante-deux... Mais j'ai peur que ce ne soit pas suffisant.
GISELLE. — Vous allez dormir ?
GARIN. — Oh ! à quoi bon dormir, quand on ne rêve plus ! Non, non, le vieux savant va travailler...
Il sort.
GISELLE, seule. — Et moi donc !

Scène V

GISELLE, JACQUES

JACQUES. — Je guettais ! Enfin, vous êtes seule ?
GISELLE. — Et je vous attends.
JACQUES. — C'est gentil, c'est très gentil ; je me suis échappé du bal.
GISELLE. — Et Germaine ne s'est pas aperçue ?...
JACQUES. — Oh ! Germaine ne s'occupe guère de moi.
GISELLE. — Vraiment !
JACQUES. — Pas le moins du monde ; depuis quelque temps, elle est d'une indifférence... Ma parole, si j'étais jaloux, il y aurait de quoi m'inquiéter.
GISELLE. — Mais vous n'êtes pas jaloux ?
JACQUES. — Oh ! pas du tout... Mais au fait, si, je le suis.
GISELLE. — De qui ?
JACQUES. — Du jeune Marc des Armoises.
GISELLE. — Comment, il flirte avec Germaine ?
JACQUES. — Jamais de la vie, il flirte avec vous. Du reste, je lui dirai deux mots à ce petit.
GISELLE. — Ne dites donc pas de bêtises. J'ai à causer avec vous.
JACQUES. — Moi aussi. Mon Dieu, que vous êtes jolie !
GISELLE. — Mon Dieu, que vous êtes assommant !
JACQUES. — Ah ! je suis assommant ? Alors, pourquoi donc, depuis huit jours, me dites-vous chaque soir : « Mon ami Jacques, demain vous me ferez faire une belle promenade ? » Nous les avons faites, ces promenades. Je vous ai menée de site en site. Nous avons été très vus par des paysages délicieux.
GISELLE. — Quoi ?
JACQUES. — Mais oui. N'avez-vous pas remarqué une chose ? Depuis l'automobile, ce ne sont plus les gens qui regardent le paysage, ce sont les paysages qui regardent les gens... Et quand c'est vous qui passez, ils ne s'embêtent pas, les paysages.
GISELLE. — C'est ça, ce que vous aviez à me dire ?
JACQUES. — Ça... et autre chose.
GISELLE. — Quoi ?
JACQUES, se levant. — C'est drôle, vous m'intimidez !... Devant vous, je me sens tout déconcerté, tout gosse.
GISELLE. — Pauvre petit.
JACQUES. — Oui, je voudrais être un petit gosse que vous aimeriez, que vous câlineriez, qui serait tout le temps dans vos jupes.
GISELLE. — Eh là !
JACQUES. — Un petit gosse qu'on vous apporterait sur votre lit, le matin. Vous joueriez avec lui, vous lui donneriez du chocolat.
GISELLE. — Gourmand, va !
JACQUES. — Et puis, tout à coup, le petit gosse vous jetterait ses bras autour du cou et vous dirait, en vous couvrant de baisers : Giselle... Giselle...
GISELLE. — Quoi ?
JACQUES. — Est-il assez enfantin, hein ?
GISELLE. — C'est idiot. Quel type vous faites !
JACQUES. — Un très bon type.
GISELLE. — Pas si bon. Vous rendez votre femme très malheureuse.

JACQUES. — Germaine... pas du tout. Elle se rend malheureuse toute seule.

GISELLE. — Enfin, vous la trompez.

JACQUES. — Peuh ! il faut bien de temps en temps dans la vie changer la définition du bonheur.

GISELLE. — Et vous ne renonceriez pas pour elle à la moindre de vos aventures...

JACQUES. — Peut-être... mais, au fond, non, parce que je lui en voudrais d'y avoir renoncé. Et comme je l'aime beaucoup, ça me ferait de la peine de lui en vouloir.

GISELLE. — Oui, oui. D'ailleurs, vous m'avez l'air d'un brave garçon qui ne sacrifiera jamais rien à personne.

JACQUES. — Ça dépend à qui...

GISELLE. — Ah !...

JACQUES. — Dame !

GISELLE. — Et à moi, par exemple, me sacrifieriez-vous quelque chose ?

JACQUES. — A vous... tout ! si vous me le demandiez. Mais vous ne me le demanderez jamais.

GISELLE. — Qui sait ?

JACQUES. — J'attends l'épreuve.

GISELLE, à Jacques. — Eh bien, si je vous disais : « Je vous demande de rompre avec Mme Oviedo »

JACQUES. — Mais je ne suis pas son amant.

GISELLE. — C'est entendu. Si je vous disais : « Je vous demande de rompre avec Mme Oviedo dont vous n'êtes pas l'amant ».

JACQUES. — Comme ça, à la bonne heure.

GISELLE. — Eh bien ?...

JACQUES. — J'hésiterais.

GISELLE. — Vous voyez bien.

JACQUES. — Pardon, je dis que j'hésiterais, je ne dis pas que je refuse.

GISELLE. — Ah !

JACQUES. — Mais songez donc, rompre avec elle... elle mourrait peut-être, ou pis encore, elle me causerait des ennuis. Et puis, vraiment, on ne fait pas une chose pareille... sans raison.

GISELLE. — Vous en avez une.

JACQUES. — Laquelle ?

GISELLE. — M'obéir, et me donner une très grande joie.

JACQUES. — Si grande !

GISELLE. — Vous ne pouvez pas savoir combien.

JACQUES. — Vrai ?

GISELLE. — Vrai.

Elle lui donne ses mains, il les baise.

JACQUES. — J'hésite moins...

GISELLE. — Alors ?

JACQUES. — Alors, je vous promets... je guetterai l'occasion.

Giselle retire sa main.

GISELLE. — Ça ne me suffit pas...

JACQUES. — Comment ?

GISELLE. — Non. Mme Oviedo est revenue aujourd'hui de Paris, je ne veux pas que vous la revoyiez.

Elle lui tourne un peu le dos, en souriant.

JACQUES. — Enfin...

GISELLE, dans les yeux. — Je ne le veux pas.

JACQUES. — Oh ! mais pour tant exiger de moi, il faudrait en avoir le droit.

GISELLE, s'accoudant. — Si je le prends...

JACQUES. — Et vous savez à quoi vous vous engagez ?

GISELLE, ne le regardant plus. — Mais oui... à faire votre bonheur.

JACQUES. — Giselle... Giselle... Mais alors...

GISELLE, se retournant face à lui et net. — Vous n'hésitez plus ?

JACQUES, avançant sur elle. — Plus du tout ! Je ne pense plus qu'à vous. Ma joie m'étourdit, je ferai tout ce que vous voudrez, tout... Je romprai demain.

GISELLE. — Tout de suite.

JACQUES. — Eh bien, oui, tout de suite. C'est épatant... tout de suite.

GISELLE. — Merci.

JACQUES. — Mais comment ?

GISELLE, lui tendant la main. — Mettez-vous là, écrivez-lui... et donnez-moi la lettre.

JACQUES. — Je ne sais plus, vous faites de moi ce qu'il vous plaît. Je n'ai plus de volonté. Un petit gosse...

GISELLE, l'entraînant vers la table. — Ecrivez ! (Jacques lui prend la taille. Giselle se défendant.) Mon ami... Ecrivez donc...

JACQUES. — Oui, non, laissez-moi vous embrasser.

GISELLE. — Ah ! non.

JACQUES. — Alors, je ne peux pas écrire... Je sens que je ne peux pas écrire...

GISELLE. — Oh ! mon Dieu !...

JACQUES. — Il le faut... il le faut... C'est une nécessité. Quand on ne m'embrasse pas, je ne peux jamais écrire.

GISELLE. — Oh ! voyons.

JACQUES. — Non, non, non.

GISELLE. — Eh bien, allez !...

JACQUES, l'embrassant. — Ah ! Giselle ! Giselle !

GISELLE. — Assez, assez !

JACQUES, l'embrassant encore. — Et l'on dit que les ruptures sont une chose désagréable.

GISELLE, se rasseyant. — Ecrivez-vous enfin ?

JACQUES. — Oui, oui. Il n'y a pas d'encre.

GISELLE. — Oh ! Ah ! voilà ! Dieu, que vous êtes ennuyeux !

JACQUES. — Quoi ?

GISELLE. — Voilà de l'encre.

Elle prend un petit flacon et verse de l'encre dans l'encrier.

JACQUES. — Dictez-moi, je ne sais plus.

GISELLE. — Eh bien, voilà... « Chère madame, ma femme étant un peu souffrante... »

JACQUES. — ... frante...

GISELLE. — « Nous ne recevrons plus d'ici fort longtemps... »

JACQUES. — Longtemps. Elle est charmante, cette lettre, pleine de cœur.

GISELLE. — Ah çà !... Enfin, continuons : « Nous renonçons à faire des visites. Je vous adresse donc... » Voyons, adresse, vous mettez deux a...

JACQUES. — Oh ! je suis si content.

GISELLE. — « ... mes hommages et mes adieux. » Signez. L'enveloppe, maintenant l'adresse, et donnez.

JACQUES, retenant l'enveloppe du bout des doigts. — Et voilà une femme qui m'avait dit qu'elle m'aimerait toujours... Et c'est fini, elle me quitte.

GISELLE. — Elle vous a quitté.

JACQUES. — Ah ! que les femmes sont trompeuses.

GISELLE, enlevant la lettre. — Plus encore que vous ne croyez, mon ami.

JACQUES. — Ah ! Giselle ! Giselle ! Cette nuit est grisante, vous êtes adorable... Venez, venez faire le tour de l'étang.

GISELLE. — Moi ? A quoi pensez-vous ?

JACQUES. — Comment ?

GISELLE. — Bonsoir, mon ami, à demain.

JACQUES. — Demain ?

GISELLE. — Oui, nous ferons une jolie promenade tous les trois, avec Germaine.

JACQUES. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous m'avez promis ma récompense.

GISELLE. — Vous l'avez, mon ami. Je vous rends la tendresse de votre femme.

JACQUES. — Hein ! Mais alors, vous vous êtes moquée de moi... Ma lettre... rendez-moi ma lettre.

GISELLE. — Penses-tu ?

JACQUES. — Je veux ma lettre...

GISELLE. — Trop tard... elle est partie.

Elle la met dans son corsage et s'enfuit par la gauche.

JACQUES. — Ah ! c'est trop fort. Oh ! non ! non ! ça ne se passera pas comme ça ! ça ne peut pas se passer comme ça.

Il marche avec agitation. Blanche entre par le fond.

Scène VI

BLANCHE, JACQUES

JACQUES, violemment. — Ah ! c'est vous, madame !

BLANCHE. — Oui, je viens chercher mon fichu, parce que j'ai un peu froid.

JACQUES. — Oh ! vous avez froid. Oh ! vous avez froid ! Ah ! Eh bien, moi, j'étouffe...

BLANCHE. — Qu'est-ce que vous dites ?

JACQUES. — Ce que je dis ! je vous dis... je répète que cette nuit est grisante, que vous êtes adorable, ma chère... he... he... (Il s'approche d'elle et lui prend la main.) Rappelez-moi votre nom.

BLANCHE. — Blanche.

JACQUES. — Blanche, Blanche.

BLANCHE. — Non, non...

JACQUES. — Venez... Venez faire le tour de l'étang.

Il lui prend la taille et l'entraîne à droite en sortant.

BLANCHE, en sortant. — Je n'ai pas de chance.

Ils sortent.

Scène VII

GISELLE, puis MARC

Giselle rentre et regarde autour d'elle.

GISELLE. — Il est parti... (Elle se réinstalle sur la chaise longue.) A l'autre, maintenant.

Un temps. Marc entre.

MARC. — Madame...

GISELLE. — Vous êtes exact...

MARC. — Toujours, madame... L'exactitude est pour moi le premier devoir d'un homme bien élevé.

GISELLE. — Oh çà ! vous êtes horriblement bien élevé.

MARC. — D'ailleurs, j'ai été profondément ému et, si j'osais risquer un gros mot, je dirais, troublé par le rendez-vous que vous m'avez fait l'honneur de me donner.

GISELLE. — Vraiment ? Et moi qui avais peur que vous ne l'oubliiez ?

MARC. — Oh ! madame, j'ai une mémoire excellente ; mais excusez une impatience qui, peut-être, dépasse les bornes de la correction. Qu'avez-vous à me dire ?

GISELLE. — Eh bien, ceci : j'ai été très surprise d'apprendre, tout à l'heure, que vous songiez à faire un voyage. Vous ne m'en aviez pas parlé.

MARC. — Mais ce n'est décidé que depuis tout à l'heure. Je vais, en effet, m'embarquer, ou plus exactement, prendre le bateau.

GISELLE. — Où allez-vous ?

MARC. — Aux Etats-Unis, c'est-à-dire en Amérique. J'ai reçu aujourd'hui une dépêche de l'Académie des Sports, qui m'a désigné pour représenter la France au championnat d'escrime de Chicago. Je puis le dire en toute modestie, c'est pour moi une chose immense.

GISELLE. — Immense, et vous serez absent...

MARC. — Plusieurs mois, car j'irai peut-être ensuite au Japon. C'est-à-dire en Chine.

GISELLE, à part. — Mais vous ne songez donc pas, cher monsieur, qu'une si longue absence fera peut-être beaucoup de peine à quelqu'un.

MARC. — A qui donc ?

GISELLE. — Mon Dieu... à une femme.

MARC. — Oh ! madame... Il n'y a qu'une seule femme à qui cela m'aurait fait plaisir de faire de la peine, et je suis bien sûr que celle-là n'en ressentira aucune.

GISELLE. — Qui ça ?

MARC. — Je suis trop bien élevé pour la nommer, madame. Je me servirai donc d'une métaphore.

GISELLE. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARC. — Je ne sais pas. Enfin, je vous avouerai, en termes voilés, que cette femme est en ce moment dans ce salon et j'ajouterai qu'elle porte une robe rose.

GISELLE. — Moi ?

MARC, à part. — Elle a deviné.

GISELLE. — Oh ! encore ! Vous aussi !

MARC. — Comment, aussi ?

GISELLE. — Mais non, non, je voulais dire...

MARC. — Oh ! ne vous défendez pas, madame. Depuis quelques jours déjà, je sais très bien que je ne suis plus le seul ici à vous admirer. Je n'ignore pas que j'ai un rival.

GISELLE. — Qui ça ?

MARC. — Je suis trop bien élevé pour le nommer, mais je m'exprimerai d'une façon détournée en disant que c'est le maître de la maison.

GISELLE. — Jacques ?

MARC, à part. — Elle a deviné.

GISELLE. — Vous me permettrez de vous dire, cher monsieur...

MARC. — Oh ! madame, je sens que, depuis un instant, nous sommes dans l'incorrection. Cela m'est pénible, physiquement pénible, mais puisque nous y sommes, restons-y... Je sais donc que si vous m'avez choisi pour compagnon de vos promenades du matin, M. de Landève ne vous quittait pas durant vos excursions de l'après-midi.

GISELLE. — Mais...

MARC. — Oui, madame. Je m'étais promis de ne pas vous le dire. Je me conduis en ce moment comme un goujat... mais que voulez-vous, je suis jaloux. Ce n'est pas d'un homme du monde, tant pis... je suis jaloux !

GISELLE. — Vous êtes fou !

MARC. — Ignorez-vous que M. de Landève soit amoureux de vous ?

GISELLE. — Je n'en sais rien... Mais ce dont je suis sûre, c'est que si je lui demandais à lui de renoncer pour m'être agréable, à un concours d'escrime et à un voyage en Chine, c'est-à-dire au Japon, il n'hésiterait pas !

MARC. — Mais moi non plus, je n'hésiterais pas si vous me le demandiez.

GISELLE. — Eh bien, je vous le demande.

MARC. — Non ?

GISELLE. — Si.

MARC. — Mais alors... madame... Oh ! je n'ai pas été aussi content depuis la poule.

GISELLE. — La poule ?

MARC. — La grande poule.

GISELLE. — Quoi ?

MARC. — Voyons, la grande poule d'épée de 1905, dont je suis sorti vainqueur. Ainsi, j'ai eu le bonheur de ne pas vous déplaire. Ah ! madame ! Et, puisque nous sommes dans l'incorrection... Ah ! Giselle !

GISELLE. — Alors, vous ne partirez pas, vous me le jurez.

MARC. — Je vous le jure.

Il veut l'embrasser.

GISELLE. — Plus tard... vous êtes un homme d'honneur, je me méfie, vous n'auriez qu'à me manquer de parole.

MARC. — Mais quelle preuve voulez-vous ?

GISELLE. — Écrivez.

MARC. — Quoi ?

GISELLE. — Une dépêche à votre Académie pour prévenir qu'on ne compte pas sur vous. Et cette dépêche, vous me la donnerez.

MARC. — Eh bien, je cède... mais, en revanche...

GISELLE. — Ecrivez.

MARC. — Pourtant... songez... c'est le championnat du monde.

GISELLE. — Ecrivez...

MARC. — J'écris... (Il trempe sa plume dans l'encrier.) Oh !...

GISELLE. — Quoi ?

MARC. — Il y a trop d'encre.

GISELLE. — Oh ! Sont-ils assommants !

MARC. — Quoi ?

GISELLE. — Rien. Tenez, voilà une autre plume.

MARC, écrivant. — « Académie-Sports-Paris. Impossible accepter... » Ah ! c'est dur.

GISELLE, lui mettant la main sur l'épaule. — Mais non mais non, c'est charmant.

MARC. — Oui, c'est charmant. (Il écrit.) « Désignez autre champion... » Ah ! c'est héroïque, ce que je fais là, héroïque !...

GISELLE. — C'est mieux que ça... c'est très gentil... et je suis contente, très contente.

MARC. — Que je reste auprès de vous ?

GISELLE. — Oui, que vous restiez auprès de nous...

MARC. — Ah ! Giselle !

Il veut la prendre dans ses bras.

GISELLE, l'évitant et voulant prendre la dépêche. — Donnez, donnez.

MARC. — Non. L'homme du monde disparaît, l'amant seul est là, incorrect et passionné.

Il éloigne toujours la dépêche.

GISELLE. — Donnez donc.

MARC. — Oui, mais laissez-moi vous embrasser.

GISELLE. — Non, non...

MARC. — Si ! si !

GISELLE, à part. — Eh bien, allez ! Oh ! que c'est difficile aujourd'hui de marier une jeune fille... Oh ! assez ! assez !

Elle prend la dépêche.

MARC. — Je suis bouleversé, je perds la tête... Dire que je viens de vous embrasser et que je ne vous connais que depuis huit jours, que je ne vous ai pas fait de visites, que je ne vous ai même pas déposé une carte, que vous ne m'avez jamais envoyé de lettres de quête, je trouve ça inouï, choquant et délicieux... Ce tête-à-tête avec vous... la nuit... ah ! je suis fou de joie, de joie et de désir...

GISELLE, changeant de ton. — Et moi, je suis enchantée. Bonsoir, mon ami.

MARC. — Comment, bonsoir... Mais vous ne comprenez donc pas... Je vous répète que l'homme du monde a disparu.

Il s'avance vers elle.

GISELLE. — Eh bien, la femme du monde va en faire autant.

MARC. — Comment, vous me quittez ! Oh ! Giselle ! Giselle !

Il veut la saisir.

GISELLE. — Voyons, mon ami... laissez-moi... on peut venir.

MARC. — Qui ça ?

GISELLE. — Je ne sais pas, moi... Garin, Jacques...

MARC. — Alors, quand vous reverrai-je... quand ?... Demain, demain... Ah ! ce que je suis incorrect... Dites, dites, demain...

GISELLE. — Mais je n'y songe pas.

MARC. — Comment ?

GISELLE. — D'abord, demain, je dois sortir avec Jacques.

MARC. — Voilà donc pourquoi vous vous refusez après vous être presque promise... Vous ne pensez qu'à M. de Landève. C'est lui que vous me préférez.

GISELLE. — Mais non, mais non.

MARC. — Mais si, mais si. Oh ! je comprends... Ah ! ça ne se passera pas comme ça ! C'est désormais une affaire entre lui et moi.

GISELLE. — C'est de la folie. Qu'est-ce que vous voulez faire ?

MARC. — J'attends M. de Landève et...

Il fait un geste de menace.

GISELLE. — C'est épouvantable ! Moi, je serais la cause d'une querelle entre vous. Je ne veux pas, je ne veux pas.

MARC. — Il est trop tard, madame. Vous m'avez affolé, je ne me domine plus. Je me sens capable de tout. Et ne vous en prenez qu'à vous de ce qui va arriver.

GISELLE. — Mon Dieu ! mon Dieu ! Marc ! Ah ! que faire, que faire ? Ah ! (Elle sonne. Pierre entre.) Pierre !

PIERRE. — Madame.

GISELLE. — Dites à M. Trévoux de venir me parler tout de suite.

MARC. — Mais enfin, madame.

GISELLE. — Laissez-moi, laissez-moi.

Elle sort.

Scène VIII

MARC, puis BLANCHE

MARC. — Oh ! cette femme ! cette femme ! (Il marche avec agitation. Blanche entre un peu décoiffée.) Ah ! C'est vous, madame Bernin.

BLANCHE. — Oui... Je viens chercher mon fichu.

MARC, avec éclat. — Ah ! comme vous avez raison...

BLANCHE. — Quoi ?

MARC. — Vous êtes une gentille petite femme, vous... Vous venez chercher votre fichu... C'est un rien... c'est exquis... Et savez-vous ce qui serait encore plus gentil ?

BLANCHE. — Non, je ne sais pas... je ne veux pas le savoir.

MARC. — Si, si, il faut que vous le sachiez. Madame Bernin, madame Bernin...

BLANCHE. — Non ! non !

MARC. — Madame Bernin, madame Bernin, venez faire avec moi le tour de l'étang.

Il prend la taille de Blanche.

BLANCHE. — Ah ! je n'ai pas de chance, pas de chance

Ils sortent.

Scène IX

PIERRE, FRANÇOIS

FRANÇOIS. — Où est-elle, Pierre ?

PIERRE. — Monsieur ?

FRANÇOIS. — Mme Vaudreuil ?

PIERRE. — Je vais la chercher, monsieur.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce qu'elle me veut ? Quand une femme vous fait dire qu'elle a besoin de vous, c'est toujours pour vous embêter ! Charmante soirée.

Scène X

FRANÇOIS, GISELLE

GISELLE, entrant. — Ah ! François ! Mon cher François, il faut que vous m'aidiez, que vous me sauviez.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce qu'il y a ?

GISELLE. — Des choses terribles. Ce n'est pas de ma faute... Je ne savais pas... Ah ! si j'avais su !

FRANÇOIS. — Enfin, quoi ?

GISELLE. — Eh bien, voilà ! Je vais tout vous dire, tout vous avouer : j'ai voulu rapprocher Jacques de sa femme, décider Marc à épouser Thérèse. Alors, j'ai voulu devenir leur amie, prendre sur eux de l'influence.

FRANÇOIS. — Alors, c'est pour ça que vous ne les quittiez pas ?

GISELLE. — Evidemment.

FRANÇOIS. — C'est pour ça ?... Mais alors, c'est parfait. C'est très chic, ce que vous avez fait là. Tout va bien, c'est charmant.

GISELLE. — Mais pas du tout, c'est épouvantable. Je suis désespérée.

FRANÇOIS. — Comment ?

GISELLE. — Parce que vous ne savez pas ce qui arrive maintenant, une chose invraisemblable, incompréhensible... Jacques...

FRANÇOIS. — Jacques ?

GISELLE. — Oui, Jacques est amoureux de moi.

FRANÇOIS. — Hein ?

GISELLE. — Et Marc veut le provoquer.

FRANÇOIS. — Le provoquer ? Pourquoi ?

GISELLE. — Vous ne comprenez rien... Parce que Marc aussi est amoureux de moi.

FRANÇOIS. — Naturellement ! Parbleu ! j'aurais dû m'en douter. C'était forcé ! Vous ne pouvez pas faire autrement. Tout le monde est amoureux de vous... en France, en Italie, en Amérique, les trappeurs, le chef de gare, le camerlingue. On pourrait fonder un dîner, un dîner international. Tout le monde est amoureux de vous, tout le monde... sauf moi !... Ça, c'est tordant ! sauf moi...

Et c'est moi qui vais écoper, car évidemment, vous allez me charger d'une mission ridicule ou désagréable.

GISELLE. — Oui, mon ami.

FRANÇOIS. — Ça y est. Et cependant vous devriez être ravie. Bonne chasse, joli tableau... Vous êtes arrivée à vos fins... Car s'ils sont amoureux de vous, c'est que vous avez fait tout ce qu'il faut pour ça, n'est-ce pas ?

GISELLE. — Mais pas du tout, je n'ai rien fait... J'ai été moi-même...

FRANÇOIS. — Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

GISELLE. — Et songez que Marc est de première force à l'épée.

FRANÇOIS. — Ah ! vous avez peur pour Jacques.

GISELLE. — Mais non...

FRANÇOIS. — Alors, vous avez peur pour Marc.

GISELLE. — Mais non, j'ai peur pour les deux.

FRANÇOIS. — Ah çà ! c'est le bouquet ! J'avoue que je n'avais pas pensé à ça... Je n'allais pas jusque-là...

GISELLE. — Ecoutez-moi, écoutez-moi. Il faut à tout prix que vous arrangiez cela, que vous trouviez un moyen de les apaiser. Ils m'ont quittée dans un état d'exaspération extraordinaire... Je vous en prie.

FRANÇOIS. — Ah ! que c'est bien fait pour vous ! Ah ! ce que je suis content. Et alors, vous croyez parce que vous vous êtes moquée de moi autrefois cruellement, injustement, parce que vous avez fait de moi un être bourru, un être odieux, parce que vous m'avez fait souffrir, vous croyez qu'à cause de tout cela, vous pouvez compter sur mon dévouement. Ah ! ah ! Vous croyez ça !

GISELLE. — Oui.

FRANÇOIS. — Eh bien, vous avez raison, je suis assez idiot pour cela.

GISELLE. — François, vous êtes mon ami, je vous aime de tout mon cœur... vous ne pouvez pas savoir...

FRANÇOIS. — Allons, allons, ne parlons pas de ça.

GISELLE. — Vous êtes sûr d'empêcher ? Ils ne se battront pas ?

FRANÇOIS. — Je vous le promets. Je ne vois pas comment je ferai, mais je vous le promets.

GISELLE. — Il n'y a pas de temps à perdre.

FRANÇOIS. — Oui, oui. Où est Jacques ?

GISELLE. — A la fête, sans doute.

FRANÇOIS. — Et Marc ?

GISELLE. — Il a dû partir pour l'y retrouver.

FRANÇOIS. — Bien, j'y vais.

GISELLE. — Merci, François... Je me fie à vous... merci.

FRANÇOIS. — Voilà Jacques...

GISELLE. — Je vous laisse... Retenez-le ici.

FRANÇOIS. — Soyez tranquille.

GISELLE. — Merci... A tout à l'heure...

Elle sort.

Scène XI

FRANÇOIS, JACQUES, puis MARC

JACQUES. — Tiens, bonsoir, mon vieux.

FRANÇOIS. — Bonsoir.

JACQUES, s'asseyant et s'étirant. — Qu'il fait bon, ce soir.

FRANÇOIS. — Tu reviens de la fête ?

JACQUES. — Comme tu vois.

FRANÇOIS. — Tu n'as pas rencontré Marc des Armoises ?

JACQUES. — Non.

FRANÇOIS. — Bon.

JACQUES. — Je suis revenu pour chercher des cigarettes, je n'en avais plus. Et j'avais envie de fumer, une féroce envie de fumer.

Il remplit son porte-cigarettes.

FRANÇOIS, à part. — Il est singulier. (Jacques allume une cigarette et lui en offre une.) Merci.

JACQUES, fumant avec volupté. — Ah ! c'est délicieux.

FRANÇOIS. — Tu ne vas pas retourner là-bas, au moins ?

JACQUES. — Si... peut-être.

FRANÇOIS. — Tu peux bien rester ici et causer avec moi. (A part.) Il faut le retenir.

JACQUES. — Tu as quelque chose à me dire ?

FRANÇOIS. — Oui.

JACQUES. — Rien d'important ?

FRANÇOIS. — Enfin... c'est-à-dire...

MARC, entrant. — Bonsoir, messieurs.

FRANÇOIS, à part. — Ah ! ça y est, le choc !

JACQUES. — Bonsoir.

MARC, s'étirant les bras. — Ah ! qu'il fait bon, ce soir !

JACQUES. — N'est-ce pas ? Je le disais tout à l'heure.

MARC. — Vraiment ? Puis-je vous demander une cigarette ?

Il va vers Jacques. François s'élance entre eux.

FRANÇOIS. — Non ! non ! Là-bas, tenez, voilà.

Il lui tend son porte-cigarettes.

MARC. — Merci ! J'avais une envie de fumer, une de ces envies de fumer... (Il prend une cigarette. A Jacques.) Un peu de feu, je vous prie ?

JACQUES. — Volontiers.

FRANÇOIS, s'interposant. — Non, non ! moi ! moi !

Il prend la cigarette de Jacques, la tend à Marc, puis la rend à Jacques.

JACQUES, à part. — Mais qu'est-ce qu'il a ?

MARC. — Ouf !

JACQUES. — Ne trouvez-vous pas qu'il y a des jours ou plutôt des instants... où l'on se... sent vraiment envahi d'optimisme.

MARC. — Oui, l'optimisme. J'adore ça.

FRANÇOIS, à part. — Ils cachent leur jeu. Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARC. — Quelle vie délicieuse on mène ici !

JACQUES. — Quel calme !

MARC. — Quel repos ! Il faut avouer d'ailleurs, mon cher Landève, que vous êtes un maître de maison incomparable !

JACQUES. — Et vous, mon cher des Armoises, le plus indulgent des hôtes.

FRANÇOIS, furieux. — Alors, voyons, vous êtes les meilleurs amis du monde.

JACQUES. — Les meilleurs.

FRANÇOIS. — Alors, je ne vois pas ce que je fais ici, moi, c'est bien, c'est très bien. Qu'est-ce que je demande, moi ; que tout le monde s'entende.

JACQUES. — Mais, les hommes s'entendent toujours.

MARC. — Toujours.

FRANÇOIS. — Oui, mais il y a les femmes.

JACQUES. — Peuh ! Et encore...

MARC. — Je défie bien aujourd'hui une femme de me brouiller avec un ami.

FRANÇOIS. — Ne faites donc pas les malins tous les deux.

MARC. — Ah ! je vous jure que je suis sûr de moi, maintenant, et je pourrais vivre six mois auprès de la pire des coquettes, tenez, auprès d'une femme comme... comme Mme Vaudreuil, sans penser à lui faire la cour.

FRANÇOIS. — Pardon... mais qu'est-ce que le nom de Mme Vaudreuil vient faire là ?

MARC. — Je la prends comme exemple.

FRANÇOIS. — Eh bien, je vous serai obligé, monsieur, d'en choisir une autre...

MARC. — Mais...

FRANÇOIS. — C'est comme ça.

JACQUES. — Ah çà ! voyons, François, qu'est-ce que c'est que ce ton ?

FRANÇOIS. — C'est le mien.

JACQUES. — Ah çà ! tu es fou, nous sommes là à causer tranquillement, paisiblement...

MARC. — Et Monsieur Trévoux reconnaîtra que Mme Vaudreuil est une coquette accomplie.

FRANÇOIS. — Non, monsieur, je ne le reconnais pas.

JACQUES. — Oh !

MARC. — Enfin, monsieur, c'est une gageure. Tout le monde sait que Mme Vaudreuil se fait un jeu de charmer les hommes, et lorsqu'elle les a rendus amoureux d'elle, de s'évader sans se préoccuper de ce qui leur arrivera.

JACQUES. — Ah çà !

FRANÇOIS. — C'est faux, je n'ai jamais rencontré un de ces hommes-là.

MARC. — Allons donc !

FRANÇOIS. — Citez-m'en un. (Un silence.) Vous voyez bien, Mme Vaudreuil est irréprochable ! Elle a un cœur loyal et charmant. Elle est bonne... elle est sincère. Elle n'a jamais ni trompé ni trahi personne. Elle n'a jamais manqué de parole à personne. Elle n'a jamais fait souffrir personne. Vous entendez... personne !

MARC. — Mon Dieu... toutes les opinions sont permises, même lorsqu'elles ne sont pas défendables.

FRANÇOIS. — Eh bien, moi, monsieur, je n'admets pas qu'on en ait une autre que la mienne sur le compte de Mme Vaudreuil.

JACQUES. — François, je te prie...

FRANÇOIS. — Laisse-moi tranquille, toi. Et puisque l'occasion s'en trouve, je suis enchanté de dire ce que je pense de ces petits messieurs, soi-disant bien élevés, de ces parfaits hommes du monde, qui défendent à tout propos la morale, la religion et l'honneur, et dont la vie se passe à colporter toutes les calomnies de salon, à commettre toutes les mufleries distinguées, à salir la réputation des femmes, d'un mot, pour causer en visite. Ils sont chic, ils sont reçus, ils sont fêtés, ils prennent les femmes d'amis et décrochent les grosses dots. Ils ont tout pour eux, seulement, de temps en temps, il se rencontre un homme mal élevé pour dire qu'il les considère comme des goujats. Voilà, et maintenant, monsieur, choisissez là dedans ce qui vous fera plaisir.

MARC. — Ah çà ! monsieur, c'est une provocation.

FRANÇOIS. — Vous avez compris ça.

JACQUES. — Je vous en prie...

MARC. — Inutile, mon cher. Cette affaire ne comporte plus qu'une solution. Monsieur, vous recevrez, demain, deux de mes amis.

FRANÇOIS. — C'est entendu, monsieur.

MARC, remontant vers Jacques. — Je vous demande pardon, mon cher.

JACQUES. — C'est moi qui vous demande pardon. Croyez bien que je suis désolé...

FRANÇOIS, à part. — Ouf ! Eh bien, comme ça, c'est arrangé.

Marc sort.

JACQUES, redescendant. — Tu perds la tête, je pense... Tu vas me faire le plaisir de m'expliquer...

FRANÇOIS. — Je n'ai aucune explication à te donner... laisse-moi.

JACQUES. — C'est inouï !... Enfin, j'aime mieux te donner le temps de te calmer. Nous reparlerons de cela demain matin, tu auras réfléchi et nous arrangerons cette affaire absurde.

FRANÇOIS, à part. — Comptes-y.

JACQUES. — Adieu !

FRANÇOIS. — Adieu !

Jacques sort.

Scène XII

FRANÇOIS, GISELLE

François seul sonne. Pierre entre.

FRANÇOIS. — Priez Mme Vaudreuil de venir me parler.

Pierre sort. François reste seul un instant. Giselle entre.

GISELLE. — Eh bien ?

FRANÇOIS. — Rassurez-vous, tout va bien.

GISELLE. — Ils ne se battront pas ?

FRANÇOIS. — Non.

GISELLE. — C'est bien vrai !

FRANÇOIS. — Je ne vous ai jamais menti.

GISELLE. — Alors, vous avez réussi ?

FRANÇOIS. — Oui !... Oh ! ça n'a pas été commode. Il a fallu de la souplesse, de l'adresse.

GISELLE. — Oh ! Merci, merci ! Vous êtes vraiment mon ami.

FRANÇOIS. — Non.

GISELLE. — Quoi ?

FRANÇOIS. — Je ne suis plus votre ami.

GISELLE. — Oh ! François, voyons, nous avons fait la paix.

FRANÇOIS. — Non, entre une femme comme vous et un homme comme moi, il ne peut y avoir jamais qu'un armistice.

GISELLE. — Et vous dites cela au moment où vous venez de me donner le plus grand témoignage de dévouement, d'attachement.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que cela prouve ? On s'attache à une femme en raison de ce qu'on a à lui pardonner.

GISELLE. — Ah ! vous êtes méchant ce soir.

FRANÇOIS. — Je ne me suis jamais senti plus moi-même.

GISELLE. — En tout cas, vous êtes nerveux...

FRANÇOIS. — Je suis très calme.

GISELLE. — François, écoutez-moi, je veux vous remercier. J'ai pour vous une profonde affection, jamais je ne l'ai senti si vivement. Vous êtes vraiment un honnête homme.

FRANÇOIS. — Et vous, vous n'êtes pas une honnête femme !

GISELLE. — François !

FRANÇOIS. — Non ! vous n'êtes pas une honnête femme. Je ne croyais pas que j'aurais jamais le courage de vous le dire. Mais ce soir, il me semble que j'en ai le droit. Il me semble qu'à la minute où je vous parle, je ressens en un seul coup tout ce que vous m'avez fait souffrir depuis dix ans. J'ai envie de crier tout ce que je n'ai jamais osé dire à personne, tout ce que je n'ai pas osé avouer à moi-même, mes déceptions, mes colères, ma jalousie, ma rancune !

GISELLE. — Comme vous me traitez, François, comme vous me parlez !

FRANÇOIS. — Je vous aime.

GISELLE. — Vous avez une singulière façon de le dire.

FRANÇOIS. — Je parle comme je sens, je suis comme je suis, tel que vous m'avez fait.

GISELLE. — Mais qu'est-ce que vous me reprochez donc ?

FRANÇOIS. — Je vous reproche d'être toujours aimée, sans être capable d'aimer vous-même. Je vous reproche d'être plus coupable que les femmes qui se donnent, qui suivent leur cœur et leurs sens, parce qu'au moins cela prouve qu'elles en ont. Je vous reproche vos sourires, vos yeux, votre beauté, je vous reproche de toujours faire des dettes et de ne jamais les payer.

GISELLE. — Vous êtes fou, voyons !

FRANÇOIS. — Oui, c'est vrai, je suis fou de vous accuser. Ce n'est pas votre faute. Vous êtes comme ça dans toutes les circonstances de votre vie, les plus banales, les plus quotidiennes. Quand vous allez dans les grands magasins, vous marchandez tout et vous n'achetez rien. Eh bien, ils en ont assez, les grands magasins, ils la trouvent mauvaise, les grands magasins, et ils vous disent : « Je suis très malheureux ! »

GISELLE. — Vous êtes malheureux ?

FRANÇOIS. — Parbleu !

GISELLE. — Encore ?

FRANÇOIS. — Toujours par votre faute. Je peux bien vous le dire. Oh ! je n'en suis pas fier, allez ! j'étais bon, moi, j'étais tendre ! j'étais fait pour croire, pour avoir confiance, pour chérir la vie et pour la trouver belle, et bonne, et heureuse. Oui, j'étais fait pour aimer, pour vous aimer. Vous n'avez pas voulu. Alors, moi, je me suis juré de ne plus rien aimer au monde, et je vous jure que j'ai réussi.

GISELLE. — François, François, vous vous trompez, vous êtes encore tel que vous étiez, un bon cœur, un tendre cœur.

FRANÇOIS. — Non, non, c'est fini ! Vous avez gâché tout ça, parce que vous avez sur tous ceux qui vous approchent, je ne sais quelle influence fatale, parce que vous leur jetez des charmes malfaisants, auxquels per-

sonne n'échappe, ni Jacques, ni Marc, ni moi ! Vous êtes Circé, qui changeait tous les hommes en pourceaux !

GISELLE. — C'est abominable ce que vous me dites là. Comment osez-vous ?

FRANÇOIS. — Comment j'ose. Je n'en sais rien ! Je ne comprends pas ou plutôt si, je comprends ! C'est parce que nous ne sommes pas seuls ici.

GISELLE. — Comment ?

FRANÇOIS. — Non ! Il y a ici dans cette pièce tous les hommes et toutes les femmes.

GISELLE. — Qu'est-ce que vous dites ?

FRANÇOIS. — Ne cherchez pas, ils y sont. Ils sont en moi, elles sont en vous. Je suis tous les hommes, vous êtes toutes les femmes. Aussi, c'est effrayant ce que je vous en veux. Et ce n'est pas depuis hier, ce n'est pas depuis dix ans, non, c'est depuis toujours, depuis la nuit des temps. Ah ! m'avez-vous assez bafoué, humilié, trahi ! Ai-je été assez ridicule, lorsque je vous ai livré mon secret et que vous m'avez fait couper les cheveux.

GISELLE. — Quoi ?

FRANÇOIS. — Oui ! quand vous vous appeliez Dalila et que je m'appelais Samson. Ai-je été assez piteux, lorsque vous m'avez fait lâcher ma flotte, et filer après votre galère. Vous vous appeliez alors Cléopâtre et moi je m'appelais Antoine. Et quand vous étiez Eve et que j'étais Adam, ne parlons pas de ce que vous m'avez fait faire. Tout ça pour une pomme, une sacrée pomme qui m'a donné soif pour l'éternité.

GISELLE. — Oh ! vous me faites peur !

FRANÇOIS. — Eh bien, en voilà assez. L'heure de ma revanche est venue.

GISELLE. — Mon Dieu !

FRANÇOIS, lui prenant les mains. — Il fait nuit, nous sommes seuls, et vous allez payer à tous les hommes la dette de toutes les femmes.

GISELLE. — Oh ! laissez-moi ! laissez-moi !

FRANÇOIS. — Non. Je ne vous laisserai pas et vous sentez que j'ai raison, vous sentez que vous avez une faute à expier, un pardon à mériter.

GISELLE, essayant de se dégager. — Oui, oui, peut-être, mais plus tard, non, non.

FRANÇOIS. — Et vous êtes troublée, je le sais, je le sens... Et tout nous jette l'un vers l'autre... c'est pour que vous soyez à moi, que ce soir est si tiède, que cette nuit est si lourde de parfums, que ces étoiles sont si ardentes, Giselle, Giselle, ma chérie. Ne vous défendez plus. Vous m'avez toujours aimé, puisque vous m'avez toujours fait souffrir... Ah ! comme je vous pardonne ! comme je vous pardonne !

Il l'embrasse longuement et de force sur les lèvres ; elle s'arrache à lui.

GISELLE. — Laissez-moi ! laissez-moi ! (Elle lui échappe, il la poursuit, elle saisit son éventail et elle l'en soufflette.) Je vous déteste !

FRANÇOIS. — L'éventail. Vous avez retrouvé votre baguette, vous êtes sauvée.

GISELLE. — Adieu.

FRANÇOIS. — Allez !... Vous êtes pire encore que je ne croyais ! Comme il avait raison, tout à l'heure, cet homme ! ce Marc, de vous traiter comme il l'a fait.

GISELLE. — Moi.

FRANÇOIS. — De dire que vous étiez un être mauvais, nuisible et menteur. Et pendant qu'il disait cela, j'avais envie de l'applaudir et de lui crier : « Bravo ! Bravo ! Encore ! Encore ! »

GISELLE. — Oh ! vous avez permis qu'on m'insultât, vous ?

FRANÇOIS. — Moi ? Ah ! je me bats avec lui, demain.

GISELLE. — Vous. Je ne veux pas, François, je ne veux pas que vous vous battiez.

FRANÇOIS. — Pourquoi ?

GISELLE. — Parce que c'est fou, parce que c'est absurde de risquer sa vie pour une bêtise.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que cela me fait, ma vie. Qu'est-ce qu'elle vaut, ma vie ? Personne ne m'aime, personne ne peut m'aimer.

GISELLE. — François !

FRANÇOIS. — Vous le savez bien, je suis seul, tout seul.

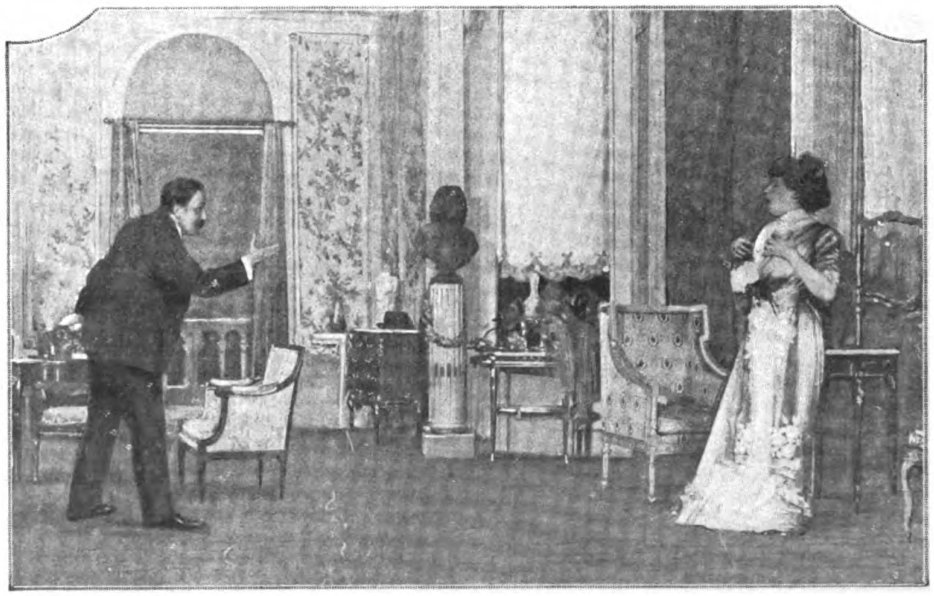
GISELLE. — Non, François, ce n'est pas vrai, je vous défends de vous battre.

FRANÇOIS. — De quel droit ?

GISELLE. — Parce que, parce que je vous aime.

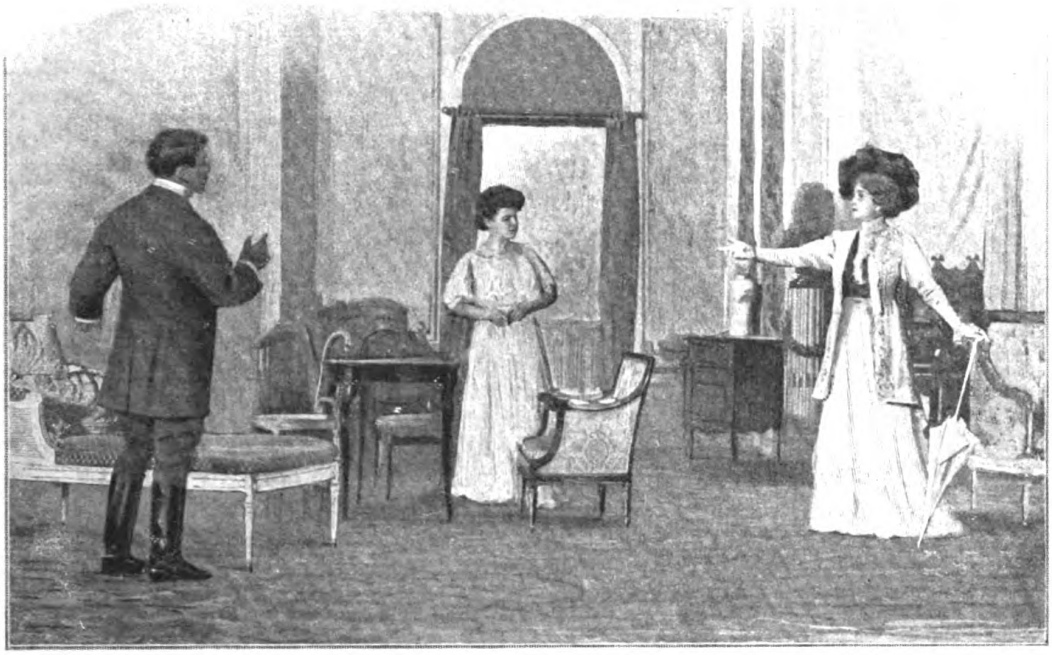
Elle tombe dans ses bras.

RIDEAU



François. Giselle.

ACTE III, SCÈNE XII. François : « *Je vous reproche d'être toujours aimée sans être capable d'aimer vous-même.* »



Jacques. Germaine. Mme Oviedo.

ACTE IV, SCÈNE VIII. — Mme Oviedo : « *Je viens de rapporter à votre mari votre éventail...* »

ACTE IV

Même décor qu'au troisième acte. Le matin.

Scène première

PIERRE, seul, puis GERMAINE

PIERRE. — Ah ! quelle nuit j'ai passée !

Il relève les stores, et met un peu d'ordre dans la pièce.

GERMAINE. — Monsieur n'est pas encore rentré, Pierre ?

PIERRE. — Non, madame. Mais il ne tardera pas, sans doute. Il est sorti à cheval de très bonne heure.

GERMAINE. — Comment, à cheval ! J'ai entendu l'automobile.

PIERRE. — C'était celle de Mme Vaudreuil.

GERMAINE. — Elle est sortie aussi, Mme Vaudreuil ?

PIERRE. — Oui, madame. Elle m'a chargé de dire à madame qu'elle ne serait pas longtemps absente, qu'elle allait faire une course au château des Armoises.

GERMAINE. — Tiens... Bien... bien... Ah ! te voilà, Blanche... Comment vas-tu ?

Pierre sort.

Scène II

BLANCHE, GERMAINE

BLANCHE. — Moi ?... Ah ! si tu savais quelle nuit j'ai passée.

GERMAINE. — Comment ?

BLANCHE. — Oui, à réfléchir... Et alors, je viens prendre congé de toi.

GERMAINE. — Non ?

BLANCHE. — Si ! si ! je t'assure, il vaut mieux que je retourne maintenant auprès de mon mari...

GERMAINE. — Et tes craintes ?... Et ton inspecteur ?...

BLANCHE. — Il ne me fait plus peur. Ce matin, je me sens plus forte.

GERMAINE. — Au moins, tu ne me caches rien ? Personne ici ne t'a fait de chagrin ?

BLANCHE, avec âme. — Oh ! non, non !... Au contraire. Mais ça ne fait rien, je veux rejoindre Edouard. Il me semble que je l'aime mieux qu'avant ! Oh ! si tu savais comme j'aurais du plaisir à le revoir et à l'embrasser !

GERMAINE. — Je n'ose pas insister, ma chérie, pour te retenir, mais tu ne partiras que tantôt au moins ?

BLANCHE. — Oh ! non, j'ai fait tous mes préparatifs. J'ai une voiture... Il y a un train à neuf heures qui me permet d'être à Angers ce soir.

GERMAINE. — Oh ! C'est dommage !

BLANCHE. — Il me reste... il me reste à te remercier et à te prier de remercier ton mari de l'accueil, si bienveillant que j'ai reçu ici.

GERMAINE. — C'est bien naturel.

BLANCHE. — Non, non ! Oh ! ne crois pas ça ... Enfin, je n'oublierai jamais... Oh ! non, jamais...

GERMAINE. — Je suis désolée, tu sais, vraiment désolée... Enfin, je vais au moins t'accompagner jusqu'à la grille.

BLANCHE. — Ne prends pas cette peine. Du reste, tiens... voilà Giselle.

GERMAINE. — Giselle ! Eh bien, alors, adieu, ma chérie, adieu et à bientôt, j'espère.

BLANCHE. — Oui, oui...

Elle remonte et croise Giselle sur la porte. Elles se disent adieu. Blanche disparaît.

Scène III

GERMAINE, GISELLE

GISELLE. — Comment, elle part ?

GERMAINE. — Oui, oui. Enfin, te voilà ! Ah ! si tu savais quelle nuit j'ai passée. D'où viens-tu ?

GISELLE. — Du château des Armoises. J'ai fait la connaissance de la mère de Marc, elle est charmante... Et lui aussi, le pauvre garçon, je venais lui demander un service, un grand service... presque un sacrifice... Il l'a fait très gentiment

GERMAINE, impatientée. — Ah ! bien, bien... mais dis-moi, raconte-moi. Qu'est-ce qui s'est passé, hier soir, entre Jacques et toi ? As-tu réussi ?...

GISELLE. — Oui... c'est-à-dire... oui...

GERMAINE. — Comment ?

GISELLE. — Jacques ne reverra plus Mme Oviedo, et il lui a écrit une lettre qu'elle ne lui pardonnera jamais.

GERMAINE. — Oh ! ma chérie !... Comment te dire... que tu as été bonne...

GISELLE. — Oui, j'ai été très bonne.

GERMAINE. — Ah ! mais, donne-moi des détails... Qu'est-ce que Jacques t'a dit ? Est-ce qu'il m'aime encore?

GISELLE. — Mais oui.

GERMAINE. — J'étais si inquiète, si malheureuse. Je n'ai pas pu rester à ce bal... j'avais la fièvre... Je me suis promenée pendant deux heures dans le parc... toute seule, comme une folle. Je suis rentrée ici à une heure passée. J'ai été frapper à ta porte.

GISELLE. — Ah !

GERMAINE. — Tu ne m'as pas répondu.

GISELLE. — Je dormais sans doute.

GERMAINE. — Alors tu es sûre que Jacques ne la reverra plus ?

GISELLE. — Sûre.

GERMAINE. — Explique-moi, raconte-moi.

GISELLE. — Eh bien... chut !

François paraît au fond.

FRANÇOIS. — Bonjour, Germaine. Bonjour, madame.

GERMAINE. — Bonjour, François. (Petit silence.) Ecoute, Giselle... Je remonte dans ma chambre... Viens me rejoindre dès que tu le pourras... Pour que nous causions de cette œuvre... de cette bonne œuvre... Je t'attends !

Elle sort.

GISELLE. — Oui, je vais venir.

Scène IV

FRANÇOIS, GISELLE

FRANÇOIS. — Bonjour, madame.

GISELLE. — Bonjour, monsieur.

FRANÇOIS. — Comme il fait beau, ce matin !

GISELLE. — Comme il fait beau...

FRANÇOIS. — Et quand je pense qu'hier...

GISELLE. — Oui, quand je pense qu'hier...

FRANÇOIS. — Qu'hier il faisait beaucoup moins beau.

GISELLE. — C'est vrai... Comme le beau temps tient à peu de chose !

FRANÇOIS. — Giselle, Giselle... Je ne sais comment vous dire... je suis si heureux, si heureux... Je n'ai pas l'habitude, moi, je ne sais que me fâcher, c'est assommant... Oh ! le bonheur !

GISELLE, avec reproche. — François !

FRANÇOIS. — Pardon ! c'est que je suis bouleversé, voyez-vous. Quand je songe que vous êtes à moi. Enfin ! que vous allez être ma femme !

GISELLE. — Votre femme...

FRANÇOIS. — Oui.

GISELLE. — Oui... évidemment...

FRANÇOIS. — Oh ! Giselle ! Vivre tous les deux, que ce sera beau ! que ce sera doux !

GISELLE. — Oui... oui !... Mais pourtant...

FRANÇOIS. — Quoi ?

GISELLE. — Je vous ai si souvent entendu parler du mariage en si mauvais termes, avec si peu de sympathie, que j'ai peur...

FRANÇOIS. — Giselle, quand un homme dit du mal du mariage, c'est qu'il n'a pas pu épouser la femme qu'il voulait ou quelquefois qu'il l'a épousée... Vous verrez ! Vous verrez ! comme nous serons heureux... je ne pense plus qu'à cela... J'ai tout préparé, tout prévu.

GISELLE. — Ah !

FRANÇOIS. — Tout... tout !

GISELLE. — Vraiment... tout ?

FRANÇOIS. — Oh ! ne craignez rien, je vous laisserai votre liberté entière, mais enfin, j'ai tout décidé... d'abord pour notre installation. Je connais un appartement délicieux, avec une vue ravissante.

GISELLE. — Sur le parc Monceau ?

FRANÇOIS. — Non, non, sur le Luxembourg.

GISELLE. — Oh ! mais je n'aime pas du tout ça !

FRANÇOIS. — Si, si, vous l'aimerez, je vous assure.

GISELLE. — Mais non.

FRANÇOIS. — Mais si ! Et puis, d'ailleurs, nous ne passerons que six mois à Paris.

GISELLE. — Ah !... Et le reste ?

FRANÇOIS. — A la campagne. Mais pas une campagne comme celle-ci... Fichtre non... La vraie campagne, sans voisinage, sans sports, sans distractions... ce sera exquis ! Tout seuls, tout entiers l'un à l'autre... Oh ! Giselle ! Giselle ! Et puis j'oubliais de vous dire : d'abord nous partirons, nous ferons notre voyage de noces.

GISELLE. — C'est ça ! En Italie, à Florence.

FRANÇOIS. — Oh ! non !

GISELLE. — Mais enfin, mon ami, nous ne pouvons cependant pas le faire entre Limoges et Chalon-sur-Saône.

FRANÇOIS. — Enfin, nous ferons ce que vous voudrez... Nous combinerons un itinéraire, intéressant, précis.

GISELLE. — Pourquoi... Allons-nous-en sans savoir où, par les routes, au caprice de l'automobile, à l'aventure.

FRANÇOIS. — Oh ! non, par exemple ! pas d'automobile... Ah ! les automobiles ! Le brave chemin de fer qui conduit à des stations qu'on sait d'avance, qui sont marquées dans l'indicateur, qui arrivent à des heures fixes, exactement.

GISELLE. — Exactement !

FRANÇOIS. — Et puis quand il n'arrive pas exactement, au moins on peut attraper les employés... Très gentiment, très affectueusement, mais enfin, on peut les attraper, cela soulage.

GISELLE. — François ! François ! Tout est changé depuis hier, tout, excepté nous...

FRANÇOIS. — Comment ?

GISELLE. — Mon ami, je vous aime de tout mon cœur. Je suis heureuse de ce qui est arrivé. Vous m'avez vaincue, vous m'avez conquise, et je ne veux pas, et je ne pourrais pas me reprendre.

FRANÇOIS. — Oh ! Giselle ! que je vous aime !

GISELLE. — Seulement, il y a quelque chose, sur quoi ni vous ni moi ne pouvons rien, et ce quelque chose, c'est nous-mêmes.

FRANÇOIS. — Que voulez-vous dire ?

GISELLE. — Malgré tout l'amour que vous avez pour moi, tout l'amour que j'ai pour vous, nous aurons beau faire, je reste la femme de l'indépendance et de l'automobile, et vous l'homme de la régularité, de l'indicateur.

FRANÇOIS. — Giselle !

GISELLE. — Enfin, admettons ! Nous voilà mariés. Quelle tête ferez-vous quand on me fera la cour ?

FRANÇOIS. — On ne vous la fera pas.

GISELLE. — Mais si.

FRANÇOIS. — Mais non !

GISELLE. — Mais si ! Qu'est-ce que vous direz quand je sortirai sans vous dire où je vais ?

FRANÇOIS. — Vous me le direz.

GISELLE. — Non.

FRANÇOIS. — Alors, je sortirai avec vous.

GISELLE. — Ah ! non !

FRANÇOIS. — Alors, vous ne sortirez pas du tout !

GISELLE. — Vous voyez bien !... Ecoutez-moi, François, je vous donnerai tout le bonheur que je pourrai. Mais pourquoi vouloir que je sois votre femme, quand je peux rester votre maîtresse !

FRANÇOIS. — Quoi ?

GISELLE. — Est-ce que ce n'est pas plus beau, est-ce que ce n'est pas plus fier... Je veux être celle à qui rien ne vous liera, que votre cœur. Quel besoin avons-nous

de mêler à cela un notaire affreux et un maire radical ? François, je ne veux pas que vous m'aimiez par devoir, je veux que vous ne m'aimiez que par amour.

FRANÇOIS. — Mais ce n'est pas possible !

GISELLE. — Ce sera ma coquetterie, voyons ! Il faut bien que je reste un peu coquette.

FRANÇOIS. — Assez. Giselle, je comprends ! Oui, vous avez raison, vous êtes restée la même. Vous ne vous êtes donnée que par surprise, par pitié, que sais-je ! Vous ne voulez d'autres liens que ceux que vous pouvez rompre d'un mot, d'un sourire... Vous m'aimez peut-être, mais moins que votre orgueil, que votre liberté. Eh bien, ce n'est pas assez, je ne veux pas de cet amour-là ! Il est trop différent du mien... Non, non, je n'en veux pas !

GISELLE. — François, François, Ne vous faites pas de peine et ne m'en faites pas aussi... Je vous jure que je suis la plus sage peut-être, parce que je suis la moins bonne... Peut-être aussi parce que je vous aime mieux que vous ne m'aimez.

FRANÇOIS, haussant les épaules. — Vous ?...

GISELLE. — Mais oui ! (Elle aperçoit Garin qui entre.) Bonjour, mon cher maître. Excusez-moi, j'ai à parler à Germaine; à tout à l'heure !

Elle sort.

Scène V

GARIN, FRANÇOIS

GARIN. — Comment allez-vous, mon bon ami ?

FRANÇOIS. — Merci... Très bien... merci...

GARIN. — Qu'est-ce que vous avez ?

FRANÇOIS. — Rien ! rien ! Jacques ne m'a pas demandé ?

GARIN. — Pas que je sache. Mais qu'est-ce que vous avez ?

FRANÇOIS. — Oh ! ne me demandez rien. Vous ne pouvez pas comprendre ? Il faudrait savoir... des choses...

GARIN. — J'en sais peut-être une ou deux...

FRANÇOIS. — Que voulez-vous dire ?

GARIN.— Mon Dieu, qu'il a pu arriver qu'hier soir, vers minuit, un vieux monsieur, qui ne croit pas aux fantômes, en ait de sa fenêtre aperçu deux, dont l'un vous ressemblait étrangement, qu'il les ait vus se diriger vers votre pavillon par un chemin tout bleu de lune, qu'il les ait regardés s'éloigner, appuyés l'un sur l'autre... L'ombre des branches tremblait devant eux... Les grillons, qui sont gens de foyer, se taisaient, un peu choqués. Alors, le vieux monsieur médita et se dit que lorsque les fantômes s'en vont par deux, ce ne sont pas des fantômes, car ce serait bien dommage.

FRANÇOIS. — Mais...

GARIN. — Vous voyez, mon ami, que j'avais toutes les raisons du monde de penser que ce matin je verrais un homme heureux.

FRANÇOIS. — Heureux ! Heureux !

GARIN. — Mais... Comment ?...

FRANÇOIS. — Je ne peux pas vous dire.

GARIN. — Parlez... Parlez donc ! Vous avez besoin d'un ami.

FRANÇOIS. — Eh bien, oui !... Et puis je souffre trop ! Oui, j'ai cru, j'ai eu le droit de croire que j'avais enfin triomphé de sa volonté, de sa fierté !... Mais ce que je voulais d'elle, croyez-vous donc que c'était la joie d'une heure ? Non, non, c'était l'avoir à moi, toujours, la garder, être son compagnon, son mari.

GARIN. — Eh bien ?

FRANÇOIS. — Eh bien, elle refuse.

GARIN. — D'être votre femme ?

FRANÇOIS. — Oui. Et dire qu'hier, je me croyais malheureux ! Je me vantais ! Maintenant, je sais de quoi ma douleur est faite. Hier, ce n'était que de bonheurs manqués ; aujourd'hui, c'est de bonheur perdu.

GARIN. — Mon ami, ne parlez pas du bonheur. Il n'est plus fait pour ce temps-ci. Le bonheur est une chose simple et nous ne sommes plus des êtres simples. Le bonheur, ça ne se porte plus du tout. Il est démodé comme les crinolines et les cachemires de l'Inde. Il s'est retiré en province avec le dernier cœur et la dernière chaumière, et quand on le rencontre dans un chemin creux, on ne le reconnaît plus, on l'a oublié. Pour nous consoler, il nous reste quelques joies, et un assez grand nombre de plaisirs. Pourquoi demander à l'existence et à cette dame autres choses que ce qu'elles peuvent donner ?

FRANÇOIS. — Parce que je l'ai trop longtemps, trop durement aimée pour me contenter d'un peu d'elle, pour ramasser les miettes de sa vie. Etre son amant, mentir, me cacher, non, j'aime mieux rien ! Je ne pourrais pas, je ne pourrais pas ! Je ne suis pas le monsieur des petits rendez-vous, des caresses furtives, du rez-de-chaussée où l'on se recoiffe à huit heures, avant d'aller dîner en ville.

GARIN. — C'est pour cela qu'on dîne si tard ! Alors ?

FRANÇOIS. — Alors, c'est fini, c'est fini !

GARIN. — Oui.

FRANÇOIS. — Oh ! je vous le jure sur l'honneur, mon ami, vous ne m'auriez pas revu, si je n'étais obligé de rester ici pour attendre les témoins de M. des Armoises.

GARIN. — Un duel ?

FRANÇOIS. — Oui, demain, je recevrai en l'honneur de Mme Vaudreuil, un joli coup d'épée !

GARIN. — Pourquoi ?... Rien ne prouve.

FRANÇOIS. — Si, si, d'abord parce que ce brave Marc est un grand tireur. Et surtout, mon ami, parce qu'il a raison ; le jugement de Dieu !

GARIN. — Oh ! depuis le moyen âge, Dieu a renoncé à porter aucun jugement sur nos affaires... Il est découragé.

PIERRE, entrant. — On vient d'apporter ce mot pour M. Trévoux.

FRANÇOIS. — Qui ça ?

PIERRE. — Le cocher de M. des Armoises. C'est urgent.

FRANÇOIS, ouvre la carte, la lit, puis la froisse. — Oh ! c'est bien ! Il n'y a pas de réponse. (Pierre sort.) Voilà... Ça n'a pas de nom, il me fait des excuses !...

GARIN. — Marc ? Ah !

FRANÇOIS. — Lisez ! des excuses. Ce bretteur, c'est inouï !

GARIN. — Oh ! je suis bien content.

FRANÇOIS. — Ainsi, j'aurai perdu la dernière chose qui me restait d'elle, la joie de me battre pour la défendre : songez donc, j'aurais peut-être été blessé gravement... Elle aurait eu des remords, de l'angoisse, elle aurait été malheureuse pour moi... Et je n'aurai même pas ça ! Et toute ma vie aura été perdue, inutile, mauvaise. Je n'aurai cru en rien, je n'aurai cru en personne, et, quand je me retournerai vers mon passé, je n'y trouverai même pas cette douceur : un beau souvenir ! Oh ! je suis le plus misérable des hommes.

GARIN. — Non... J'en sais de plus à plaindre que vous.

FRANÇOIS. — Ah ! qui donc ?

GARIN. — Celui qui n'a jamais connu ces souffrances-là...

François le regarde avec surprise.

FRANÇOIS, lui serrant la main. — Pardon ! Quand je pense que nous sommes là deux hommes, deux pauvres hommes, qui n'ont jamais fait de mal à personne, et tous les deux malheureux, moi, parce que j'ai souffert, vous, parce que vous n'avez pas souffert, et tout ça, à cause des femmes... Ah ! les femmes... les femmes !... Je m'en vais attraper le jardinier !...

Il sort.

Scène VI

GARIN, JACQUES

GARIN, seul. — Il y a une chose qui vous console de ne pas avoir été aimé, ce sont les embêtements de ceux qui le sont... Et ça ne vous console pas du tout.

JACQUES, entrant en costume de cheval tenant des journaux à la main. — Bonjour, mon cher maître.

GARIN. — Bonjour, mon bon ami, je suis bien aise de vous voir.

JACQUES. — Qu'y a-t-il ?

GARIN. — Une bonne nouvelle. François vient de recevoir de M. des Armoises une lettre d'excuses.

JACQUES. — Comment, mais c'est Marc qui était l'insulté !

GARIN. — Mais justement ! dans les affaires d'honneur, l'absurdité est de règle... bref, tout est arrangé.

JACQUES. — Tant mieux, je suis enchanté. Cette histoire stupide me tracassait... (Il va sonner.) Voulez-vous les journaux, mon cher maître ?

GARIN. — Merci, je vais m'installer sur la terrasse près de mon ami, le vieux rosier. Est-ce que vous ne croyez pas qu'ils ont tort de vouloir refleurir, les vieux rosiers ?

JACQUES. — Qu'est-ce que vous dites ?

GARIN. — Rien ! Rien ! A tout à l'heure !

Il sort.

Scène VII

JACQUES, Mme OVIEDO

Mme OVIEDO, entrant. — Bonjour.

JACQUES. — Comment ?

Mme OVIEDO. — Vous ne m'attendiez pas ?

JACQUES. — Mon Dieu, pas beaucoup.

Mme OVIEDO. — J'ai reçu votre mot.

JACQUES. — Ah ! oui... oui... mon mot... Votre mari va bien ?

Mme OVIEDO. — Très bien, très bien. Et votre femme ?

JACQUES. — Très bien, très bien.

Mme OVIEDO. — Ah ! Cependant, dans cette lettre que vous m'avez fait porter tout à l'heure, vous me disiez qu'elle était souffrante.

JACQUES, bafouillant. — Oui... elle est souffrante... justement...

Mme OVIEDO. — Ne prenez pas cet air stupide. Je ne veux pas que vous gâtiez le souvenir que j'aurai de vous.

JACQUES. — Comment sera-t-il fait, ce souvenir ?

Mme OVIEDO. — Ce sera celui d'un homme très fin, très délicat... et surtout... surtout plein d'à-propos...

JACQUES. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme OVIEDO. — Cela veut dire que vous, vous avez évidemment senti ce qui se passait en moi, que vous avez voulu aller au-devant de mes désirs, et que, très galamment, vous avez pris pour vous le vilain rôle ; c'est très chic, très chic...

JACQUES. — Je ne comprends pas.

Mme OVIEDO. — C'est pourtant clair ! Vous avez deviné que j'étais sur le point de vous dire : « Mon ami, les plus jolies choses ont une fin... C'est même parce qu'elles en ont une qu'elles sont les plus jolies choses. Nous avons échangé deux fantaisies. Rendez-moi la mienne, reprenez la vôtre ! Elles sont toutes deux en bon état... Laissons-les s'envoler chacune de son côté... »

JACQUES. — Mais...

Mme OVIEDO. — Bref, lorsque vous m'avez écrit que votre femme était souffrante, je me préparais moi-même à ce que mon mari eût une crise de foie.

JACQUES. — Oui, je vois bien, vous m'en voulez.

Mme OVIEDO. — Moi ?... Pas le moins du monde et je vais vous en donner la preuve !

JACQUES. — La preuve ?

Mme OVIEDO. — Parfaitement. Si je me suis risquée ici de si bonne heure, c'est que je viens vous rendre un service.

JACQUES. — Ah !

Mme OVIEDO. — Un grand service.

JACQUES. — Inutile de me menacer.

Mme OVIEDO. — Ne plaisantez pas. Je viens vous donner un conseil de bonne amitié.

JACQUES. — J'écoute.

Mme OVIEDO. — Eh bien, restez un peu plus chez vous.

JACQUES. — Pourquoi ?

Mme OVIEDO. — Croyez-moi, occupez-vous un peu plus de votre femme ; enfin, veillez davantage sur votre intérieur.

JACQUES. — Oh ! ma chère, je vous en prie...

Mme OVIEDO. — Ne vous fâchez pas, vous auriez tort.

JACQUES. — Mais, enfin.

Mme OVIEDO. — Il se passe tant de choses qu'on ignore.

JACQUES. — Pas chez moi.

Mme OVIEDO. — Tenez, par exemple, tout à l'heure, ma femme de chambre me racontait que ce matin, entre chien et loup, mon jardinier avait aperçu une forme blanche qui sortait du pavillon de M. Trévoux, dévalait à travers la prairie et se réfugiait dans cette maison.

JACQUES. — Ce n'est pas possible.

Mme OVIEDO. — Oh ! mon Dieu... déjà dix heures, il faut que je me sauve... Adieu... Ah ! non, j'oubliais.

JACQUES. — Quoi encore ?

Mme OVIEDO. — De vous rendre ceci. C'est un éventail que j'ai trouvé dans l'herbe, en venant ici. Il est sans doute à l'une de ces dames, et, comme il est fort beau, celle qui l'a perdu doit le regretter.

JACQUES, l'ouvrant. — Mais c'est l'éventail de Germaine. Elle l'avait hier soir.

Mme OVIEDO. — Il est à elle... Oh !

JACQUES. — Vous le connaissez bien.

Mme OVIEDO. — Je n'avais pas remarqué. Oh ! comme il est mouillé ! Il a reçu toute la rosée de la nuit.

JACQUES. — Pardon, où l'avez-vous trouvé ?

Mme OVIEDO. — Je vous l'ai dit, là-bas... au bord des bégonias, près de la porte du pavillon de M. Trévoux.

JACQUES, regardant un instant l'éventail, puis comme s'il chassait une idée. — Ah !

Mme OVIEDO. — Du reste, vous allez pouvoir vous en informer, voici votre femme.

Scène VIII

LES MÊMES, GERMAINE

Germaine entre, aperçoit Mme Oviedo et reste immobile.

GERMAINE. — Vous !

Mme OVIEDO. — Ah ! chère amie, vous avez bien voulu, il y a huit jours, rendre à mon mari ma boîte à poudre. Je viens de rapporter au vôtre, votre éventail. Nous sommes quittes. Adieu.

Elle sort.

Scène IX

JACQUES, GERMAINE

JACQUES. — Ecoute-moi !

GERMAINE. — Jacques !

JACQUES. — Si Mme Oviedo a voulu me voir, c'était...

GERMAINE. — Quoi ?

JACQUES. — Sais-tu où l'on a retrouvé ton éventail ?

GERMAINE. — Non.

JACQUES. — A la porte de François... Et sais-tu par qui il a été perdu ? Par une femme qui, au petit jour, a été vue s'enfuyant du pavillon...

GERMAINE. — Et alors ?

JACQUES. — Et alors...

GERMAINE. — Est-ce que par hasard tu me soupçonnerais d'être cette femme ?

JACQUES. — Non.

GERMAINE. — Non ?

JACQUES. — Non. J'ai été énervé, agacé des insinuations de Mme Oviedo, mais je ne crois pas... Non, non, je ne te soupçonne pas, je te jure... mais explique-moi...

GERMAINE. — Alors, tu ne doutes pas de moi ?

JACQUES. — Non, Germaine.

GERMAINE. — Eh bien, si tu m'aimais, tu douterais de moi !...

JACQUES. — Hein ?

GERMAINE. — Oui, si tu m'aimais, devant cette dénonciation, devant cette preuve qu'on t'a fournie, tu aurais de la fureur, de la rage, tu t'emporterais, tu m'injurierais, tu me battrais, tu me tuerais, enfin, tu serais gentil.

JACQUES. — Ça, c'est trop fort ! Tu me reproches ma confiance en toi ?

GERMAINE. — Ah ! voilà le grand mot lâché... Il ne te suffit pas de m'avoir trompée lâchement, méchamment, il faut encore que tu m'accables de cette chose humiliante, blessante, insultante : la confiance.

JACQUES. — Ça, c'est fantastique !

GERMAINE. — On t'aurait porté la même accusation contre ta maîtresse, tu aurais cru à sa faute, à elle ! Moi ! tu n'y crois pas, parce que je suis ta femme ! Une maîtresse, c'est quelque chose qu'on a peur de perdre, mais une femme, votre femme, peuh !... On ne redoute rien... On a des titres de propriété, des contrats, des paperasses. Nous autres, nous sommes des immeubles... C'est gai... Ah ! la confiance ! la confiance ! Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que plus un mari est coupable, plus il a confiance.

JACQUES. — Oh ! oh ! oh ! Et, si tu étais ma maîtresse, qu'est-ce que tu me dirais ?

GERMAINE. — Le contraire !

JACQUES. — Mais, enfin, Germaine, où veux-tu en venir ?

GERMAINE. — A te dire que ta sécurité n'est pas seulement offensante, elle est maladroite...

JACQUES. — Comment ?

GERMAINE. — Oui, cet éventail est à moi, et si tu t'étais donné la peine de réfléchir, tu aurais découvert bien d'autres preuves.

JACQUES. — Lesquelles ?

GERMAINE. — Quand tu es revenu au bal, m'y as-tu retrouvée ?

JACQUES. — Non.

GERMAINE. — Et m'as-tu retrouvée dans ma chambre quand tu es rentré ?

JACQUES. — Je ne sais pas.

GERMAINE. — Tu vois !... Et depuis huit jours, il t'a paru naturel que je supporte ta trahison avec cette résignation, cette indifférence, ça ne t'a pas étonné ?

JACQUES. — Enfin !

GERMAINE. — Eh bien, c'est que tu ne me connais pas.

JACQUES. — Germaine ! Germaine ! dis-moi, explique-moi...

GERMAINE. — Je n'ai rien à te dire.

JACQUES. — Eh bien, tu es parvenue à tes fins ! Tu as voulu m'inquiéter, me tourmenter. Tu as réussi. Je ne sais plus. Ah ! Germaine. Evidemment, j'ai eu des torts envers toi, de grands torts ! Mais je t'aime, moi, alors je les avais oubliés. Et maintenant j'ai beaucoup de peine... Il m'arrive ce chagrin sur lequel je ne comptais pas... que je pensais m'être toujours épargné... Je doute... de toi...

GERMAINE. — Oh ! Jacques, si tu m'aimais, tu ne douterais pas de moi !...

JACQUES. — Hein ?

GERMAINE. — Oui. Si tu m'aimais, tu me jugerais avec ton cœur et pas avec ta raison. Rien de ce qu'on t'a dit, rien de ce que je t'ai dit ne compterait, parce que, malgré tous les soupçons, toutes les preuves, tu ne me retirerais pas cette chose si douce, si belle, et que je n'ai pas mérité de perdre.

JACQUES. — Quoi ?

GERMAINE, baissant la tête. — Ta confiance !

JACQUES. — Mais, Germaine, tu m'affoles, tu m'ahuris, je ne sais plus ce qu'il faut croire !

GERMAINE. — Mes yeux !

JACQUES, la prend dans ses bras. — Ma chérie ! Alors, tu veux bien oublier la peine que je t'ai causée. Je ne le ferai plus... je te le jure.

GERMAINE. — Méchant ! Enfin, il te sera beaucoup pardonné parce que je t'aurai beaucoup aimé.

Scène X

GARIN, JACQUES, GERMAINE

GARIN, entrant. — Oh ! pardon.

JACQUES. — Restez, mon cher maître.

GERMAINE. — Vous voyez un ménage qui vient d'être sur le point de se brouiller.

GARIN. — Mais je le vois bien... Et pour quelle absence de raison ?

GERMAINE. — Jacques a cru que je l'avais trompé.

GARIN. — Comment ?

JACQUES. — A cause de cet éventail perdu cette nuit devant la porte de François.

GERMAINE. — Par une femme qui sortait de chez lui.

GARIN, qui a pris l'éventail. — Cet éventail, mais je le reconnais, c'est le vôtre.

GERMAINE. — Oui.

GARIN. — Il était là hier soir sur cette table.

GERMAINE. — Oui, je l'avais oublié...

GARIN, réfléchissant. — Parfaitement... mais oui... parfaitement.

JACQUES. — Qu'est-ce que vous dites ?

GARIN. — Vous êtes heureux, mes chers amis, tout à fait heureux ?

GERMAINE. — Oh ! oui...

GARIN. — Donc, vous permettrez qu'on le soit autour de vous ?

GERMAINE. — Certainement.

GARIN. — Eh bien, voulez-vous m'aider à commettre une bonne action ?

GERMAINE. — De tout mon cœur.

GARIN. — Alors, écoutez-moi : supposons que vous n'êtes pas encore réconciliés...

JACQUES. — Oh ! ce n'est pas possible.

GARIN. — Supposons... Bien. Mme Vandreuil va rentrer ?

GERMAINE. — Oui, d'un moment à l'autre.

GARIN. — Eh bien, quand elle arrivera, je vous en prie, faites semblant d'être encore en pleine colère, en pleine jalousie...

JACQUES. — Mais pourquoi ?

GARIN. — Fiez-vous à moi, je vous en supplie.

JACQUES. — Mais qu'est-ce que vous allez faire ?

GARIN. — Ceci.

JACQUES et GERMAINE. — Hein ?

GARIN. — Regardez cette peinture. Elle représente l'amour aveuglé par son bandeau, ayant perdu sa route, et qu'un vieux berger qui a presque mon âge remet dans le bon chemin... comme il est laid, le vieux berger !...

GERMAINE. — Oh ! oui, il est affreux !

GARIN. — C'est moi ! Vite, disputez-vous... soyez nerveux, furieux, méchants. Allez ! Allez donc !

GERMAINE. — Canaille... je l'adore !

JACQUES. — Misérable... je l'adore !

Giselle entre.

Scène XI

LES MÊMES, GISELLE

GERMAINE. — Je ne te pardonnerai jamais... Ça me fait une peine de te dire ça !

JACQUES. — Moi non plus, puisque tu refuses de t'expliquer.

GISELLE. — Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

GARIN. — Ah ! chère madame, vous arrivez bien, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

GISELLE. — Quoi ?

GARIN. — Oui, pour réconcilier ces deux enfants-là. Jacques se croit trompé.

GISELLE. — Non ?

GARIN. — Et Germaine ne peut se justifier.

GISELLE. — Toi, Germaine ?

GERMAINE. — Il paraît.

JACQUES. — Germaine !

GERMAINE. — Je le déteste...

GISELLE. — Voyons, Jacques, c'est fou ! Comment pouvez-vous croire que Germaine... ce n'est pas vrai... Je jure que ce n'est pas vrai !

JACQUES. — Il y a une preuve.

GARIN. — Malheureusement... une preuve matérielle...

GISELLE. — Laquelle ?

GARIN. — Celle-ci.

Il lui montre l'éventail.

GISELLE, avec un mouvement de stupeur. — Quoi, ce...

GARIN. — Oui... Cet éventail qui est celui de Germaine et qu'on a ramassé, ce matin, au seuil de notre ami François.

JACQUES. — Ainsi, vous voyez.

GERMAINE. — Tu vois.

GARIN. — Qui pourrait expliquer cela ? Ce n'est pas moi !

JACQUES. — Ni moi !

GERMAINE. — Ni moi !

GISELLE. — Voyons, cet éventail a pu être pris à Germaine et égaré par une autre personne

JACQUES. — Allons donc ! Elle l'avait hier soir ici. Je l'ai vu dans ses mains.

GISELLE. — Eh bien, rien n'est plus simple. Elle l'a laissé tomber en se promenant.

JACQUES. — Non ! non !

GARIN. — Car, ce que... ce que vous ignorez, c'est que ce matin, à l'aube, on a vu sortir, du pavillon de François, une femme qui y avait passé la nuit. On l'a vue. On ne l'a pas reconnue... mais on l'a vue.

GERMAINE. — Et alors c'est moi qu'il soupçonne.

JACQUES. — Oui, je te soupçonne.

GISELLE. — Oh !

GARIN. — Hélas ! qui cela pourrait-il être ?

JACQUES. — Qui ?

GISELLE. — C'est moi.

JACQUES. — Vous !

GISELLE. — C'est moi qui avais pris son éventail. C'est moi qui l'ai perdu cette nuit, là où on l'a retrouvé.

GERMAINE. — Toi !

GARIN, à part. — Allons donc !

JACQUES. — Oui, vous voulez sauver votre amie... mais...

Scène XII

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS, entrant. — Je viens vous dire adieu, car cette fois, je m'en vais...

GISELLE. — Non, François, vous ne partirez pas, ou du moins, vous ne partirez pas seul... Mes amis, je vous présente mon fiancé. Ah !

FRANÇOIS. — Non, non, n'en croyez rien. Je vous remercie, madame, mais je ne veux pas de cette charité.

JACQUES. — Ah ! vous voyez bien !

GISELLE. — Soit... Mais comme moi, je veux que Jacques n'ait plus aucun doute, je dirai donc la vérité. Et je ne pense pas que, cette fois, monsieur Trévoux me démente. Je vous présente mon amant !

FRANÇOIS. — Giselle !

GISELLE. — Oui... oui... Je l'avoue humblement devant tous. (Elle regarde François.) J'ai voulu lutter contre l'amour. J'ai été la plus faible, et je suis heureuse de ma défaite.

GARIN. — Le miracle !

GISELLE. — François, un soldat vaincu brise son épée avant de la rendre au vainqueur. (Elle casse l'éventail.) Voici la mienne.

GARIN. — Et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il n'est pas à elle.

GISELLE. — Je la rends à mon mari. Je n'aurai plus jamais d'éventail... je vous le promets.

FRANÇOIS. — Je ne sais que dire... Je suis si heureux... si heureux... Ah ! maintenant que je suis votre maître... vous verrez comme je vous obéirai...

GISELLE. — Mon ami...

PIERRE, apportant un paquet. — Ce paquet vient d'arriver de Paris pour Mme Vaudreuil.

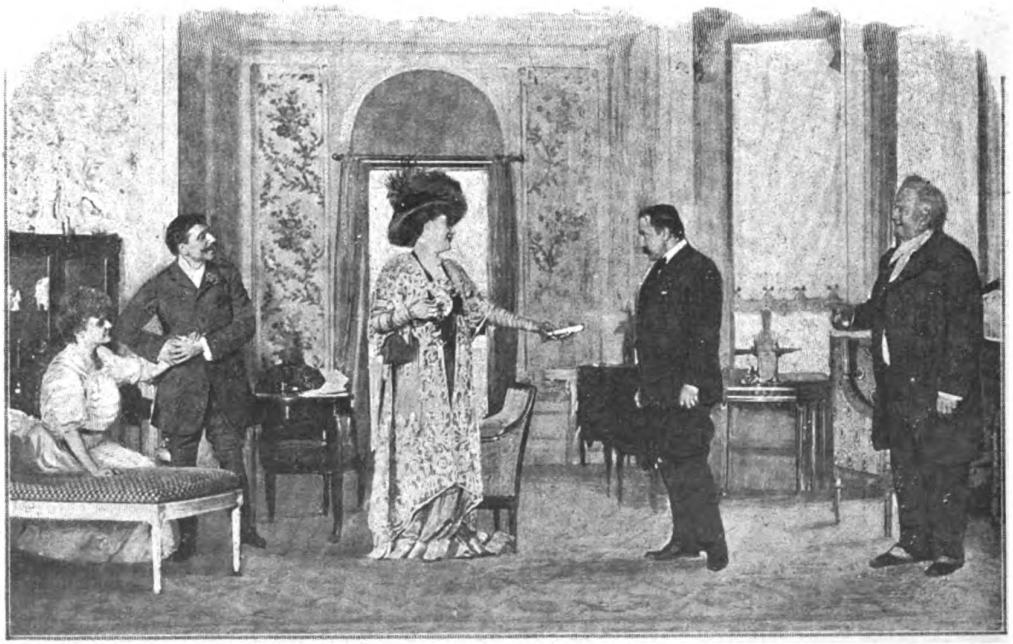
GISELLE. — Ah ! oui... je sais ce que c'est.

GERMAINE. — Quoi donc ?

GISELLE. — C'est un éventail.

FRANÇOIS. — Déjà !

RIDEAU



Germaine. Jacques. Giselle. François. Garin.

ACTE IV, SCÈNE XII. — Giselle : « *Je n'aurai plus jamais d'éventail, je vous le promets.* »

The play *l'Éventail* is entered according to act of Congress, in the year 1907, by MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

de faire autre chose et mieux, les auteurs de *l'Amour veille* ne fussent plus spirituels. Et, en vérité, on n'a pas exploité pendant longtemps et avec autant de fruit un genre dramatique défini sans qu'il vous en demeure une empreinte.

» Aussi, y a-t-il, dans *l'Eventail*, beaucoup de fantaisie, et de la plus exquise, de la plus amusante, à quoi se mêlent des caractères vrais, dessinés sur nature. »

Tandis que M. Adolphe Brisson, dans *le Temps*, estime que les deux brillants auteurs n'auraient pas dû aborder la comédie de caractère sans renoncer aux procédés de la petite comédie : « Il faut choisir, ou faire le *Misanthrope*, ou faire les *Sentiers de la vertu* ; ces sortes de pièces ne se pouvant guère fondre ensemble. » C'est une théorie, soutenable mais discutable aussi, comme toutes les théories. M. Brisson convient néanmoins, du reste, que *l'Eventail* n'est point désagréable : « Le dialogue pétille ; cent détails piquants retiennent l'attention et l'amusent. Une verve abondante circule à travers les scènes. C'est très gai. »

M. Adolphe Brisson a, par les quelques lignes que nous venons de citer, exprimé ses restrictions et résumé fort exactement celles qu'ont faites quelques membres de la critique, restrictions qui semblaient d'ailleurs n'avoir été formulées que pour faire mieux apprécier les éloges qui les concluaient : ainsi qu'une tige hérissée de quelques épines se couronne d'un épanouissement de roses.

M. François de Nion, par exemple, dans *l'Echo de Paris*, trouve que l'action est ténue et se pourrait rapporter en trois lignes :

« Mais — ajoute-t-il — il me faudrait des pages pour noter l'esprit merveilleux du dialogue, l'esprit le meilleur, le plus fin, le plus tendre et le plus profond, de « derrière les fagots », qu'ait produit encore la marque pétillante de Flers et Caillavet ; ce dialogue où nul trait ne s'élève sans laisser une trace lumineuse, où nul mot ne retombe sans un jaillissement d'étincelles. Souvent, à la vérité, ce feu d'artifice tiré par des personnages présente quelque chose d'un peu superficiel. Ma critique sera qu'on entend trop souvent la voix spirituelle des collaborateurs à travers les répliques des comédiens ; c'est un défaut, il est beau. S'en fâcher serait imiter ceux qui se plaignent quand l'épouse est trop jolie. Ce n'est qu'à la réflexion qu'un mari ou un critique regrette ces choses-là. »

Et M. Paul Souday dit également, dans *l'Eclair* :

« *L'Eventail* est une comédie légère, pimpante, pétillante d'esprit, parée des mêmes grâces qui ont fait la fortune des *Sentiers de la Vertu* et de *l'Ange du Foyer*, de *Miquette* et de *l'Amour veille*.

» Il y a bien, au fond, un grand sujet : mais il n'est qu'indiqué. Et, selon leur coutume, les auteurs ont songé surtout à nous amuser. Bien que cette jolie pièce ne soit pas sans défaut, il faut tout d'abord constater la fine et rare qualité du plaisir qu'elle offre, le ragoût de ce dialogue si moderne et « dernier bateau », où des aperçus d'artiste et de lettré se mêlent à des blagues de fumoir, où des nouvelles à la main côtoient un pastiche de *l'Anthologie*, une esquisse de paysage, une citation de La Rochefoucauld, et qui constitue un bien savoureux amalgame d'esthétisme et de parisine. Jamais, à ce point de vue, MM. de Flers et de Caillavet n'ont fait mieux. »

Et M. Henry de Gorsse, dans *la Patrie* :

« MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet sont les deux auteurs les plus à la mode. Les théâtres de Paris s'arrachent leurs pièces, avant qu'elles soient faites, et les heureux directeurs, qui ont la bonne fortune de pouvoir afficher une de leurs jolies comédies, sont à peu près certains, pendant de longues soirées, de connaître les joies du maximum.

» D'où viennent pareille vogue et pareil succès ? D'abord, de ce que MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet ont infiniment de talent, d'esprit et de métier ; mais ensuite, et surtout, de ce qu'ils ont su trouver le théâtre scintillant, pailleté et un peu artificiel, qui convenait à notre époque.

» Il fallait, pour réussir dans cette tentative un peu hasardeuse, beaucoup de tact et d'expérience. MM. de Flers et de Caillavet ne manquent ni de l'une ni de l'autre de ces qualités. Aussi ont-ils triomphé, dès leurs premiers essais, sans que personne ait songé à leur en vouloir. Ils l'ont d'ailleurs fait avec une élégance charmante et raffinée d'hommes du monde. Ils ont le sourire, et, ce qui est mieux, le sourire de Paris.

» Les voici donc qui tiennent à la fois deux affiches : celle de la Comédie-Française, avec *l'Amour veille*, celle du Gymnase, avec *l'Eventail*. Cela inciterait à une comparaison si, dans les deux pièces ne se retrouvaient les mêmes qualités et, un peu aussi, les mêmes défauts, en admettant que l'on puisse appeler « défauts » l'abus délicieux qu'ils font de leur esprit. Cependant, dans *l'Eventail*, ils semblent avoir été moins prodigues de *concetti*, et cette fine, délicate et très humaine comédie n'en a, croyez-moi, que plus de charme. »

M. Louis Artus observe dans *le Petit Journal*, que *l'Eventail*, le succès nouveau de MM. de Flers et de Caillavet, c'est l'histoire d'une coquette et d'un misanthrope :

« Mais — poursuit-il — c'est mieux que leur histoire, c'est l'étude de leurs deux caractères. Par là, les auteurs se sont élevés au ton de la grande comédie. Ils n'auront pas à s'en plaindre. Je préfère *l'Eventail* à la plupart des pièces de MM. de Flers et de Caillavet. Pourtant ces charmants successeurs de Meilhac et Halévy comptent à leur actif de nombreux et mérités succès. »

Enfin, dans *le Siècle*, M. Camille Le Senne estime que la collaboration de MM. de Flers et de Caillavet est décidément un des plus agréables phénomènes de notre renouveau théâtral :

« Et c'est aussi un phénomène qui, prudemment peut-être, courtoisement à coup sûr, corrige sa fréquence à se produire par sa bonne grâce à très peu insister. Moins encore que *l'Amour veille*, qui mettait une sorte de parti pris à ne pas approfondir le troublant problème de la force de résistance des vertus féminines, *l'Eventail* évite de creuser la psychologie des Célimènes. Jamais nos modernes Meilhac et Halévy n'ont été plus effleureurs que dans cette étude de la coquetterie professionnelle de certaines femmes douées d'un don de véritable fascination diffuse et rayonnante. Et c'est un art tout spécial, léger, rapide, envolé, très parisien, vraiment délicieux. »

***

Mlle Marcelle Lender avait une tâche extrêmement périlleuse à remplir ; elle paraît en scène après que, pendant tout un acte, on a parlé de son charme, de son esprit, de son élégance ; on la compare à Circé... Quelle femme saurait résister à pareille épreuve ? Mlle Marcelle Lender, qui justifie toutes les louanges qu'on lui a décernées en alliant la grâce la plus spirituelle aux plus souveraines séductions. Autour d'elle on remarque, délicieuse comme à son habitude : Mlle Blanche Toutain ; toujours splendide : Mlle Félyne ; toujours mutine et piquante : Mlle Heller.

M. Tarride tient le rôle mis en opposition avec celui de Mlle Lender ; il le joue avec une forte simplicité. M. Gaston Dubosc a composé un portrait admirablement pittoresque et vivant de vieux philosophe mondain ; M. Burguet, qui a mis la pièce en scène avec beaucoup d'habileté, est un galant et correct Jacques de Landève ; enfin M. Jean Dax a dressé une amusante silhouette d'escrimeur forcené. Au total, par conséquent, interprétation brillante évoluant avec sûreté dans trois jolis décors.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

L'ILLUSTRATION est le seul journal qui, pour tenir ses lecteurs au courant du mouvement théâtral, leur offre le texte complet des pièces à succès, après leur première représentation sur les grandes scènes parisiennes. Lire chez soi, si loin de Paris qu'on habite, les œuvres dramatiques nouvelles, dont tout le monde parle et qu'on ne pourra entendre et applaudir que plus tard, c'est un des plus grands plaisirs intellectuels que l'on puisse éprouver. Le journal qui le procure à ses abonnés ne saurait leur offrir une plus belle prime gratuite

Nos abonnés ont reçu en 1907 :

VINGT-HUIT PIÈCES DE THÉATRE

Ils en recevront autant en 1908 et, dès à présent, nous pouvons annoncer la publication, dans les prochains numéros, des pièces suivantes, en cours de représentations ou en répétitions :

LA BELLE AU BOIS DORMANT
de MM. JEAN RICHEPIN et HENRI CAIN (Théâtre Sarah-Bernhardt) ;

L'APPRENTIE
de M. GUSTAVE GEFFROY (Odéon) ;

SAMSON
de M. HENRY BERNSTEIN (Renaissance) ;

L'AFFAIRE DES POISONS
de M. VICTORIEN SARDOU (Porte-Saint-Martin) ;

LES DEUX HOMMES
de M. ALFRED CAPUS (Comédie-Française) ;

UN DIVORCE
de M. PAUL BOURGET (Vaudeville)

L'Illustration théâtrale publiera en 1908, au fur et à mesure de leur apparition, les œuvres nouvelles de MM. Henry Bataille, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Pierre Loti, Octave Mirbeau, Michel Provins, etc.

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

donnant droit à tous les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE*

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		COLONIES, ETRANGER (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : RENÉ BASCHET

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET